STUDIA HISTORICA
Academiae Scientiarum Hungaricae

GÁBOR BARTA

LA ROUTE QUI MENE A ISTANBUL 1526–1528

LA ROUTE QUI MENE A ISTANBUL
1526–1528

5465

STUDIA HISTORICA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

195

Sous la direction de

F. MUCSI

75722

LA ROUTE QUI MENE A ISTANBUL 1526–1528

par

GÁBOR BARTA

MTAK 0 00031 20100 1

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

508869

Traduit du hongrois par
JÚLIA MÁNYIK

Traduction revue par
EVELYNE BORDIER

MAGYAR
TUDOMÁNYOS AKADÉMIA
KÖNYVTÁRA

ISBN 963 05 6783 0

© Gábor Barta, 1994

© Traduction française: Júlia Mányik, 1994

Tous droits de reproduction, d'adaptation radiophonique et télévisée, de conférence publique et de traduction sont réservés, concernant également les chapitres à part.

AKADÉMIAI KIADÓ, H-1117 Budapest, Prielle Kornélia utca 19-35.

Imprimée en Hongrie
par
Akadémiai Kiadó és Nyomda Vállalat

M. TUD. AKADÉMIA KÖNYVTÁRA
Könyvleltár 8.572/19 94.... sz.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION 1

I. LA ROUTE QUI MENE A ISTANBUL 3
La marche triomphale de Soliman 3
Les survivants 10
Jean Ier Zapolyai 20
Le camp de l'adversaire 28
Eviter la guerre 36
La question turque 40
Le problème Habsbourg 49
Recherche de médiateurs 54
Quête d'alliés – Adhésion aux ennemis des Habsbourg 59
Délaissé 66
L'accord d'Istanbul 71
L'acceptation de l'alliance turco-hongroise 77

II. NOUVEAU GOUVERNEMENT - NOUVELLES GUERRES 86
La tentative de consolidation de Jean Ier (fin 1526 - automne 1527) 86
La guerre intestine de Hongrie (1527-1528) 89
Le front oublié : les luttes contre le Turc (1527-1528) 95

III. ANNEES D'ILLUSIONS 108

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE 113

INDEX PERSONARUM 121

INDEX LOCORUM 127

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 1

I. LA ROUTE QUI MENE A ISTANBUL 3
La marche triomphale de Soliman 3
Les survivants 10
Jean I^er^ Zapolyai 20
Le camp de l'adversaire 28
Eviter la guerre 36
La question turque 40
Le problème Habsbourg 49
Recherche de médiateurs 54
Quête d'alliés – Adhésion aux ennemis des Habsbourg 59
Délaissé 66
L'accord d'Istanbul 71
L'occupation de l'alliance turco-hongroise 77

II. NOUVEAU GOUVERNEMENT - NOUVELLES GUERRES 86
La tentative de consolidation de Jean I^er^ (fin 1526 - automne 1527) 86
La guerre intestine de Hongrie (1527-1528) 89
Le front oublié : les luttes contre le Turc (1527-1528) 95

III. ANNEES D'ILLUSIONS 108

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE 113

INDEX PERSONARUM 121

INDEX LOCORUM 127

© Gábor Ilaria, 1994

© Traduction française: Júlia Mányik, 1994

Tous droits de reproduction, d'adaptation cinématographique et télévisée,
de conférence publique et de traduction sont réservés,
concernant également les chapitres à part.

AKADÉMIAI KIADÓ, H-1117 Budapest, Prielle Kornélia utca 19-35.

Imprimée en Hongrie
par
Akadémiai Kiadó et Nyomdaipari Vállalat.

INTRODUCTION

Le 29 août 1526 marque le début de l'époque la plus sombre de l'histoire de la Hongrie : c'est le jour de la défaite de Mohács. De là, dans quelques décennies, il ne restera de l'Etat hongrois médiéval que deux fragments : le petit royaume des Habsbourg et la principauté de Transylvanie. Le reste – avec Buda, le siège royal – sera réduit à une province turque.

Les deux premières années de ce processus de désagrégation apportent déjà les changements les plus remarquables : l'action armée de Ferdinand Ier de Habsbourg visant le trône de Hongrie, et une alliance conclue entre Jean Ier Zapolyai, roi de Hongrie, et le sultan Soliman Ier, le vainqueur de Mohács.

Ces deux facteurs décident non seulement de l'avenir de la Hongrie ; avec la campagne de 1527 du roi Ferdinand Ier, la grande puissance des Habsbourg s'établissant dans le bassin des Carpates et en Bohême, s'empêtre définitivement dans la guerre contre les Turcs. Désormais, jusqu'à la Première Guerre mondiale pratiquement, « la question turque » sera l'une des questions fondamentales de la grande politique européenne.

En ce qui concerne le pacte de 1528 conclu entre le roi Jean Ier et les Turcs, il sera la base sur laquelle se fondera la politique turcophile de la Transylvanie. L'existence de l'Etat transylvain est en rapport étroit avec la présence des Ottomans en Hongrie, autrement dit, la naissance de ce pays révèle l'autre aspect de la « question turque » pour la politique européenne – cela du moins tant que subsiste la principauté autonome de Transylvanie (jusqu'en 1690), ou bien tant qu'avec la défaite de l'insurrection de François II Rákóczi (1711), la possibilité même d'une politique turcophile en Hongrie ne disparaîtra pas de l'ordre du jour de l'histoire.

L'intervention des Habsbourg et une politique hongroise de tendance turcophile : la thèse qui suit aura pour but de présenter le processus aboutissant à la prise de telles décisions ou mieux, à leur exécution. Il s'agit donc ici d'une analyse d'histoire politique dont j'ai la hardiesse d'affirmer la nouveauté d'une part, et l'intérêt européen d'autre part.

La version originale de la présente thèse, écrite en hongrois, est beaucoup plus longue ; elle comprend des passages d'histoire de l'administration et des guerres. Des matériaux de ces passages ne seront utilisés dans le présent ouvrage que les parties indispensables pour la compréhension des processus politiques. Je résume brièvement

l'histoire de l'administration et donne une description abrégée de la guerre intestine en Hongrie (en omettant les détails qui pourraient paraître superflus pour l'observateur étranger). J'ai gardé, par contre, *in extenso*, le chapitre sur les événements des guerres turques. Ces extraits constituent les brefs chapitres de la seconde partie de ce volume. La troisième partie, enfin, est mon avis personnel sur le poids de ces événements et sur la responsabilité des acteurs de ce drame qui s'est produit de 1526 à 1528.

Gábor Barta

I. LA ROUTE QUI MENE A ISTANBUL

LA MARCHE TRIOMPHALE DE SOLIMAN

« Mercredi, le 20 de la Lune de Zilcadé…

Tout à coup, lors de la prière de l'après-midi, les infâmes incrédules se mirent en mouvement pour se diriger vers nous. Alors, nos hommes, à leur tour, se mirent en marche tout en ouvrant le feu de nos canons, sans pour autant pouvoir les atteindre. Eux, ils avaient divisé leur armée en trois parties dont l'une de pied en cap couverte de fer, chacun ayant une broche de fer à la main, sans trop se soucier des balles et des boulets déchargés et apparemment n'ayant pas peur, déferla au galop vers Ibrâhîm Pacha, beylerbey de Roumélie. Mais comme le corps d'armée roumélien fut dispersé par la surprise, il ne put y opposer de résistance, et une partie s'enfuit vers le souverain. L'autre détachement s'attaqua au Jahyâ Pachaoglu et au bey de Bosnie, et brisa en deux leur front de bataille. Suivi du reste de ses troupes miteuses, le roi au cœur méchant se rua, à son tour, sur Sa Majesté le Sultan et sur l'armée d'Anatolie. La division des janissaires attaqua les giaours au feu de fusil, à trois ou quatre reprises et s'apprêta à les refouler. Enfin, le Dieu majestueux et le prophète aidant, le peuple de l'islam fit retourner les méchants et, lorsque ceux-ci n'eurent plus la force de se lancer dans une nouvelle attaque, ils furent passés au fil de l'épée comme des chiens. La lutte et le massacre furent d'une ardeur indescriptible. Parmi les giaours, près de 4 000 cavaliers et quelque 50 000 gens de pied descendirent en Enfer, tandis que parmi les fidèles de l'islam, quelque 50 à 60 personnes seulement devinrent martyrs. Le sultan victorieux resta à cheval jusque vers minuit, tout comme chacun de ses serviteurs, puis se retira sous sa tente pour prendre du repos. Les guerriers victorieux, de leur côté, se dispersèrent et descendirent de leurs montures, mais n'en lachèrent pas les rênes jusqu'au matin, et aucun des notables ni des gens du commun ne fut autorisé d'approcher les bagages.

« Jeudi, le 21.

Le souverain partit à cheval pour voir les lieux, accompagné d'un de ses vizirs, Mustafa Pacha. Il fut annoncé partout dans le camp, qu'il fallait amener, dès le lendemain, devant le divan, tous les giaours capturés vivants.

« Vendredi, le 22.

Même endroit. Un trône d'or avait été installé pour le padicha qui y siégeait comme Salomon, et les vizirs, les piliers de l'Etat, les beys de Roumélie et d'Anatolie, tous participèrent au divan et baisèrent la main du padicha. Au conseil, il fut décidé de marcher sur Buda. Ceux qui avaient été capturés vivants, au nombre de 2 000 environ, furent rassemblés et décapités. La tête du prêtre [*i. e.* Pál Tomori, commandant de

l'armée hongroise à Mohács] et celle des autres beys furent également portées au divan»[1].

Ce journal des actes du victorieux sultan Soliman, dont les propos pleins de modération – ce qui est étranger au style turc – mais imprégnés d'une juste fierté et de l'orgueil habituel chez le conquérant, perpétuent le souvenir des jours les plus amers de l'histoire médiévale de la Hongrie : ceux de la bataille de Mohács.

Le tout-puissant monarque de l'Empire ottoman se rendit bien compte du fait qu'une bataille très importante venait d'être gagnée, mais il ignorait si, de ce fait, il avait su rompre définitivement toute résistance. L'armée du roi de Hongrie était anéantie, mais plusieurs troupes d'importances diverses circulaient encore dans le pays : le voïvode de Transylvanie longeait les régions de la Tisza, une partie du renfort bohémien montait vers Buda et les Etats de Slavonie et Croatie étaient sur leurs gardes, eux aussi[2].

Même si les nouvelles qui parvenaient au camp turc ne fournissaient pas de données précises, elles devaient amener le sultan à la prudence. Ce qui pourrait expliquer pourquoi l'armée tarda, pendant trois jours (du 30 août au 1er septembre) à poursuivre l'ennemi défait, et pendant quelques jours, elle se garda de la maraude et du pillage systématiques, alors que ceux-ci faisaient partie intégrante de sa stratégie de combat.

Pourtant, la fête triomphale une fois finie, le conseil de guerre décida de pousser l'avance et, le 2 septembre, un nouvel ordre invita les akïndjïs à dévaster la région. Le 3 septembre, le gros de l'armée, à son tour, se mit en route pour Buda.

C'est alors que la malheureuse population des comitats de Baranya, Tolna et Fejér vit venir, pour la première fois, cette horreur apocalyptique dont allaient s'accompagner les guerres turques dans ce pays pour les cent cinquante années à venir.

Les dévastations, les mises à feu et les pillages en eux-mêmes n'étaient pas sans précédent en Hongrie : ces corollaires de la guerre étaient également pratiqués par les armées européennes, et tellement que les atrocités de certaines armées mercenaires étaient couramment évoquées partout sur le continent. L'évolution des troupes étrangères en campagne à l'intérieur des frontières de la Hongrie était aussi accompagnée de larmes, de feu et de sang. Même dans les régions les plus paisibles, il arrivait quelquefois qu'un seigneur essayât d'obtenir réparation de son voisin pour une offense quelconque – présumée ou réelle – par la force des armes, aussi les tribunaux hongrois étaient-ils saisis de procès de violence en raison des divers cas d'irruption, de mises à feu, de pillages, voire de meurtres.

Néanmoins, ce que faisaient les conquérants venus d'Asie était quelque chose de nouveau, aussi bien en quantité qu'en qualité. Les guerres de l'Europe médiévale étaient faites avec des armées de quelques milliers d'hommes ; des armées de 10, 20 ou 30 000 soldats n'étaient constituées que pour des expéditions particulièrement importantes. Or, le sultan avait, même après la bataille sanglante de Mohács, 50 000 soldats et un ramassis de populaces diverses au nombre de 20 000 environ. L'évolution de ces troupes et les raids sanglants ordonnés dévastèrent les régions parcourues en long et en large sur tout un comitat.

[1] Le soi-disant « Journal de Soliman », *in* : J. THURY : *Történetírók*, p. 314 et suiv. Les chiffres sont naturellement fort exagérés, mais la crédibilité du récit des événements est confirmée par quelques lettres pertinentes de Hieronymus de Zara et Kristóf Frangepán.

[2] Cf. le chapitre sur les « Survivants », au sujet des armées hongroises et étrangères arrivées tardivement à la bataille.

Plus grave encore est le fait que les Turcs non seulement pillaient et tuaient, mais faisaient aussi la chasse à l'homme. Dans l'Empire ottoman, l'esclavage était toujours une institution prospère : la capture d'hommes forts ou de jolies femmes et de beaux garçons était un moyen de s'enrichir pour un soldat adroit. Une fois emmenés sur les marchés d'esclaves de Salonique, d'Istanbul, de Brousse ou d'Alep, les captifs avaient peu de chances de revoir les leurs un jour.

Certes, la population de la Hongrie était au courant des atrocités commises par les Turcs, et cela depuis plusieurs dizaines d'années déjà. Les réfugiés de Bosnie, de Slavonie et de Sirmie avaient pu leur en conter long sur la perte de leur maison et sur les horreurs vécues. Hélas, la plupart des gens ne croient au malheur que lorsque brûle la maison d'Ucalégon.

Les citadins de Pécs, la localité importante la plus proche de Mohács, pensait qu'il s'agissait d'un conquérant du genre de ceux qu'ils avaient déjà connus. S'il arriva que la population d'une ville qui s'était rendue fut mise à sac et décimée, c'était en général parce qu'elle était « coupable » d'infidélité, de révolte (ou d'une résistance trop énergique).

Par conséquent, la ville de Pécs ouvrit ses portes, sans résistance armée, devant les assaillants turcs. Les braves citadins ne gagnèrent ainsi que deux jours de plus ; au troisième, les Turcs les rassemblèrent sur la place principale et les passèrent tous au fil de l'épée. Les habitations furent pillées et la ville mise à feu. Seul resta intact le château avec la belle cathédrale épiscopale. Le 4 septembre, le sultan fit exécuter 4 000 captifs dans son camp.

C'est ainsi que la population hongroise apprenait la triste leçon : elle avait affaire à un conquérant qui avait des notions morales tout autres que les siennes vis-à-vis des vaincus. Paniqués, les habitants se mirent à fuir la région. Des mères qui jetèrent à l'eau leur enfant en pleurs, des enfants cachés et asphyxiés dans la solitude du fond des fosses étaient histoires courantes, racontées par les contemporains. « Malheur à nous, malheur à nos enfants ! C'est à contretemps que nous sommes venus au monde ...» – cite un témoin nommé Szerémi, rapportant ces propos des fuyards. C'est le début de l'ère turque en Hongrie.

Les patrouilles parcourant la région en tous sens rapportèrent au sultan qu'il n'y avait d'ennemi ni tout près, ni plus loin. L'armée pouvait poursuivre sa marche sans obstacles si bien qu'elle avançait ici, en territoire ennemi, deux fois plus vite qu'elle n'avait pu le faire dans son pays, avant Belgrade[3]. Mohács fut incendié le jour même de leur départ, et le même sort fut réservé à presque toutes les localités de la rive droite du Danube, de Tolna jusqu'à Buda.

C'étaient les divisions de la cavalerie du grand vizir Ibrâhîm, précédant l'armée, qui arrivèrent les premières au siège des rois de Hongrie, le 11 septembre 1526. Elles trouvèrent la ville et le château royal presque entièrement déserts ; seuls erraient dans le château une cinquantaine de soldats désemparés et, dans la ville, les membres de la communauté juive, quelques moines, des malheureux résignés à la mort et des individus suspects, capables de tout. La cour royale et les citadins s'étaient enfuis les semaines

[3] L'armée turque se trouve encore à Drinople le 3 mai 1526 et le 30 juin elle est sous Belgrade, ce qui fait 900 kms en 60 jours ; tandis que le 2 septembre, elle quitte Mohács et arrive à Buda le 11, ce qui fait 200 kms en 10 jours.

précédentes, et le porte-parole de ceux qui restaient se fit obséquieusement présenter dans la tente du grand vizir ; il venait pour annoncer la reddition de l'orgueilleuse ville du siège royal.

Ibrâhîm fit porter les clefs de la ville au sultan qui se trouvait encore à Földvár. Ce fut un juif, Joseph, fils de Salomon, porte-parole des habitants de Buda, qui les lui remit. Ce dernier ne pouvait guère prévoir qu'en récompense de ce service, ses descendants jouiraient de privilèges pendant trois siècles, non pas à Buda, mais au loin, à Salonique.

Soliman arriva devant les murs de Buda le 12 septembre, et visita, en compagnie d'Ibrâhîm, le palais et la ville. C'était le point le plus septentrional qu'avaient jamais atteint les armes du croissant au cours de l'histoire. Le seigneur tout puissant se plut au spectacle : lorsqu'un marchand local se présenta devant lui afin de lui demander pitié pour ceux qui se trouvaient coincés dans la ville, il eut la générosité de donner l'ordre à ses hommes de ne faire aucun mal à qui que ce soit. Il alla même jusqu'à distribuer 10 pièces d'or parmi les misérables. Toute l'humiliation de la défaite résidait dans ce noble geste...

Le sultan ordonna aussi d'épargner le plus possible Buda : bien qu'il livrât la ville au pillage et ordonnât même de ramasser et transporter les trésors du palais, il interdit la mise à feu. Mais cette fois, l'ordre vint trop tard : les soldats avaient déjà mis le feu à plusieurs maisons et, dans la nuit du 13, la ville ne fut plus qu'un monceau de cendres. Ibrâhîm eut beau lutter contre le feu, seul le palais royal échappa aux flammes.

L'incendie sévit encore pendant plusieurs jours, mais Soliman se désintéressa par la suite du sort de la ville ; il voulait jouir de sa victoire. « Les exercices militaires et les fêtes lui firent oublier les fatigues du combat et il prit plaisir à converser avec les grands à l'esprit élevé de son empire. Substituant un train de vie calme aux tracas de la campagne, il rechercha la gaieté et les plaisirs de toute espèce. Au son de la clarinette de combat et du clairon et au sifflement des flèches, il préféra le chant de la flûte, la douce voix du violon et de la harpe. Dans le merveilleux palais, le sultan distribua de l'or à la gloire de Djemid, tout comme le soleil répand ses rayons dorés du haut du firmament. Il combla d'or et d'argent ses musiciens semblables à Vénus. Ses amis intimes et compagnons, brillants de la perfection d'un Jupiter, eurent les poches remplies d'or tout comme le rosier se remplit de boutons, les branches de feuilles et les arbres de fruits...

« ... Il y avait aux alentours un lieu de chasse pour les rois des incroyants, tout clôturé, riche en gibier de toute sorte : ours et panthères, loups et sangliers, gazelles et chacals, renards et lièvres. A deux reprises, le magnifique padicha partit y faire la chasse avec faucon et chiens, et il se plongea entièrement dans les plaisirs de la poursuite du gibier[4] ».

Entre-temps, l'armée se mit à construire rapidement un pont à travers le Danube : du 13 au 20, en une semaine seulement, l'ouvrage de plusieurs centaines de mètres fut accompli.

Se séparant du gros de l'armée, les détachements de la cavalerie firent des chevauchées en Transdanubie. D'après un chroniqueur hongrois, non seulement le territoire des comitats de Tolna et de Pilis, mais aussi ceux de Zala, Somogy, Vas et

[4] Kemâl Pachazâde, *in* : J. THURY : *Történetírók* I., p. 261.

Sopron en furent victimes. En effet, les maraudeurs parcoururent un territoire très vaste, si bien que les chartreux de Lövöld (dans le comitat de Veszprém) trouvèrent bon de se réfugier à Sopron, tandis que l'archiduc Ferdinand, séjournant à Linz, redouta, le 18 septembre, la perte de ses provinces en Autriche et en Styrie, craignant une éventuelle invasion turque[5]. Or, une bonne partie des ravages effectifs devait être subie par la contrée du Danube et du lac Balaton. Pourtant, les expéditions de pillage ne se faisaient plus aussi facilement que deux semaines auparavant : çà et là, les akïndjïs se heurtèrent à une résistance armée.

Bien sûr, personne n'osa affronter en rase campagne les forces supérieures en nombre. Les villages furent l'un après l'autre réduits en cendres, des localités plus importantes, comme l'abbaye de Pilis, furent également détruites. Mais la région était parsemée de forteresses plus ou moins redoutables et les fuyards pouvaient, à l'abri de leurs murs, accueillir leurs poursuivants, l'épée à la main. Le château d'Esztergom fut sauvé par András Nagy, lieutenant des haïdouks, tandis que les assaillants de Visegrád furent refoulés par les moines de l'ordre de Saint-Paul de Márianosztra et les paysans des environs qui étaient venus pour y trouver refuge. Les villes de Tata et de Komárom se défendirent aussi avec succès.

Székesfehérvár, la ville la plus importante de la région, sut tirer la leçon de l'expérience horrifiante de Pécs : au lieu de s'enfuir, les citadins s'armèrent. En effet, leur résistance fut d'autant plus facile que les maraudeurs n'étaient que légèrement armés : les unités les plus combatives, les janissaires et l'artillerie avaient dû rester à Buda. Prudence justifiée, car les Ottomans campaient en plein territoire ennemi.

La résistance se révéla parfois si forte que, pour la combattre, il fallut engager des unités d'élite du côté turc. Selon la nouvelle qui parvint à Buda, le 14 septembre, plusieurs milliers d'hommes se retranchèrent près de Pilismarót, derrière un rempart de chariots, et ils repoussèrent les premiers assaillants en les couvrant de blessures. L'endroit était trop proche pour laisser l'affaire impunie. Le même jour, 5 000 à 6 000 janissaires, quelques canons et 10 000 cavaliers y furent expédiés et, le jour suivant, après un chaud combat, les Turcs réussirent à se rendre maîtres du retranchement. Pour se venger (en effet, le neveu du grand vizir Ibrâhîm y avait péri, lui aussi), ils massacrèrent tout le monde, y compris les nourrissons.

La lutte héroïque d'un autre camp de fortune, près de Héreg (comitat de Komárom), eut la même fin.

Le 20 septembre, les premières formations turques franchirent le Danube par le pont récemment construit. Le soir du 21, le corps d'armée roumélien se trouvait déjà à Pest, rive opposée du fleuve, et Soliman lui-même y établit son camp. Les troupes de cavalerie irrégulière semèrent cette fois la nouvelle terreur de cette offensive dans la région d'entre le Danube et la Tisza : « Ils incendièrent tous les villages depuis Vác jusqu'à Gyöngyös, Miskolc, Muhi ». La population, pourvu qu'elle en eût le temps, s'enfuit vers les châteaux, mais beaucoup parmi ceux qui se hâtaient vers Eger, tombèrent entre les mains des Turcs. Après la destruction de Maklár, les troupes en expédition ne s'arrêtèrent qu'à proximité de la forteresse d'Eger. La région plate du comitat de Borsod gardera, pendant des décennies, le funeste souvenir de ces quelques

[5] HATVANI : *Bruxelles*, N° 29.

jours, tandis qu'au pied des Mátra, les défenseurs d'un troisième rempart furent écrasés dans une lutte désespérée.

Or, le gros de l'armée se préparait à prendre le chemin du retour. Buda fut évacué et confié aux Hongrois qui y étaient restés. Seules subsistaient les traces de l'incendie de la ville de résidence des rois de Hongrie. On pouvait y voir aussi quelques cadavres de ceux qui y avait été massacrés malgré l'ordre du sultan. Les juifs, et peut-être aussi quelques artisans, furent embarqués pour être transportés à l'intérieur de l'Empire.

Les nouvelles qui parvenaient au camp turc étaient inquiétantes : aux environs de Székesfehérvár, un important détachement de cavalerie surprit plusieurs troupes en chevauchée, leur causant d'assez lourdes pertes. Le sultan voulait accélérer le passage du Danube qui se poursuivait incessamment jour et nuit, mais le ponton surchargé se brisa pendant la nuit du 23. Hüsrev, bey de Bosnie, Ömar Beyoglu Hasan, bey de Silistrie et Mikhâloglu Mehmed Bey - dont la cavalerie constituait le noyau des détachements ravageant la région - , qui étaient les derniers pour passer le Danube, furent donc obligés de parvenir sur la rive opposée en le traversant en bateau.

Le 25 septembre, Soliman fit mettre le feu à Pest, puis, divisant son armée en deux, se tourna vers le sud. Lui-même, avec le gros de l'armée, longea le Danube, tandis que le grand vizir Ibrâhîm, avec une forte cavalerie, prit la direction de Szeged.

Le hasard ou le caprice d'un grand seigneur turc voulut que l'auteur du prétendu *Journal de Soliman,* notre source la plus fiable peut-être sur cette campagne, suivit cette dernière colonne. Ses propos révèlent que de toute évidence l'armée rencontra nombre de difficultés pour traverser les *pusztas* desséchées par l'accablante chaleur d'été : quoique les routes fussent détériorées par les pluies qui reprenaient souvent, l'eau potable faisait grand défaut. Les bestiaux tombaient comme des mouches, le prix des vivres connut une montée en flèche. Malgré tout, Ibrâhîm imposa une marche forcée vers Szeged : il voulait y rencontrer l'armée de Jean Zapolyai, voïvode de Transylvanie.

L'armée transylvaine arriva à Szeged aux environs du jour de la bataille de Mohács et personne depuis ce temps-là n'eut de leur nouvelle. D'où l'espoir du commandement turc de les y rencontrer[6]. Selon de vagues nouvelles, le voïvode devait avoir des hommes d'un nombre supérieur à 10 000 ; laisser le flanc des armées ottomanes sans couverture aurait été trop dangereux dans ces conditions. Et surtout la victoire aurait été plus complète avec la dernière armée hongroise importante anéantie...

Mais les Turcs trouvèrent la ville de Szeged abandonnée elle aussi ; l'armée de Zapolyai ainsi que les citadins de la ville avaient disparus sans laisser de traces, tout comme leurs semblables à Buda.

L'armée du grand vizir mit à sac les environs de la ville d'où la population n'avait pas eut le temps de s'enfuir. A Szeged même, d'importantes quantités de blé et quelque 70 000 moutons constituèrent le butin (en effet, des troupeaux de chevaux et de bœufs peuvent très bien traverser la Tisza à la nage, mais pas ceux de moutons !). Ainsi, la pénurie de vivres cessa enfin. Ibrâhîm n'osa tout de même pas risquer le passage de la rivière car, dans l'hypothèse de la proximité du voïvode, l'entreprise pouvait mal finir.

[6] C'est du moins ce que Kemâl Pachazâde laisse entendre. J. THURY : *Történetírók* I., p. 267 où Szeged est mentionnée comme « ancien lieu de rassemblement des méchants mécréants et lieu de naissance des vagabonds en quête de combat ». Hieronym de Zara pensait, lui aussi, que Ibrâhîm avait cherché Zapolyai. P. JÁSZAY, p. 60.

De plus, les péripéties de la route faite jusque-là lui avaient fait comprendre que l'automne en Hongrie n'est pas une bonne saison pour faire la guerre. Une seule décision parut raisonnable : repartir vers le sud.

Mieux que la population transdanubienne, celle de la région d'entre le Danube et la Tisza connaissait déjà le style de guerre des Turcs ; elle pouvait encore se rappeler de leurs incursions précédentes visant cette région. Alors, Kecskemét, Félegyháza, Pusztaszer et beaucoup d'autres villages périrent, mais aucune résistance ne fut tentée. Ceux qui le purent, se sauvèrent ; les autres, mis à la chaîne, furent forcés de courir derrière les conquérants ou de périr.

Cependant, la population du comitat de Bácska fut débordée par la marée : du côté sud, le touc planté sur les châteaux battait au vent, tandis que les innombrables troupes du sultan et du grand vizir s'approchaient par le nord. Pris dans cette tenaille, les gens furent contraints de tenter une confrontation désespérée à Bács puis, plus au sud, derrière un retranchement anonyme. Les troupes du sultan, supérieures en nombre, écrasèrent ces deux tentatives (cependant, le nombre des officiers turcs tombés ici fut supérieur cette fois à celui des officiers tombés à Mohács !). Mais l'armée d'Ibrâhîm, principalement constituée de cavalerie, n'eut pas assez de force pour s'emparer de la dernière fortification de fortune édifiée à Szabadka. Le temps était trop court pour demander du renfort à l'armée principale, les intempéries pressaient les envahisseurs et les troupes de Transylvanie apparaissaient au loin.

Les habitants de Szabadka furent donc épargnés, mais un peu plus loin, la fumée des ruines de Zenta, Perlek, Pécser et Ókanizsa indiquèrent bel et bien le parcours de la cavalerie turque qui s'éloignait rapidement. Le 2 octobre, atteignant le château de Titel, le grand vizir n'eut qu'à y faire son entrée, cette forteresse importante ayant été lâchement abandonnée par sa garde. Ce nouveau succès n'était pourtant pas sans mélange : l'arrière-garde fut prise au piège par un détachement de la flottille danubienne, dirigée par Bosić Radić et, même selon les sources turques toujours complaisantes, près de 500 de leurs hommes furent tués et environ 400 capturés.

« Par conséquent, Hüsrev, bey de Bosnie, en tête des troupes d'arrière-garde, mit quelques divisions aux aguets et lorsque le maudit nommé palatin-oglu étant à la poursuite de la troupe tomba non pas sur des pilleurs ou des errants séparés de la troupe, mais sur le poste à l'affût, il se rua brusquement sur les incroyants infâmes, les massacra tous, à l'exception de six parmi eux, qui furent capturés et amenés devant le Pacha. » Cette réplique frappa donc l'avant-garde du voïvode (à laquelle appartenait Radić aussi, selon toute probabilité) et n'était pas une action brillante, mais assez efficace pour effaroucher, pour un certain temps, les armées de Zapolyai respecté, par déférence pour son père décédé depuis longtemps, comme le petit-palatin[7].

Le 3 octobre on vit le grand vizir camper déjà à la hauteur de Pétervárad, face à la ville ; il y faisait construire encore un pont sous une pluie battante. Le 8 arrive le sultan lui-même, suivi de ses troupes ; on procède à un compte des troupes et des captifs et, le 9 octobre, cette immense masse d'hommes se mit à passer le Danube. En effet, cette fois ils étaient pressés : on venait d'apporter la nouvelle d'une révolte en Cilicie.

[7] Le « Journal de Soliman », J. THURY : *Történetírók* I., p. 320 (d'où la citation également) et Djelâlzâde Mustafa : *op. cit.* p. 172. « Le fils du palatin » a déjà été tenu pour Ferenc Batthyány, Péter Perényi, mais aucun d'eux n'avait autant de troupes, et probablement ils n'étaient pas à proximité.

Le 11 octobre, l'armée arriva à Belgrade où on mit en vente les dizaines de milliers de captifs. Le sultan ne se réserva que la fleur du butin pour l'amener à Istanbul où il fit son entrée le 22 novembre. La population de la capitale turque s'étonna de voir les huit mille captifs de haute naissance, les 2 500 juifs de toute origine, une foule d'enfants et une quantité incroyable de richesses amassées.

Le grand conquérant mit ainsi fin à l'une de ses campagnes victorieuses. L'immense marée turque se retira, sans pour autant omettre de laisser des agents observateurs dans la région dont il venait de se donner l'accès. Quand il fut sur le point de quitter Pétervárad, le sultan donna l'ordre d'installer des forces considérables dans les forts de Pétervárad et de Szerémújlak. Les murs des châteaux d'Atya, Bánmonostor, Cserőd, Szávaszentdemeter, Barica, Racsa, Rednek et Titel restèrent aussi bien gardés. Szalánkemén fut encore pris par les Turcs en route vers la plaine de Mohács, mais cette forteresse resta finalement dégarnie tout comme Zimony et Bács ainsi que, probablement, Eszék, Valkóvár, Ireg, Erdőd, etc. Pourtant, les troupes hongroises ne prirent pas le risque de réoccuper ces forteresses, à l'exception de Bács, ainsi la plupart de celles-ci sur le bas Danube, Haram, Orsova, Szörény-tornya, Kulich Gradistya, Péty, restèrent vides jusqu'au printemps 1527.

Soliman avait donc su forcer la porte de la Hongrie et, bien qu'il n'y fit qu'un tour, il veilla à ce que cette porte ne se refermât plus devant lui.

Mais, au nord de Titel et d'Eszék, seuls les villages et les villes ruinés rappelaient le passage des Turcs.

LES SURVIVANTS

Jamais depuis la défaite hongroise devant les hordes mongoles à Muhi, Mors Imperator ne réussit à se procurer en un jour autant de magnats hongrois pour serviteurs que le 29 août 1526. Ce pays en détresse avait besoin de ses dirigeants et d'un gouvernement pour résoudre des questions vitales, mais il n'y avait plus de gouvernement depuis le soir de la bataille de Mohács.

L'exemple personnel du malheureux Louis II et de son geste désespéré pour prendre les armes amena la majorité des grands du pays à conduire leurs *banderia* et leurs soldats mercenaires ou *familiares* (nobles servant à la cour des aristocrates) au camp de Mohács. La bataille qui se termina par un véritable massacre, ne les épargna pas non plus : le cadavre de plusieurs d'entre eux, celui du roi y compris, fut retrouvé parmi les morts.

De nombreux dirigeants de l'appareil gouvernemental furent tués, à savoir : László Szalkai, archevêque d'Esztergom et grand chancelier, János Drágffy, *iudex curiae* (grand juge du pays), Simon Horváth, *magister pincernarum* (maître des celliers royaux), Miklós Tárczai et Ferenc Országh, grands chambellans, Péter Korlátkövy et Ondrei Trepka, majordomes.

Avec Szalkai, six autres prélats – Pál Tomori, archevêque de Kalocsa et l'un des commandants en chef de l'armée, Ferenc Perényi, évêque de Várad, Balázs Paksy, évêque de Győr, Ferenc Csaholy, évêque de Csanád, Fülöp Móré, évêque de Pécs et Ferenc Palinai, évêque de Bosnie, devaient payer de leur vie les erreurs commises

pendant les années précédentes. Ainsi, avec les deux archevêques du sommet de la hiérarchie ecclésiastique, périt près de la moitié du corps épiscopal !

Les pertes du gouvernement séculier furent d'autant plus graves que le corps des *comes* (főispán) ayant une fonction administrative très importante (le *comes* gouvernait un comitat qui équivalait à peu près à un département), fut décimé aussi. György Zapolyai, qui partageait avec Tomori le haut commandement des armées, était *comes* perpétuel des comitats de Szepes et Trencsén, le majordome Tárczai était *comes* de Sáros. La même charge était assumée par Gábor Perényi dans les comitats d'Ugocsa et de Máramaros, Tamás Széchy dans Vas, Antal Pálóczy dans Zemplén, János Paksy dans Tolna et Ambrus Sárkány dans Zala.

D'autres magnats tels que János Batthyány, Imre Várday de Kisvárda, Mihály Podmaniczky de Podmanin ou Ferenc Forgách de Gimes, qui n'assumaient pas de charges particulières, mais représentaient des familles non moins puissantes, figuraient aussi parmi les victimes.

Ceux qui en avaient encore le temps, s'enfuirent loin de la panique de Mohács. Le palatin István Báthory d'Ecsed – le roi une fois décédé, c'était lui le plus haut dignitaire vivant de l'Etat – , Ferenc Batthyány, ban de Croatie, de Slavonie et de Dalmatie et *magister agazonum* (maître des écuries royales), István Brodarics, évêque de Szerém et chancelier, János Tahy, prieur de Vrána, Gáspár Horváth de Vingárt, *dapifer* (maître des provisions de la cour royale) du roi, ainsi que les Allemands de rangs inférieur de l'entourage du roi, tous se précipitèrent vers Presbourg, en empruntant des chemins différents.

On ne connaît pas exactement le chemin pris par Péter Perényi, *comes* de Temes ; on sait qu'il se dirigea vers l'Est ou le Nord-Est. En novembre, on retrouve sa trace à Tokaj et un peu plus tard, il arriva à Temesvár. C'est aussi à Tokaj que l'on vit réapparaître András Báthory, *comes* de Szatmár, ainsi que János Kállay.

Nulle mention ne nous indique le chemin emprunté par les autres fuyards ; c'est seulement en novembre que l'on retrouve, parmi les notables principaux, János Drágffy de Alsólindva, *comes* de Verőce, Gáspár Ráskay, *comes* de Nógrád, László Móré de Csula et Bálint Török d'Enying.

La bataille perdue suivie d'un sauve-qui-peut général, puis la marche de l'armée turque pendant plus d'un mois, de Mohács à Buda, ensuite à travers Bács et Pétervárad, créèrent, pour quelques semaines un chaos total dans la plus grande partie de la Hongrie: en Transdanubie et dans la Grande Plaine. Dans les Etats féodaux, la sécurité générale ne reposait jamais sur des bases solides, mais en Hongrie, lors des décennies précédentes, la sécurité était encore plus précaire que dans la plupart des autres Etats. Les actes de violence habituelles prirent des dimensions exceptionnelles. A peine rentré de Temesvár, Péter Perényi fit arrêter Márk Jaksity, l'un des seigneurs vénérables de la région d'au-delà de la Tisza, sous prétexte d'une dispute dont les causes restent obscures, et ne le laissa partir que contre une très lourde rançon (4 000 florins d'or). Les comtes Szentgyörgyi pillèrent les fuyards remontant les rives du Danube, dont Jakab Piso, secrétaire du roi. Les troupes auxiliaires étrangères n'en étaient pas en reste non plus ; les soldats des Etats de Bohême et de Moravie terminèrent leur marche peu glorieuse devant les murs de la ville de Győr en rançonnant le chancelier Brodarics en route vers Presbourg et en repartant ensuite – sans avoir rencontré un seul Turc – vers leur pays comme s'ils avaient mené l'affaire à bonne fin. Selon Szerémi, les habitants allemands de Buda, qui faisaient leur malle en toute hâte et s'apprêtaient à s'enfuir,

furent pillés par leurs confrères hongrois. La cour de la reine veuve Marie, en train de remonter le Danube en bateau, fut attaquée par András Orbáncz, commandant de la garde d'Esztergom. Une barque fut coulée, plusieurs autres pillées, les dames de la cour raillées. Les hommes du chapitre de Győr rançonnèrent les villages du prévôt de Pápa. Le baron Burgio, envoyé du Saint-Siège se plaignait, à son tour, aussi bien des Turcs que des Hongrois ou des Allemands.

Au désarroi général s'ajoutaient les tentatives d'autodéfense de la population laissée sans protection. On vit comment la population des villages, aussi bien des nobles que des serfs, se trouvant sur le parcours des armées turques prit refuge dans des fortifications improvisées, et, les armes en main, essaya de défendre sa vie. Dans des comitats non menacés directement par les Turcs, la concentration des forces populaires se poursuivait et faillit aboutir, dans le sud de la Transdanubie, à une insurrection paysanne.

La noblesse encore sous le coup du désastre, tâchait cependant de réunir le reste des forces. Un tel noyau prit forme autour du ban Ferenc Batthány qui, après un court séjour à Presbourg, partit pour Varasd et tenta de mobiliser les seigneurs et les nobles qui sympathisaient avec lui, afin de les attacher plus étroitement à la reine Marie. Mais la réunion qu'il convoqua pour le 30 septembre, n'eut pas de suite car la Slavonie toute entière était déjà sous la coupe de Kristóf Frangepán, l'adversaire de Batthyány. C'est autour de Frangepán, soldat preux et doué, que s'organisa la véritable autodéfense de la région entre la Drave et la Save. Au début de 1526, le comte Frangepán s'était brouillé avec l'archevêque Szalkai jusqu'à en venir aux mains, et dans sa fureur, le comte s'était engagé au service de l'archiduc Ferdinand. Pourtant, à la nouvelle de l'attaque turque, il parut oublier sa haine pour les Hongrois, aussi bien que l'idée de se lier avec les Ottomans, idée qu'il avait caressée encore quelques mois auparavant. C'est lui qui aurait à conduire les armées croates rejoindre Louis II. Il ne se trouvait encore que près de Zagreb lorsque la bataille décisive éclata à Mohács. Avec son *banderium* (500 cavaliers), il se précipita vers la Transdanubie et, une fois de plus, prit les Turcs par le flanc pour se diriger ensuite vers la région de la Drave. Le 23 septembre, l'assemblée slavone de Kapronca l'élut gouverneur et capitaine général. C'est en cette qualité qu'il neutralisa l'émeute paysanne naissante en Transdanubie, ce qui lui valut le titre de « protecteur » dans les comitats de Pozsega, Baranya, Somogy et Zala. Il ne se démit de ses titres singuliers qu'après l'élection du roi Jean I[er] Zapolyai.

Un troisième noyau d'organisation locale prit forme autour du siège de Pál Várday, évêque d'Eger. Louis II laissa Várday à Buda auprès de la reine, mais Marie n'avait pas confiance en cet évêque appartenant au camp de Zapolyai ; aussi ne l'amena-t-elle pas à Presbourg. Alors, Várday se rendit vite à Eger et, bien qu'il ait perdu son *banderium* à Mohács, il essaya d'empêcher les ravages turques en mobilisant son diocèse. Il alla même jusqu'à proposer d'armer les serfs, sans d'ailleurs trop de succès.

L'évêque réussit pourtant à organiser pour le 16 septembre la réunion des comitats de Heves, Gömör, Borsod, Torna et Abaúj, dans la ville de Miskolc. Les notables de ces comitats furent capables, à l'aide de la ville de Kassa et de ses alliés, de rétablir l'ordre dans cette région, une fois les Turcs partis. Il paraît que István Werbőczy, protagoniste et chef de la petite noblesse dans la vie politique avant Mohács, eut, lui aussi, une part importante dans ce bouleversement.

Beaucoup plus importante que de pareils mouvements n'affectant que des territoires restreints, était l'agitation des partisans de la reine Marie, à Presbourg. La jeune épouse

de Louis II attendait d'abord des nouvelles fraîches de la campagne à Buda, en compagnie de Várday, Elek Thurzó, *magister tavernicorum* (juge suprême des villes royales libres), János Bornemissza, *castellanus* (capitaine) de Buda et de Presbourg, Tamás Szalaházy, évêque de Veszprém et, enfin, Miklós Oláh, son propre secrétaire. La nouvelle du décès du roi arriva très vite à la ville de résidence, dès le soir du 30 août. La réaction de Marie fut la panique: elle n'avertit que ses confidents les plus proches et, après avoir fait faire, le soir même, ses malles y mettant autant de valeurs que possible, elle quitta la ville à la dérobée, suivie de Thurzó, Oláh, Bornemissza et du baron Burgio, nonce du pape, qui tenait jusqu'au bout.

Il serait difficile d'appeler ce départ autrement qu'une fuite : non seulement Várday ne fut pas averti de ce qui était arrivé, mais les habitants de Buda non plus ! Il est vrai que les fortifications de Buda étaient tombées en désuétude depuis longtemps, mais la cour aurait quand même pu la quitter avec dignité. La raison véritable de cette fuite était évidemment le fait que Marie et son entourage avaient peur de leurs propres sujets. La noblesse ainsi qu'une partie des grands seigneurs considéraient, depuis l'automne 1525, la princesse Habsbourg comme symbole d'une politique extérieure pro-Habsbourg, favorisant l'influence étrangère, elle était donc haïe. Qui plus est, ce fut le gouvernement imposé au mois de mai 1526 par la reine à son mari et au pays, qui était directement responsable des événements de Mohács. Or, l'évêque Szalkai, l'appui le plus sûr de Marie dans ce pays, mourut dans la bataille.

On comprend donc la frayeur de la reine, mais il est certain qu'avec cette fuite, elle commit une erreur dont elle ne se souviendra pas volontiers en tant que gouverneur des Pays-Bas, lorsqu'elle sera déjà réputée pour sa sagesse. Pour cette erreur, elle-même aussi bien que le pays, devront payer un prix trop fort.

Le premier coup vint du *castellanus* de Presbourg, János Bornemissza qui, arrivé d'ailleurs dans la ville en même temps que la reine, fit fermer les portes du château royal devant Marie, prétendant que la propriété en revenait seul au futur roi. De pareils arguments servaient à Tamás Nádasdy, secrétaire du roi, pour refuser à la reine de lui remettre une partie des trésors royaux emmenés. Donc, la légitimité du règne de Marie d'Autriche dans le pays était mise en question même par ceux qui faisaient partie de son entourage direct.

Pourtant, à Presbourg la situation de la jeune femme s'améliora nettement, du moins pour la forme. Le palatin Báthory, le chancelier Brodarics, le margrave Georges de Hohenzollern, l'évêque Szalaházy ainsi que György Thurzó, *magister tavernicorum*, tous se hâtèrent de rendre visite à la princesse et restaient auprès d'elle. Presque tout le corps des secrétaires du roi dont Nádasdy, Miklós Oláh, Jakab Piso, Georg Reicherstorffer et László Maczedóniai se présentèrent à son service. Imre Varjasi Nagy, vice-palatin et Ferenc Révay, secrétaire du palatin reprirent leur travail, eux aussi, auprès d'István Báthory.

Néanmoins, malgré cette liste de noms fort illustres, on est bien conscient du fait que ceux-ci ne représentent qu'une faible minorité par rapport à l'ensemble des politiciens: Un bon nombre de gens vraiment importants ne présentèrent leurs respects à Marie que pour repartir après quelques jours et rompre définitivement tout lien avec le groupe de Presbourg. C'est ce que firent Kristóf Frangepán, gouverneur-capitaine général, le ban Ferenc Batthyány, János Országh, évêque de Vác, et Simon Erdődy, évêque de Zagreb, ainsi que l'un des comtes Szentgyörgyi. Le vieux Bornemissza fut assez têtu pour se refuser à tout compromis. Des barons hongrois dont Péter Erdődy et László Kanizsai

qui, auparavant, étaient partisans de la maison des Habsbourg, signalèrent à peine leur présence au cours de ces semaines d'importance décisive.

On ne doit pas s'étonner du fait que les notables réunis à Presbourg étaient paralysés en politique, si bien que même les plus déterminées se sentaient parfaitement désemparés. Elek Thurzó écrivit à Sigismond Ier, roi de Pologne ce qui suit : «...Consternés par la perte de mon roi clémentissime, par notre défaite, par l'amertume et la douleur ressenties pour la destruction de notre pays, nous ne savons plus, dans cet embarras, à quel saint nous vouer[8] ». Sans doute, le but de la reine veuve était de faire accéder les Habsbourg au trône de Hongrie, mais ceux qui étaient favorables à ce plan, n'avaient pas suffisamment de force pour agir. Si bien qu'ils n'eurent même pas l'idée de revenir à Buda. Pourtant, de la ville de Presbourg, située aux confins de la Hongrie, la réorganisation du pays était beaucoup plus difficile que dans son centre naturel, sans parler du fait que les domaines de la plupart des notables présents à Presbourg se trouvaient dans les régions les plus éloignées du pays.

Marie d'Autriche était elle-même consciente du fait que, pour le moment, elle perdait pied. On aurait préféré un roi vivant, même le pauvre et impuissant Louis II, à cette reine veuve qui avait commis bon nombre de bévues. C'est assurément là que se trouve l'explication de cette mystification qui ne cesse d'embarrasser certains historiens encore de nos jours.

Ulrich Czettricz, majordome du roi, atteignit, dès le 31 août, la reine qui se trouvait aux environs de Győr, et lui annonça avoir vu mourir le roi de ses propres yeux. Marie ne tarda pas à en informer Ferdinand, son frère, qui séjournait alors à Innsbruck ; il est certain que le 9 septembre, Ferdinand était déjà au courant de la mort de Louis II. N'empêche que la veuve, dans sa correspondance intérieure, parle de son époux comme d'une personne vivante, jusqu'à la fin de septembre. Pendant longtemps, la cour de Presbourg fit filtrer des informations selon lesquelles le roi aurait même été vu parmi les fuyards de Mohács. Tamás Szalaházy, évêque de Veszprém et chancelier de la reine poussa l'audace jusqu'à envisager sa propre nomination d'évêque de Transylvanie, et rédigea en effet, le 15 septembre, un diplôme au nom de Louis II. Il en fit plusieurs versions : l'une se réfère au décès de l'évêque Gosztonyi (qui était pourtant encore bien en vie !), et l'autre prévoit la mutation de celui-ci à Várad, ce qui n'aurait jamais eu lieu) ; il fit donner son épiscopat de Veszprém à Brodarics – et tout ceci au nom du souverain décédé depuis deux semaines déjà[9].

La fausse nouvelle tint un certain temps, mais ne faisait pas avancer l'affaire de Marie. Le groupe de Presbourg ne pouvait espérer d'appui effectif que de l'archiduc Ferdinand à qui il frayait le chemin vers le trône ; bien que celui-ci annonçât, dès le 9 septembre, sa prétention à la couronne hongroise, il estima pourtant qu'il était plus urgent d'aider son frère aîné, l'empereur Charles Quint dans les guerres européennes. Il est vrai qu'il ordonna à ses conseillers autrichiens de préparer la prise des forteresses

[8] *Acta Tomiciana*, VIII. p.225 (9/9/1526) : « Ob amissione dominum meum clementissimum obque cladem nostrum, de devastatione patrieque hujus mee acerbitate et dolore confestus, nescimus quid consilii sit nobis tam subito capiendum. »

[9] Les lettres de Marie d'Autriche adressées à Kassa et à Sopron, Kassa, Schwartzenbach N°. 1107-1109 , ainsi que la réponse de Ferdinand à Marie, le 9 septembre, d'Innsbruck : I. GÉVAY p. 8. Les lettres de Szalaházy : *ETE* I.N. 270-272. On se demande si Szalaházy n'était pas l'auteur de toute cette mystification ?

hongroises les plus importantes. Pourtant, à la mi-septembre, dans les jours les plus critiques, il s'adonna à la constitution d'un corps d'armée afin de l'envoyer en Italie, et il consacra l'énergie qui lui restait aux pays de la couronne de Bohême plutôt qu'à la Hongrie.

Le frère et la sœur se contentèrent, pendant quelques semaines, de faire venir les commissaires personnels de Ferdinand à Presbourg, tandis que la cour s'efforçait d'obtenir le parti des notables hongrois par correspondance. L'unique mesure effective fut de charger Czettricz de partir à la recherche du cadavre de Louis II.

Ce fut seulement au début d'octobre que quelque chose commença à remuer dans le camp des Habsbourg, mais le résultat en fut plus que douteux.

Même si l'entourage de Marie apparaissait paralysé ou isolé, il avait une série d'atouts en main. A quelques exceptions près, les membres vivants du gouvernement se trouvaient à Presbourg ou y passaient, et la présence du palatin remplaçant du roi selon la loi, sembla faire pencher la balance en leur faveur. L'élite politique hongroise veillait toujours jalousement à son droit d'élire le roi, tandis que Ferdinand se considérait (à cause de son mariage avec la sœur de Louis II) comme l'héritier de la couronne hongroise et il étayait cette prétention par les accords conclus avec les Jagellon. Quoi qu'il consentit enfin, le 3 octobre, sous l'influence des ses conseillers, à ne pas utiliser, tant qu'il n'était pas élu, le titre du roi de Hongrie et de Bohême, dans ses proclamations il ne cessa d'affirmer hautement ses « droits ». Il obtint même que la convocation de ses partisans à la diète censée élire le roi ne fit pas mention du but de la réunion.

Tout ceci ne contribua pas à la popularité du candidat au trône. Ses arguments et un tel comportement peu circonspect compromettaient aussi l'avantage dont aurait pu bénéficier le groupe de Presbourg : le droit coutumier qui prévoyait qu'une fois le roi mort, ce soient le palatin, la reine et les grands seigneurs qui convoquent l'assemblée destinée à élire le nouveau souverain. Or, le diplôme qui convoque la diète des partisans des Habsbourg fut délivré par la reine Marie, et Báthory, le palatin ne fit qu'appuyer cette démarche dans son invitation personnelle.

Cette nouvelle maladresse réduisit ceux de Presbourg à la passivité. Pourtant, ils avaient besoin plus que jamais de nouveaux appuis : ils finirent par connaître une pauvreté telle qu'ils étaient à peine capables de pourvoir à leur besoin. Tout indique que les grands seigneurs perdirent contact avec leurs domaines, et même que la reine n'eut plus que des ressources modiques qui provenaient d'Autriche. La cour devait vivre du peu que représentait la « trentième » (la douane) de Presbourg et les trésors que Marie avait emmenés avec elle de Buda. C'était la reine qui nourrissait ses fidèles présents, du palatin jusqu'au dernier valet !

On était déjà le 14 octobre lorsque Ferdinand manifesta enfin sa volonté de faire quelque chose afin de s'assurer la couronne de Hongrie. Mais il ne se rendit toujours pas dans ce pays qu'il voulait obtenir : il invita plutôt sa sœur à se rendre en Autriche, à Hainbourg. Leurs entretiens de plusieurs jours finirent par aboutir à la convocation de l'assemblée générale, mentionnée plus haut, fixant sa date au jour de Sainte-Catherine (le 25 novembre) et son lieu à Komárom, domaine de la reine. C'est également là bas qu'on annonça que Ferdinand « serait prêt à consacrer sa vie même pour le pays » et qu'il chercherait par tous les moyens à faire valoir ses droits en Hongrie. Un message annonça à Sigismond Ier, roi de Pologne : « Ferdinand est

déterminé à faire valoir sa prétention au trône de Hongrie par les armes et la force pour le cas où un autre que lui serait désigné comme roi de Hongrie »[10].

Les décisions sinistres de Hainbourg furent tenus secrets et la convocation de la diète n'eut pas lieu non plus. Seuls Thurzó et Szalaházy accompagnèrent la reine à Hainbourg, les autres grands seigneurs, laissés à l'écart et sans être tenus au courant se sentirent à juste titre offensés. Finalement, Ferdinand rentra à Vienne pour s'occuper de la campagne italienne.

L'archiduc ne reprit les affaires hongroises que le 24 octobre. Dès le lendemain, il y eut deux nouvelles importantes propres à le troubler. L'une annonçait que les Etats généraux bohémiens l'avaient élu leur roi ; l'autre l'informait du fait que le voïvode Jean Zapolyai avait proclamé la réunion de la diète pour le 5 novembre à Székesfehérvár, et qu'il s'était emparé de Buda, Esztergom et Székesfehérvár en y envoyant ses soldats.

L'archiduc et ses conseillers conçurent alors le projet suivant : le voïvode Jean serait neutralisé par de nouveaux fiefs et on lui broderait du même coup la menace de l'intervention de Charles Quint. La diète de Komárom aurait lieu le 12 novembre et transférée dans une ville moins éloignée. Les membres de la noblesse n'y participeraient pas individuellement, mais y seraient représentés. Les seigneurs puissants de Hongrie et quelques comitats et villes seraient engagés par des promesses d'avantages matériels, et des troupes autrichiennes seraient placées dans les châteaux forts de la Hongrie occidentale. En Transylvanie, une révolte serait fomentée contre le voïvode et les troupes rassemblées à cette date seulement contre les Turcs seraient réunies à la frontière hongroise et serviraient à renforcer les châteaux forts et les villes fidèles à Ferdinand. Pour le cas où, malgré tout, ce serait Zapolyai qui aurait triomphé, l'attaque serait remise au printemps (*sic !*), mais le voïvode qui, selon toute apparence, pactisait avec les Turcs, devrait absolument être dénoncé auprès de l'Empereur et de l'Empire. Par contre, Ferdinand, au cas où les Etats germaniques lui refuseraient l'assistance contre les Turcs et le voïvode, affirma qu'il se verrait obligé de sauvegarder la sécurité de ses provinces, fût-ce même par négociations (c'est-à-dire négociations avec des Turcs et non pas avec Zapolyai !). Finalement, un argument qui aura une portée décisive par la suite, fut retenu : Ferdinand devait faire comprendre à Charles Quint qu'une alliance présumable entre le voïvode et le sultan mettrait en danger la sécurité du monde chrétien entier, dont celle de l'Empire des Habsbourg.

L'anticipation de la diète fut communiquée à plusieurs, et on revint à la date originale. Les invitations ne furent prêtes que quelques jours plus tard, aux alentours du 26 octobre. En vue de réduire l'avantage temporel du voïvode, les chartes furent datées faussement, mettant le 9 octobre comme date de leur rédaction[11].

Certes, ces procédés n'augmentèrent pas la crédibilité de ceux de Presbourg. Lorsque, le 3 novembre, la reine Marie envoya 300 soldats à Sopron, les citadins les

[10] *Acta Tomiciana*, VIII. p. 256 : «...Preaterea Ferdinandum in animo habere, ius suum, quod ad regnum Hungariae se habere praetendit, armis et viribus prosequi, si aliter quispiam quam ipse rex Hungarie designaretur. »

[11] SMOLKA (p. 76) a déjà constaté l'antidate, mais il estime la délivrance effective du 19 octobre. Or, les sources sur les entretiens de Ferdinand ne mentionnent jamais l'invitation avant le 25 octobre, et d'autres tracasseries au sujet de la date ne semblent pas probables après l'établissement des invitations.

empêchèrent de pénétrer à l'intérieur des murs. A Presbourg, les hommes de main de Bornemissza s'engagèrent dans une bagarre sanglante avec les *Landsknecht* de la cour.

Or, le 28 octobre, le protagoniste, c'est-à-dire Ferdinand, expédia, à son tour, une armée de 12 000 personnes en Italie, réunie à grande peine et commandée par le vétéran Frundsberg. Il ne conduisit aux frontières de la Hongrie que son armée recrutée dans ses provinces héréditaires et constituée de 6 000 hommes, jeunes recrus pour la plupart, sans se risquer au-delà de Hainbourg. Il finit par envoyer ses ambassadeurs à la diète organisée par Zapolyai à Székesfehérvár – assemblée à laquelle lui-même avait interdit toute participation – afin qu'ils puissent y exposer de vive voix la position du camp des Habsbourg. Cependant, ceux de Presbourg, Marie et Ferdinand y compris, devaient admettre entre eux que le pays ne voulait rien savoir d'un roi allemand.

Deux mois s'étaient écoulés depuis la défaite de Mohács : temps assez mal utilisé par les grands dignitaires pro-allemands. Temps que Jean Zapolyai, leur rival principal, employait par contre, avec bien plus d'efficacité.

Au moment de la campagne des Turcs contre Buda, le voïvode avait fait replier son armée (6 à 8 000 hommes, approximativement) à Mezőtúr (en tout cas, elle s'y trouvait le 23 septembre, le jour où fut brisé le pont de bateaux à Pest), pour passer ensuite, les derniers jours de septembre, non loin d'Ibrâhîm, à Fegyvernek. (Le 6 octobre, lorsque les Ottomans passèrent à la hauteur de Pétervárad, il s'y trouvait toujours)[12]. Protégé par la Tisza, il pouvait non seulement observer directement les manœuvres ennemies, mais aussi il était à même de troubler leur repli (voir à titre d'exemple, l'aventure de Radić Bosić).

Après la catastrophe, ce prudent chef d'armée devint un homme politique actif. Il renoua des liens avec le groupe de Várday et convoqua une diète partielle à Tokaj. Cette réunion eut lieu, en effet, le 14 octobre.

Les participants représentaient une sérieuse force politique. A savoir que trois membres du gouvernement se trouvaient là : le voïvode, János Dóczi de Szeg, trésorier et Péter Perényi, *comes* de Temes. Le haut clergé était représenté par l'évêque Várday et le prévôt de Buda, György.

L'aristocratie était représentée par András Báthory d'Ecsed, *comes* du comitat de Szatmár, frère cadet du palatin qui se trouvait à Presbourg ; ensuite Ferenc Drugeth de Homonna, *comes* d'Ung, cousin de Jean Zapolyai, Gáspár Drágffy, neveu de Drugeth et, de ce fait, parent éloigné du voïvode.

Deux autres parents de Zapolyai se trouvaient là également : Péter Petrovics dont on ignore le degré de parenté, et Miklós Derencsényi. Tous deux faisaient partie de la petite noblesse, tout comme Lukács Kismarjai, lieutenant des armées du voïvode.

Le mouvement de la petite noblesse se fit représenter par plusieurs de ses protagonistes des années précédentes : István Werbőczy ex-palatin et son mentor, Mihály Szobi ; ensuite Ferenc Bodó, Miklós Maczedóniai, *comes* de Csanád, Miklós Glézsán et Jakab Thornallyai qui jadis avaient été tous membres du conseil royal.

Pál Ártándy, un autre ancien conseiller du roi (et trésorier des Ordres) y participa également, mais il avait été, tout comme son frère cadet Balázs et Gergely Pestyéni de

[12] Beszterce, Okl. N° 591 = le 23 septembre, Mezőtúr ; *EFE Reg.* IV. N° 63 Amm. I. = le 30 septembre, Fegyvernek ; Kassa, Schwartzenbach 1124 = le 6 octobre, Fegyvernek.

Martonos, agent de la reine Marie et membre de la société secrète (les « aventureux »), créée l'année précédente contre Zapolyai.

Ce tableau multicolore était complété par des seigneurs prestigieux tels que les frères Csáky, Imre Csaholy, les frères Jaksits, Mihály Várday, Miklós Pathócsy, János Kállay et Imre Czibak (ces deux derniers étant d'anciens capitaines suprêmes de Szörény), les frères Ábrahámffy et Ibrányi et beaucoup d'autres encore. Au moins dix comitats et les villes voisines de Kassa y étaient formellement représentés.

L'importance de la réunion était due non seulement au poids et au nombre des participants, mais justement au fait qu'elle mit en présence les représentants de divers points de vues. Car les Perényi, les Ártándy et les autres devaient être conscients du fait que cette réunion était destinée à servir les projets et les aspirations du voïvode.

Parallèlement à des mesures destinées à assurer la continuité de l'administration, la décision suivante naquit à l'issue des trois jours de discussions : pour la fête du prince Eméric (le 5 novembre, c'est-à-dire à peine trois semaines plus tard), on convoquerait la diète à Székesfehérvár. Sans aucun doute, la décision était-elle contraire à la lettre des lois en vigueur. Pourtant, on connaît plusieurs diètes des décennies précédentes qui s'étaient réunies de leur propre initiative et, que cependant, le roi les avait rendues légitimes par sa présence.

Un peu plus tard, les éventuels scrupules d'ordre constitutionnel s'apaisèrent tout seuls. Ce fut l'erreur tactique de Marie (voir plus haut), ainsi que les différences évidentes entre les démarches des deux camps qui en atténuèrent la portée. Il n'est pas difficile d'imaginer l'effet que produisit sur les Ordres le fait que la reine veuve s'entretenait à Hainbourg sur l'avenir de la Hongrie, pratiquement à l'exclusion des Hongrois, tandis que le voïvode, au même moment, discuta de ce qui était à faire avec eux à Tokaj, lors d'une diète partielle, pourtant nombreuse dans la mesure du possible.

A la fin d'octobre, au moment même où Ferdinand mit en route ses mercenaires vers l'Italie, le voïvode quitta Tokaj avec une suite équivalant à toute une armée. Il traversa les comitats septentrionaux de la Grande Plaine brûlés par les Turcs, où rien que son apparition éveilla déjà un espoir de sécurité dans la population épuisée.

La noblesse locale rejoignit de bon gré son camp, et Zapolyai veilla bien à ce que ces débuts prometteurs soient exploités. Il envoya son palefrenier d'origine serbe, appelé (à cause d'une marque de naissance) Iovan le Noir (« Tcherni ») et respecté superstitieusement par ses compatriotes, au comitat de Bács, pour aider les réfugiés errants, d'origine rascienne pour la plupart, à s'organiser. Il confia à Gotthárd Kun d'Osdola, un de ses partisans transylvains, la mission de s'emparer de Buda et d'Esztergom, et il envoya directement à Székesfehérvár Pavel Bakić, chef rascien, avec 200 cavaliers. La recherche du cadavre de Louis II fut confiée – tardivement – à Czibak et à János Szerecsen.

Jean Zapolyai arriva aux portes de Buda en passant par Szerencs, Eger et Hatvan. Gotthárd Kun l'attendait déjà avec de bonnes nouvelles : les soldats du voïvode avaient réussi à se rendre maîtres de Buda, d'Esztergom et de Székesfehérvár.

Le candidat au trône séjourna près d'une semaine dans le palais royal pillé. Il attendait des nouvelles de Presbourg, poursuivit des entretiens avec les envoyés de Ferdinand (qui lui remirent l'invitation pour Komárom), prit des dispositions pour préparer les derniers honneurs à la dépouille royale trouvée par Czettricz et ses compagnons, et fit réparer les parties les plus endommagées de la ville de résidence. Il

poursuivit évidemment les préparatifs de la diète, mais n'arriva à Székesfehérvár, endroit choisi pour celle-ci, que le 9 novembre, quatre jours après la date prévue.

Il était en retard, en effet, mais content aussi des résultats obtenus pendant les trois semaines précédentes. Au moins 22 des 55 comitats (et la majorité de ceux qui restaient intacts) avaient envoyé leurs représentants à la ville de sacre dont les clefs furent remises solennellement au voïvode. Les comitats de Vas et de Zala, pourtant très proches de Presbourg, et le comitat de Somogy qui fit semblant d'obéir à György Báthory, s'étaient faits représenter aussi. (C'était probablement Kristóf Frangepán qui était à l'origine de cette affaire !) La majorité des huit évêques vivants étaient venus également: outre Várday, le doyen István Podmaniczky, évêque de Nyitra, János Országh, évêque de Vác (ce dernier fut, il y a peu de temps, auprès de Marie), ainsi que Ferenc Jozefics, arrivé de Zengg. Il est très vraisemblable que János Gosztonyi, évêque de Transylvanie, y était présent également.

La majorité des grands seigneurs présents à Tokaj accompagnait Zapolyai et même László Móré de Csula, *dapifer* (maître des provisions) du roi ainsi que Bálint Török les avaient aussi rejoints. Bien sûr, les « trois nations » de Transylvanie (nobles, Sicules et Saxons) devaient être là, elles aussi, et l'Ordre de la petite noblesse s'était fait représenter par son état-major : Werbőczy, Szobi et Bodó. Même Iovan Tcherni qui avait réussi finalement à se faire accepter par les Rasciens comme leur chef, avait envoyé ses délégués. Les « aventureux » d'antan étaient là, eux aussi : Ártándy et Pestyéni ainsi que, bien évidemment, tous les *familiares* (clients) du voïvode. Les envoyés de sept villes appartenant à la juridiction du *magister tavernicorum* arrivèrent aussi, et même le roi de Pologne avait un délégué en la personne de Mikolaï Nipsić, que son maître à l'origine avait envoyé de Cracovie pour voir Louis II. Le tableau haut en couleurs était complété par les orateurs de protestation de Ferdinand, déjà roi de Bohême.

Plus important était encore la question de la sainte couronne, symbole irremplaçable et entouré d'une vénération mythique, qui se trouvait elle aussi à Székesfehérvár. La véritable vengeance de la noblesse hongroise n'était pas d'avoir tourné en dérision les dames de la cour de Marie - acte qui faisait honte à tout homme bien pensant[13] - , mais plutôt le fait que lorsque la cour en fuite de Buda passait par Visegrád, Miklós Ládonyi, István Szentiványi et Pál Kevér, *prefecti castri*, n'avaient pas remis à Marie la couronne qu'ils gardaient. Ils préférèrent la cacher eux-mêmes en un endroit sûr, à Trencsén, au château fort de Zapolyai - et voilà qu'ils l'apportèrent à Székesfehérvár avec les clefs de Visegrád[14].

Bel exploit, certes, dans ce pays désamorcé et sanglant, après des préparatifs de 24 jours seulement et en dépit de la contre-propagande de Vienne et de ceux de Presbourg. Le vainqueur du premier tour de la course au trône était incontestablement Jean Zapolyai. Ce fut lui qui domina cette diète.

Devait-il avoir ou non l'audace d'entreprendre de resusciter le royaume à un moment où la frontière méridionale du pays était contrôlée par une puissance étrangère, où les

[13] János Daróczi proteste dès le 24 octobre devant les autorités de la ville de Kassa, prétendant qu'il n'y est pour rien dans cette affaire (Kassa, Schwartzenbach, N°. 1119).

[14] OL, archives de la famille Kisfaludy, liasse 1., document du 4 décembre 1526 : reçu du roi Jean aux *preafecta castri*. Trencsén : *Acta Tomiciana* VIII, p. 268.

rivaux intérieurs s'efforçaient de faire parvenir au trône leur candidat dont les ressources extérieures étaient remarquables ? La réponse à cette question ne dépendait que de Zapolyai, selon la manière dont il concevait la situation sur le continent, au pays et à son propre sujet.

JEAN Ier ZAPOLYAI

La famille de Jean Ier Zapolyai[15] était l'une des familles aristocratiques possédant les domaines les plus étendus et, en 1526 (année de la défaite de Mohács), elle était déjà, sans aucun doute, la plus puissante parmi elles. Il possédait déjà plus de trente châteaux forts, nombre de bourgades, villages, *pusztas* (finages), etc. Une fortune privée donc que nul semblable, à l'exception de celle de la famille Hunyadi à son apogée, n'égala au cours de l'histoire de la Hongrie.

Jean Zapolyai était, depuis le 29 août, l'unique survivant de sa famille. A sa richesse gigantesque s'ajoutaient les domaines rattachés aux trois châteaux forts en Transylvanie qu'il possédait en raison de son titre de voïvode (ceux de Déva, Görgény et Törcsvár), ainsi que quelques biens du Trésor possédés en hypothèque[16].

Il convient de remarquer que, en raison de ses domaines familiaux et de ses fonctions, deux régions, dont chacune pouvait passer pour une province, étaient sous le contrôle direct du seigneur Jean. En tant que voïvode de la Transylvanie, il était le chef militaire, administratif et juridique de cette province (exception faite de la Terre saxonne). Son influence était ici d'autant plus forte qu'il avait réussi à se procurer un bien privé (le château et la seigneurie de Szentlélek), et qu'il a su contrôler les vallées du Maros et du Szamos, vallées reliant la Transylvanie et la Hongrie par ses domaines de Szatmár, de Németi, de Lippa et de Solymos.

L'autre région sous son contrôle englobait la majorité des comitats septentrionaux du pays : dans les comitats de Szepes, Trencsén et Torna, il était le plus grand propriétaire foncier, et il possédait d'énormes domaines en Árva, Liptó, Gömör, Abaúj, Zemplén et Nógrád. Légalement, il n'était que le *comes* du seul comitat de Szepes, mais pratiquement rien ne se passait sans son approbation dans les autres comitats.

Ce n'était pas seulement le poids des seigneuries et les *familiares* nobles y appartenant qui comptaient. La stratégie familiale des Zapolyai, élaborée avec prudence, visait à la fois à établir les liens les plus étroits avec l'aristocratie et à contrôler le Nord du pays. Parmi les familles attachées aux Zapolyai par des liens de la parenté, les Bebek de Pelsőc et les Drugeth de Homonna ont été des barons, tandis que les Derencsényi

[15] Bien qu'il fût roi de Hongrie, sa biographie détaillée n'est toujours pas encore écrite ; ses portraits habituels sont bâclés et partiaux. Son nom est aujourd'hui épelé Zapolyai, tandis que dans les sources étrangères, la forme « Zapolia » est en usage. En hongrois, on écrit correctement « Szapolyai » (P. JÁSZAY, note 14/2).

[16] Sur la base de mes propres recherches et des aimables communications de Pál Engel, voici la liste improvisée des châteaux de Zapolyai : Árva, Boldogkő, Bajmóc, Csesznek, Gölnic, Illava, Kasza, Kézsmárk, Kővár, Lietava, Likava, Lippa, Murány, Pápa, Rákos, Regéc, Ricsó, Solymos, Salgó, Szepes, Szatmár, Szárd, Szentlélek, Szklabinya, Tállya, Tokaj, Torma, Trencsén, Ugod, Ujvár. Cas incertains: Hernádnémeti, Okorna, Okladina, Sztrecsnó, Szucsány et Unács. (La Hongrie a eu à peu près 400 châteaux forts.)

représentaient la noblesse moyenne, et tous avaient des biens s'étandant de Zemplén jusqu'à Gömör.

Sa fortune et ses liens de parenté déterminaient *a priori* la place de Jean Zapolyai dans la société et la politique de l'époque. A peine avait-il passé l'âge de vingt ans (en 1510) qu'il devenait voïvode de Transylvanie, l'un des principaux dignitaires du pays. De ce fait, il acquit un pouvoir territorial et le droit d'intervenir dans les affaires du pays ; le seul dignitaire avec une compétence plus large que la sienne était le palatin (sans compter, naturellement, le roi). Le fait même que cette dignité fut accordée au jeune Jean Zapolyai, dépourvu d'expériences en matière de gouverner, prouve que l'aristocratie hongroise reconnut ainsi les droits du plus fortuné d'entre eux.

Il entra donc en fonction sans expérience de gouvernement et cela est vrai, sans aucun doute, en ce sens qu'il n'avait connu l'exercice du pouvoir qu'en tant que *comes*. Il ne faut pourtant pas sous-estimer l'apprentissage que signifiait la gestion d'une cour aristocratique, ni surtout celle d'un gigantesque domaine, où les connaissances étaient transmises de père en fils.

Pour l'époque féodale, Jean Zapolyai, gouverneur de la Transylvanie, accomplit son devoir d'une manière satisfaisante. C'est pendant son voïvodat que l'organisation de la chancellerie transylvaine atteignit un niveau conforme à l'époque. C'était lui qui nomma en Transylvanie le premier « maître juge » (magistrat qui aide ou remplace les hautes dignités du pays dans la juridiction) qui ne dépendait pas de l'administration de Buda. En même temps, on assita à la spécialisation de la chancellerie locale, c'est-à-dire à son dédoublement en une section judicière fonctionnant auprès du « maître juge » et, une autre, administrative, fonctionnant auprès du secrétaire du voïvode.

Cet organisme modernisé où étaient employés des fonctionnaires de qualité tel Werbőczy ou Pál Barcsay, tournait normalement, sans à-coups particuliers. Il n'est guère de plaintes contre le gouvernement du voïvode, alors qu'on ne cesse de critiquer celui du pays – ce qui équivaut à un louange.

Certes, la tâche de Zapolyai est facilitée par l'absence des magnats transylvains. Seul l'évêque de Gyulafehérvár possédait des biens l'obligeant à fournir un régiment seigneurial, un *banderium*. Les autres grandes seigneuries appartenaient à des barons de Hongrie (Vajdahunyad était possédé par Georges, margrave de Brandebourg, Fogaras par János Bornemissza), ou à des princes roumains (comme les fiefs de Csicsó, Küküllő, Bálványos, Léta).

Ce n'est pas non plus auprès des quelques châtelains, propriétaires moyens, que le pouvoir du voïvode rencontrait une résistance. Mais le peuple des districts des Székelys (Sicules) veille jalousement à ses privilèges, et à plusieurs reprises déjà – depuis la mort du roi Mathias Corvin en 1490 – il a eu recours aux armes. C'est ainsi qu'en 1519, ils se révoltent contre l'un des vice-voïvodes de Zapolyai, si bien que ce dernier rentre à la hâte de Buda et les écrase dans un vrai combat près de Homoródszentpál.

A titre de représailles, Zapolyai confisqua les biens des principaux meneurs et, violant ouvertement le droit de succession des Sicules, il en fait don à des étrangers. C'est par cette mesure que débute la suppression progressive de la liberté des Székelys, et Jean Sigismond (Jean II), fils du voïvode, roi de Hongrie et prince de Transylvanie achèvera ce processus ; cela indique aussi dans quelle mesure la manière de penser du seigneur Jean correspondait, en ce qui concerne les questions sociales, à celle des autres barons.

Aussi lorsqu'il mène le combat contre les paysans de György Dózsa, partis en croisade mais révoltés en 1514, il défend aussi bien les intérêts de l'aristocratie que ceux de la noblesse tout entière. En tant que seigneur féodal, il se doit de combattre le mouvement de Dózsa qui menace, à ses yeux, l'unique ordre concevable du monde (au début du XVI[e] siècle, l'unique ordre du monde possible, en effet) et comme chef des armées transylvaines, il a la possibilité et les moyens d'y mettre rapidement fin.

Pendant la campagne contre les croisés, Zapolyai s'était avéré un homme de guerre raisonnable. Dès le départ, il dut décider s'il soutiendrait Temesvár ou Kolozsvár, et il jugea l'armée de Dózsa menaçant Temesvár, plus dangereuse, ce en quoi il avait raison. Ainsi lui-même et ses vice-voïvodes ont pu remporter la victoire décisive en même temps en Transylvanie et dans la région de Temes.

Certes, écraser le mouvement des paysans luttant pour l'amélioration de leurs conditions de vie est une gloire douteuse, mais le voïvode sait lutter contre d'autres adversaires aussi. Il est donc inexplicable que l'histoire lui dénie toute qualité de stratège, alors qu'il a mené au moins huit campagnes dans la période antérieure à la défaite de Mohács.

Au début du XVI[e] siècle, l'avance des Turcs a transformé la Transylvanie en une sorte de région frontalière. Les voïvodes devaient surveiller non seulement les deux principautés roumaines où l'influence du sultan gagnait progressivement du terrain, mais aussi, de surcroît, les confins près du bas Danube, en aidant les *comes* locaux, et faisant ceci d'office, paraît-il. Pendant les premiers cinq ans de son voïvodat, Jean Zapolyai mène un combat incessant : il envoie tout d'abord ses troupes en Moldavie, puis en 1511 et 1512 en Valachie, il tente de soutenir l'un des voïvodes, vassal des Hongrois, enfin il mène, entre 1513 et 1515, trois campagnes contre les places fortes turques du bas Danube où la défaite de Zsarnó met fin, pour plusieurs années, à la lutte d'une fortune variée.

En 1521, les forces armées du pays sont mobilisées dans le but de délivrer Belgrade assiégée. Zapolyai, à la tête des troupes transylvaines, arrive au lieu de rassemblement de Mohács début de septembre, date à laquelle l'importante place forte des confins est déjà tombée. Même si on peut blâmer la lenteur de la mobilisation, la faute n'en revient pas à Zapolyai. En effet, à cette époque, les armées hongroises ne pouvaient normalement être mises sur pied qu'une fois la moisson terminée. Pourtant, l'issue désastreuse de cette campagne, où seuls les Transylvains harcelaient l'ennemi victorieux se repliant vers son pays jusqu'à ce que l'automne et l'épidémie dans le camp y aient mis fin, secoue quelque peu la Hongrie. Le seigneur Jean lui-même organise des raids en Valachie durant trois années consécutives, en vue de porter secours au prince sympathisant avec les Hongrois. A la suite de plusieurs belles victoires, les Turcs décident de répliquer : ils assiègent le château de Szörény (Turnu Severin). Cette fois, les Transylvains ne tardent pas à réagir et ils parviennent à libérer le fort; mais dès leur départ, il est repris par les Turcs lors d'une opération de surprise (1525). Nous sommes à un an seulement de la bataille de Mohács.

Zapolyai, haut dignitaire du royaume de Hongrie, organisa de différentes expéditions armées pour défendre la province placée sous son autorité, mais aussi dans l'intérêt du pays entier, pays dont il fut l'un des chefs politiques et par sa naissance et par sa dignité de voïvode.

Sa carrière politique a commencé (mis à part le court intermède de la diète de 1505), à l'âge de 23 ans, au mois de novembre 1510, lorsqu'il fut nommé voïvode de

Transylvanie. Deux ans plus tard, il devenait l'homme le plus puissant de la Hongrie. En effet, Sigismond, roi de Pologne, frère cadet du roi de Hongrie Ladislas II, afin de contrecarrer l'influence croissante des Habsbourg sur la politique hongroise, cherchait à mettre ses propres hommes en avant : notemment, le palatin Imre Perényi et György Szatmári, évêque de Pécs. Or, pour assurer des assises solides dans le pays, il gagnait pour la cause de cette alliance, le seigneur Jean qui était à la tête de l'immense fortune des Zapolyai. Très bientôt, le voïvode devient le chef de ce groupe, ce qu'admit, à son tour, aussi Sigismond. Désireux de s'assurer une influence durable, ce dernier épousa Borbála (Barbe), la sœur de Zapolyai (1512).

En 1515, cette alliance éclate. Zapolyai désire de se débarasser de la tutelle polonaise ; pour le contrecarrer, Sigismond forge une double alliance matrimoniale Habsbourg-Jagellon, puis Zapolyai subit la défaite militaire à Zsarnó. La mort de la reine Borbála (fin 1515) et celle du roi Ladislas (début 1516) contraignent le voïvode à s'effacer pour quelques années.

Il réapparaît fin 1518. En effet, le gouvernement pro-polonais et pro-allemand a provoqué la colère de la petite noblesse et le seigneur Jean, lui, organise une grande « confédération » à laquelle adhérèrent le palatin Imre Perényi (pro-polonais), Georges, margrave de Brandebourg (pro-allemand), Ferenc Várday, évêque de Transylvanie, István Báthory, *comes* de Temes et Péter Beriszló, évêque de Veszprém, ban de Croatie et de Slavonie. La diète orageuse de Bács amène le chancelier Szatmári à battre en retraite. (Szatmári s'était mis d'accord avec Zapolyai sur l'éviction de János Bornemissza, *prefectus castri* de Buda, et le voïvode, en échange, avait promis d'exclure la petite noblesse du conseil royal ; mais ce fut finalement le contraire qui se produisit à Bács.) Le décès de l'empereur Maximilien et celui du palatin Perényi affaiblissent aussi bien l'influence des Habsbourg que celle de la Pologne : pendant quatre ans, la Hongrie est pratiquement gouvernée par Jean Zapolyai, et les quelques réfractaires qui ont pu conserver leurs fonctions, doivent, bon gré, mal gré, le servir.

Cet équilibre est renversé lorsque Ferdinand, l'archiduc autrichien renouvelle, fin 1523, les prétentions des Habsbourg sur la Hongrie. Marie d'Autriche, reine de Hongrie, sœur cadette de Ferdinand, qui avait pu épouser Louis II grâce à la politique de Zapolyai visant à maintenir l'équilibre, est utilisée pour servir l'influence germanique. En tant que reine couronnée, elle voulait empêcher quiconque de régner sur le pays à la place de son mari, et elle avait toutes les facultés pour intervenir dans le cours des événements.

A partir de 1524, la rivalité s'aggrave entre les partisans du voïvode et ceux de la reine. Le parti des Habsbourg peut enregistrer de beaux succès (réhabilitation de Bornemissza, nomination de László Szalkai au poste de l'archevêque d'Esztergom, éviction temporaire de Báthory de sa dignité de palatin qu'il honorait depuis 1519, etc.), mais l'inexpérience et l'excès de zèle de Marie les compromettra. En 1525, Zapolyai reprenant sa tactique de 1518, conclut un pacte avec le grand chancelier Szalkai et, après avoir obtenu ce qu'il voulait, il laissa la tâche à la noblesse en colère de balayer ses adversaires de la cour. De surcroît, il parvient à normaliser ses rapports avec la reine pour quelques mois : c'est lui-même qui arrête, au cours de la Diète de Hatvan, les diatribes contre l'entourage allemand de Marie (mais il a dû pour cela sacrifier le palatin Báthory).

Les dignitaires déchus du pays formèrent alors leur alliance secrète (la « société des aventureux »), qui accueillait même le couple royal en son sein, paraît-il. Les conseillers

de Marie réussirent à semer, une fois de plus, la discorde entre le voïvode et elle : au mois de mai 1526, la diète préparée par la reine détruit les résultats obtenus depuis Hatvan. Le palatin promu par Zapolyai, István Werbőczy, ancien chef de la petite noblesse, est contraint de s'enfuir, tandis que Zapolyai lui-même ne quitte pas la Transylvanie. Au cours des mois qui précèdent l'épreuve de Mohács, la Hongrie est gouvernée presque uniquement par des gens du parti des Habsbourg.

A considérer cette vingtaine d'années, il est évident que Zapolyai était l'homme politique le plus puissant, et s'il lui est arrivé d'être écarté provisoirement du pouvoir, c'est parce que le roi lui-même s'est tourné contre lui, non sans s'appuyer sur l'étranger. Son autorité était reconnue par la majorité de l'élite politique hongroise, y compris avant tout István Báthory qui passe pour son adversaire principal dans notre historiographie. Ni ses adversaires, ni les médiateurs des interventions étrangères ne surent le démettre de son office de voïvode.

Ceux qui voient en Zapolyai un baron richissime confronté au reste de l'aristocratie, le font apparaître comme aspirant au trône, fût-ce à la place des Jagellon, en recherchant l'alliance avec la petite noblesse.

Or, les prémisses sont déjà fausses ; le voïvode ne fut jamais l'allié du mouvement des Ordres. Ses rapports avec la petite noblesse se limitaient à accepter parfois son appui et s'il le faisait, c'était pour des raisons tactiques. Par contre, le cas échéant, il allait jusqu'à briser personnellement la xénophobie des hobereaux (1505, 1525). Il se tenait bien à l'écart de toute manifestation susceptible de servir la cause des Ordres. Il ne fut présent ni à la Diète de Rákos en 1514, ni à celles de Tolna et de Bács en 1518, ni à celle qui était censée élire le palatin en 1519, ni même à celle de Hatvan en 1525. Pourtant, les deux premières ont marqué une phase de son gouvernement, tandis qu'à la quatrième, il a été lui-même désigné candidat au palatinat (contre son propre favori, Báthory !) et à la cinquième, on voulait l'élire gouverneur du royaume.

Ce qui est vrai, par contre, c'est que le mouvement des Ordres, pour qui le refus de l'influence étrangère était une question de principe, ne pouvait trouver d'allié qu'en la personne de Zapolyai, et ainsi, le mouvement appuyait exclusivement les aspirations de ce dernier au pouvoir, sauf pour la courte expérience de 1516-1517.

La forme extrême de cet appui était la revendication plusieurs fois exprimée par la noblesse de faire le voïvode roi ou, du moins, gouverneur. Nul ne doutait que le décret de succession émis en 1505 préparait la voie au couronnement du jeune Zapolyai. Etant donné que le mouvement qui devait obtenir l'adoption du décret avait été lancé par la mère du seigneur Jean, les rumeurs pouvaient paraître fondées. Or, on oublie volontiers que l'accord fut conclu avant la naissance du prince héritier (Louis), et en réalité, il était le résultat d'un coup monté par Sigismond de Jagellon (alors seulement prince polonais). C'est que le plus intelligent parmi ses frères, ce Jagellon avait conclu un accord avec Zapolyai : celui-ci devait apaiser la xénophobie des Ordres, en échange de la loi vivement souhaitée par lui, ce qui permettrait d'ailleurs de déjouer les prétentions des Habsbourg menaçant aussi la Pologne.

La politique dynastique des Zapolyai fut également l'objet d'interprétations erronnées. Le second mariage d'István Zapolyai, père de Jean, avec Hedwige, princesse de Teschen, issue de la dynastie des Piast, est, pour plusieurs, un premier pas vers le trône. En réalité, c'est un mariage conforme aux traditions de l'aristocratie hongroise. Durant le règne du roi et empereur Sigismond, on trouve parmi les épouses des Garai, à l'apogée de leur pouvoir, une fille d'un prince serbe, une princesse de Masovie et

même une autre princesse de Teschen précisément. Parmi les contemporains d'István Zapolyai, Miklós Bánffy de Alsólendva avait pour épouse une princesse de Glogau, tandis qu'István Báthory, allié du voïvode Jean, avait épousé lui aussi, une princesse de Masovie.

Néanmoins, la princesse Hedwige pouvait avoir des ambitions justifiées par l'exemple même des Hunyadi ; du moins, c'est ce que semblent toutefois prouver les projets de mariages entre son fils György et la fille aînée de Jean Corvin (fils naturel du roi Mathias Corvin), et son fils János (Jean) et la princesse Anne de Jagellon dont l'idée lui est attribuée.

Pourtant, après la naissance du prince héritier Louis, aucune source sérieuse ne mentionne plus la prétention au trône des Zapolyai. A l'origine des rumeurs qui couraient en 1515, et selon lesquelles il aurait ambitionné de se voir roi (éventuellement par un mariage avec la princesse Anne), on trouve des rapports d'ambassadeurs hostiles à son égard ou des interprétations ultérieures à son encontre. (Il s'agit de Cuspisianus, envoyé de l'Empereur, de Hans Dernschwam, agent des Fugger, ainsi que de Szerémi et des historiographes de la postérité.) Mais déjà l'empereur Maximilien interprète la confédération de 1517 montée contre Bornemissza comme une manifestation de la volonté du voïvode d'être gouverneur régnant au nom du roi mineur. Et ce n'était pas sans fondament. En 1524, par contre, seul le mouvement des Ordres revendique l'élection du gouverneur ; Zapolyai n'y est plus pour rien.

Pour le reste, nous n'avons que des insinuations de certains observateurs de mauvaise foi. En 1521, Massaro, l'orateur de Venise, prétend que le voïvode ne se repentirait pas de voir le roi périr. En 1525 à Hatvan, le baron Burgio, envoyé du pape, entend parler, au milieu de la noblesse, de l'éventualité d'envoyer le roi régner dans l'autre monde et d'offrir la couronne et Marie à Zapolyai. C'est toujours lui qui prétend être au courant – sans pour autant y croire vraiment – d'un complot monté par le voïvode et l'évêque Szalkai au cours de l'hiver 1525/1526 en vue de tuer le roi Louis ; etc.

Prétendre au trône contre un roi couronné – l'histoire de la Hongrie n'en connaît pas d'exemple, sinon dans le cas de princes de sang. De surcroît, Ladislas avait un héritier, qui était de dix-neuf ans plus jeune que le seigneur Jean et, en tant que roi, était devenu un jeune homme robuste. En supposant que Jean Zapolyai s'était laissé tenter, au fond de l'âme, par l'idée d'accéder au trône, ceci devait rester un rêve soumis au jeu du hasard et sans avoir trait à la réalité politique.

Le hasard se produisit avec la défaite de Mohács et la mort subite du roi Louis. Même si l'on pouvait mettre en question la force de la loi de l'arrêté de 1505, et même sans les aspirations de sa mère à le voir successeur de Ladislas, le voïvode devait finir par affirmer sa prétention à la couronne[17]. Le plus puissant magnat, c'était bien lui. En plus, il avait la chance de posséder et d'avoir autorité – directe ou indirecte – sur les territoires qui furent épargnés par la campagne turque : la Transylvanie, la Haute Hongrie, la région d'au-delà de la Tisza et le comitat de Veszprém. Toutes les forces capables de lui tenir tête avaient été pratiquement anéanties. Le roi Louis dont la personne servait d'instrument à la reine Marie et à Vienne pour réaliser leurs projets, était resté sur le champ de bataille, de même l'archevêque Szalkai, l'appui des

[17] D'autres aussi le lui rappellent ; Pál Várday prétendra par la suite avoir conseillé Zapolyai de se faire élire. A partir du rapport d'Aleander, légat du pape : I. ACSÁDY, p. 14.

Habsbourg en Hongrie. La responsabilité de la défaite pesait lourd sur tous ceux qui avaient participé au tournant de mai 1526, et la fuite de Marie ainsi que l'absence lâche de Brandebourg n'ont fait qu'améliorer les positions de Zapolyai.

Or, lui aussi avait subi des pertes douloureuses : son frère cadet György, son parent János Drágffy, son allié principal, l'évêque Pál Tomori ont figuré sur la liste des victimes de la bataille. Mais aucun différend ne le séparait de ceux qui survivaient ; même le frère cadet de Báthory qui se sentait – depuis 1525 – offensé, se rendait à Tokaj.

Nul ne pouvait contester sa compétence. Ses contemporains le connaissaient comme le gouverneur à main d'acier de la Transylvanie, comme un militaire ayant pris la tête de nombre de campagnes et comme un homme d'Etat formé dans des luttes politiques de longues années. Sans doute, il se sentait disposé à exercer le pouvoir, et cette vocation consciente était bien dans la tradition d'autonomie de l'aristocratie hongroise. Bien qu'opiniâtre, il évitait la lutte inégale, il avait la patience d'attendre les moments propices pour se prémunir contre tout échec. Par contre, au cas où les rapports de forces tournaient en sa faveur, il était capable de les exploiter entièrement, et alors ne se montrait pas difficile quant aux moyens. Il était sans scrupules comme tous les hommes politiques de son époque et, s'il le fallait, même impitoyable (1514). A l'exception de sa foi catholique et de sa fidélité à l'idée de l'intégrité de l'Etat hongrois, aucun idéal ne lui liait les mains. La xénophobie farouche de la noblesse, l'universalisme ecclésiastique et laïque, les débuts de la Réforme, ne laissaient aucune trace en lui, sinon dans la mesure où il pouvait les utiliser pour parvenir à ses objectifs à l'ordre du jour.

La question de savoir si, en tant que premier personnage du pays, il doit lui aussi porter le poids de la responsabilité du déclin du pays jusqu'à la catastrophe de Mohács, ne pouvait en aucun cas être posée par les hommes d'Etat de l'époque sans qu'ils ne s'interrogent et ne se justifient d'abord eux-mêmes. Rien de ce qui s'est passé en 1526 ne pouvait lui être reproché non plus. De toute façon, il avait réussi la mobilisation plus vite qu'en 1521, et une fois son armée formée, il est parti aussitôt pour la Hongrie. Il n'y pouvait rien si le roi le déroute par trois consignes contradictoires, tandis que son message conforme à celui de Kristóf Frangepán (demandant qu'on les attende) est négligé. A la différence de 1521, il était capable de gêner le repli du sultan, sans pour autant se risquer à la bataille (l'effectif de son armée ne dépassait sûrement pas les dix mille personnes).

Bref, en octobre 1526, Zapolyai pouvait compter sur toutes les forces considérables de la Hongrie. Il ne devait s'attendre à aucune résistance sinon à celle commandée de l'étranger ; depuis la réunion de Tokaj, il était au courant de la prétention de l'archiduc Ferdinand au trône, puisque les propos tenus par Mihály Peremartoni, envoyé auprès de lui par les Habsbourg, l'en ont informé.

Cette prétention s'est heurtée au refus du voïvode. Certainement, il n'était pas motivé par la xénophobie obstinée qui caractérisait la noblesse. Ce n'était pas lui le xénophobe, c'était la cour impériale qui le trouvait sur sa route, lui, le grand seigneur, capable de gouverner sans recquérir l'appui étranger. Chaque fois que les partisans des Habsbourg se contentaient du maintien de bonnes relations entre les deux pays, le seigneur Jean était prêt et apte de coopérer. C'est ainsi que, par exemple, le mariage entre Anne et Ferdinand ou Louis et Marie, ainsi que le tournant de 1525 ont pu avoir lieu. En 1522, lorsque Antonio Rincón, l'envoyé de François I[er], roi de France, va voir le voïvode en

Transylvanie en vue de l'engager dans une alliance contre Charles Quint, la réponse du voïvode est claire :

« Je sais bien, et ce n'est pas pour moi chose nouvelle, que la maison d'Autriche voudrait ma ruine si elle le pouvait, aussi, sûr de cela, je ferais volontiers tout contre elle, mais à moi seul, je ne puis rien entreprendre ni rien commencer, parce que, si je commençais sans appui, je me perdrais, car les ennemis sont proches et puissants, tandis que sa Majesté est éloigné et, de plus, de sa part, vous me dites seulement que son appui ne me fera pas défaut[18].

Si en 1522, il ne put pas risquer une rupture manifeste avec les Habsbourg, faute d'engagement plus concret et plus efficace du côté de la France, à ce moment il aurait été encore moins prudent de chercher querelle avec eux, même appuyé par une intervention extérieure, compte tenu de la présence menaçante des Turcs dans son dos.

Au mois d'octobre 1526, le voïvode Jean Zapolyai et la reine veuve Marie échangent des lettres pour se mettre d'accord au sujet de l'élection du roi. Quand il apparaît que tous les deux revendiquent le droit de convoquer la diète, le seigneur Jean se résout à prendre une décision importante. Il confie à un clerc nommé Ferenc (Ferenc Bácsi ?) la tâche de se rendre à Presbourg auprès d'Elek Thurzó et de lui promettre le château de Bajmóc s'il obtient de Marie d'épouser Zapolyai. Parallèlement, Gáspár Horváth de Vingárt, un envoyé de la reine, doit retourner à Presbourg avec la mission de demander la main de la reine veuve de la part du voïvode[19].

Etait-ce une idée naïve ? Non pas l'idée en elle-même ; étant fils d'une princesse de sang Piast, ex-beau-frère de deux rois, aucune objection d'ordre de naissance n'est envisageable de la part des Habsbourg. Une fois de plus, Marie motivée – ou contrainte – moins par les intérêts de la Hongrie que par ceux de sa famille relatifs à la Hongrie, le refuse.

La lettre dans laquelle Horváth lui annonce ce refus, tout en y mettant un encouragement vague, ne parvient probablement jamais à Zapolyai. Il ne lui reste qu'à se renseigner à Buda auprès des envoyés autrichiens qui ne sont point au courant de la proposition de mariage en question.

A quoi faut-il s'attendre par la suite ? A l'élection de Mathias et de Ladislas, Frédéric de Habsbourg, de même que Maximilien, tous deux avaient choisi le recours aux armes (1458-1463, 1490-1491). Dans des combats plus ou moins violents, toutes les deux attaques furent repoussées. Au mois de décembre 1526, Zapolyai, déjà roi, déclare devant les ambassadeurs de Pologne que « les princes allemands ont l'habitude d'attaquer ce pays chaque fois que le roi y meurt, pour s'emparer de ses terres et pour

[18] V.L.BOURILLY, RH 1913, p. 68. A la fin de la déclaration, Zapolyai a répété qu'il attendait de François Ier une promesse plus concrète (« des engagements plus précis et plus efficaces de la part du roi de France...»)

[19] La proposition de mariage aurait été l'initiative de Werbőczy, en envoyant Benedek Bekény à Presbourg. P. JÁSZAY, pp. 137 et 159, L. SZALAY *MT*, p. 16, S. SMOLKA, pp. 35 et 43 et suiv., M. HORVÁTH *MT*, p. 13. Le soupçon de Szalay selon lequel, au début, Marie aurait été favorable à la proposition, est partagé par G. Heiss (p.145) aussi. T. ORTVAY, *Mária*, note 250/16 mentionne les nouvelles selon lesquelles la proposition serait venue de Marie et Zapolyai l'aurait refusée (p. ex. SANUDO, 43 (398). Mais la lettre de Gáspár Horváth, citée par JÁSZAY, prouve incontestablement la vérité de l'autre version.

exterminer la race hongroise, mais jusque-là, ils n'ont pas réussi à assouvir ce désir[20]. En effet, la Hongrie n'était que l'ombre d'elle-même, surtout depuis le 29 août. Mais le seigneur Jean pensa aux guerres immenses qui engageaient les forces de l'Empire germanique depuis des années déjà. Il était également au courant du fait que, au mois de mai, François Ier, humilié par le traité de Madrid, a créé une nouvelle alliance contre Charles Quint. Quelle considération pousserait la maison impériale à multiplier ses ennemis ? Quant aux Bohémiens, nouveaux sujets de Ferdinand, s'ils tardaient à verser la subvention pour la campagne contre les Turcs, c'est qu'ils croyaient devoir prendre les armes contre la Hongrie.

Jean Zapolyai veut la couronne et, à partir de la mi-octobre, il n'en laisse douter personne[21]. Le temps d'affiner de mener ses projets à une décision finale doit lui suffire pour peser ses chances. Il ne voit aucune force intérieure capable de lui tenir tête, et il n'en trouve aucune à l'extérieur non plus. Il peut avoir la certitude qu'il n'y a aucune force qui puisse gouverner le pays d'un bras plus fort et d'une manière plus bénéfique que lui. En effet, pendant les vingt années de son activité politique, l'influence des Habsbourg n'avait jamais servi autre chose que les intérêts dynastiques et impériaux de la maison Habsbourg. L'appui impérial ou autrichien, demandé à maintes reprises contre les Turcs, fut rarement promis et jamais fourni.

Ainsi, le 9 novembre, il peut terminer, avec une conscience tranquille, ses actions visant à se faire élire. S'il existe quelque chose qui l'inquiète, ce n'est pas la perspective d'une confrontation avec son adversaire puissant. De retour de Tokaj, il parcourt une bonne partie des comitats ravagés. Arrivé à Buda, il a tout vu pour mesurer la gravité de la situation. A la vue des ruines de la fière ville de résidence, couvertes de suie, les larmes lui viennent aux yeux. La proximité de la puissance monstrueuse du sultan pèse lourd sur tout homme sensé. Mais le regard scrutateur du voïvode ne trouve, ne peut trouver nulle part de remède à ceci. Même la peur des Turcs ne peut lui retenir le bras tendu vers la couronne. Le 10 novembre 1526, la diète de Székesfehérvár élit Jean Zapolyai roi de Hongrie pour célébrer, le lendemain, la cérémonie du couronnement de Jean Ier, conformément à l'ancienne tradition hongroise. Après avoir voté des lois en faveur du Trésor et celles avertissant ceux qui s'absentent, la diète se sépare.

[20] « Ut semper soliti sint principes Germaniae post decessum regum Ungariae hoc regnum impetere, ut terram hanc possiderent et genus ungaricam extirparent, tamen hoc suum optatum hactenus consequi non potuisse. » *Acta Tomiciana* VIII, p. 272.

[21] La lettre du voïvode Jean Zapolyai au vice-voïvode Elek Bethlen, du 26 octobre 1526 (OL Bethlen): il demande à Bethlen que « meliori pulchriorique quo poterit apparatu pro necessitate regni et honore novi principis velint ipso festo b. Emerici ducis Albe Regali interesse. Nam illud negocium quod dominacio vestra et scit speramus in Deo Optimo ut ad bonam deduxemus finem... ». János Dóczi à Kassa, le 12 novembre 1526, à Székesfehérvár : « Recordari poterunt dominaciones et amicitie vestre, qualiter superioribus diebus tractavimus de futura Regia (Majestate) domini waywode Transsilvanensi...». Kassa, Schwartzenbach, 1139.

LE CAMP DE L'ADVERSAIRE

Le printemps de 1527 voit la Hongrie accepter quasi unanimement le roi Jean Ier pour son souverain. Seules la Croatie, fidèle à Ferdinand, les villes de Sopron et de Presbourg, gardées par des mercenaires allemands ainsi que la Sirmie occupée par les Turcs échappent à son autorité. Les organes centraux du gouvernement (chancellerie, Cour suprême) reprennent leur travail, l'administration et la juridiction fonctionnent ; on fait aussi des efforts pour remédier au défaut d'argent chronique du Trésor. Il paraît que le pays se remettra bientôt du choc de Mohács, pour pouvoir ensuite rechercher les moyens – s'il en existent – de mettre fin à la guerre interminable contre les Turcs.

La rapidité étonnante avec laquelle le pays se rétablit est pourtant freinée, une fois de plus, par le bruit des armes, dès le mois de juin. Cette fois ce ne sont pas les Ottomans, mais les Habsbourg qui mènent la guerre contre le nouveau roi hongrois. Le roi de Bohême et ses partisans hongrois entreprennent ainsi une action fatale : il s'agit d'une guerre intestine qui aboutira à la désintégration totale de la Hongrie médiévale dont une partie passera sous domination turque.

A la fin de novembre 1526, la reine veuve Marie et Ferdinand, archiduc d'Autriche et déjà roi de Bohême, attendent, l'une à Presbourg, l'autre à Hainbourg, les nouvelles en provenance de Székesfehérvár. L'espoir qu'ils entretiennent depuis le mois de septembre d'acquérir la Hongrie par des moyens pacifiques, est dissipée une fois pour toute. Ils doivent se rendre compte que leur adversaire bénéficie de l'appui de la majorité écrasante des Ordres hongrois. Une fois sacré roi, Zapolyai ne renoncera plus jamais de son propre gré à son pouvoir.

Tout ce qui était dit jusque-là à Presbourg, à Hainbourg, à Vienne ou à Innsbruck, pouvait passer pour propagande électorale, afin de recruter des adeptes ou pour intimider l'adversaire. Faits du passé, tout pourrait être oublié. Or, désormais, toute décision constituera non seulement un nouveau pas à récupérer ou perdre le trône, mais à une nouvelle guerre aussi.

Les aspirations des deux Habsbourg sont toujours les mêmes. Toutes leurs décisions prises auparavant, restent en vigueur. Ils tiennent toujours à s'assurer de la couronne hongroise, même si cela doit se faire par la force des armes.

Par la force des armes... Le roi Jean est déjà maître de la ville de Komárom : les fidèles des Habsbourg ne peuvent plus y convoquer leur diète. Même Presbourg n'est plus un endroit sûr. Le jour même où István Podmaniczky, évêque de Nyitra pose la couronne sur la tête de Jean Zapolyai, Ferdinand envoie ses mercenaires à prendre Presbourg, Sopron et Győr. Aussi les divisions de l'armée de Hainbourg ne tarderont-elles pas à apparaître dans ces trois villes.

La diète est donc transférée et différée : la reine Marie opte finalement pour Presbourg, le 1er décembre. Malgré toute la protection assurée par l'armée étrangère, peu nombreux sont ceux qui acceptent l'invitation. La reine patiente deux semaines avant d'ouvrir finalement le 15 décembre la réunion avec la participation de ceux qui sont réunis. Il s'agit de quelques personnes seulement. Parmi les prélats, deux évêques (Szalaházy et Brodarics) et deux prévôts (Miklós Oláh et Albert Peregi) sont là, les magnats sont représentés, sans doute, par les seuls Báthory et Thurzó, respectivement palatin et argentier du roi. Il est possible que les Korlátkövy, les Erdődy, les Kanizsai y aient participé, mais des preuves nous manquent pour le prouver de façon certaine. Deux seigneurs de Croatie et les représentants des bourgeois de Sopron et de Presbourg

complètent la liste des participants. Aucune source, même partiale, ne parle des députés des comitats, la petite noblesse est représentée par quelques *familiares* des aristocrates. Le candidat au trône même est absent, il se fait représenter par ses conseillers.

Malgré les quelques infractions au droit coutumier, commises lors de l'organisation, Zapolyai et ses partisans réunissent une diète, tandis que l'assemblée de Presbourg ne saurait être ainsi appelée. Pourtant, elle se considère comme telle et élit solennellement Ferdinand souverain de Hongrie. Le Habsbourg a accepté bien à l'avance certaines conditions, tandis que rien de pareil ne précéda le couronnement de Jean. Ferdinand doit s'engager à respecter les coutumes et les lois du pays, à protéger la langue et la nation hongroises, prêter serment à la bulle d'Or hongroise et promettre de ne faire aucun don foncier à un étranger, ni de prendre un étranger pour conseiller. Il insiste sur son engagement d'intervenir militairement contre les Turcs (ce qui est désormais indispensable), mais il déclare que l'Empereur ne tolérera pas le règne de Jean.

Ferdinand exprime enfin le souhait de dissiper la haine des Hongrois envers les Allemands et termine sa déclaration avec une ambiguïté : il gouvernera le pays « comme s'il avait été élu roi par la volonté de nous tous (sic !) » – même s'il doit être contraint d'occuper son trône par la force[22].

Le camp des Habsbourg n'aurait-il réellement pas compris où pouvait conduire une guerre intestine en Hongrie ? Hors de question. Une personnalité aussi importante que Sigismond, roi de Pologne, lui-même parle de cette évidence dans une lettre adressée à Ferdinand : « car si les Turcs, attentifs à toute éventualité, à tous moments propices, flairent que la Hongrie est attaquée de ce côté, il est à craindre qu'ils ne soient tentés de concentrer toute leur force à la détruire et l'occuper entièrement. Ce qui en résulterait est facile à deviner »[23].

Quels pouvaient bien être les mobiles qui poussèrent à avoir recours à l'*ultima ratio regum* dans de telles conditions ?

L'un des mobiles réside probablement dans le caractère même du roi Ferdinand. Il se considère comme l'héritier de tous les projets hongrois de la dynastie des Habsbourg. Ensuite, il formule son droit à titre de nombre d'accords, d'engagements solennels – tenus ou non. Enfin, il évoque l'origine de son épouse. Il est persuadé d'avoir raison et il défend sa position avec entêtement, ce qui va même jusqu'à l'obstination. Ce trait de caractère préoccupe ses adeptes (depuis les préparations à l'élection du roi) et engendrera d'inutiles imbroglios pour ce malheureux pays. Cependant, *c'est grâce à lui que prend naissance l'Empire danubien des Habsbourg*, à la suite des décisions prises pendant ces mois difficiles.

Il faut tout de même admettre qu'à l'origine de l'opiniâtreté de Ferdinand on trouve des raisons palpables d'actualité politique. Sa correspondance, ses instructions diplomatiques, ainsi que ses messages à l'intention de ses partisans hongrois, datés de cette époque, répètent sans cesse : Zapolyai avait conclu un pacte avec les Turcs. Sans aucun doute, le soupçon est artificiellement alimenté et grossi dans un but de

[22] *MOE I.* p. 41 ; Cf. encore la proclamation du 19 janvier 1527 de Ferdinand ; J. HÁZI, *Sopron* I/7, N° 189.

[23] « Nam Turcus, qui omnes opportunitates et momenta observare solet, si Ungariam ab ea parte urgeri olfecerit, verendum erit, ne ad evertendam et penitus occupandam omnes suos conatus animumque adjiciat. Unde quid consequuturum esset, facile quivis judicare potest. » *Acta Tomiciana* VIII, p. 286.

propagande, pour en faire courir le bruit partout en Europe ; mais je suis convaincu que les deux Habsbourg ont eu carrément peur de l'éventualité d'un tel pacte. La Styrie, la Carniole et la Carinthie avaient déjà vécu l'expérience des incursions turques, et dans les années précédant la défaite de Mohács, il y eu des rumeurs selon lesquelles les Turcs offriraient la paix à la Hongrie en échange du libre passage. Au paroxysme de l'antigermanisme, des accents turcophiles se font entendre de nouveau parmi les nobles de Hongrie.

En outre, Ferdinand n'ignore pas que les Français – par l'intermédiaire des Frangepán – ont cherché et trouvé, dès 1525, des contacts avec Istanbul. Or, une attaque turque, lancée en alliance avec la France, basée sur le libre passage accordé par la Hongrie, menace de catastrophe les provinces autrichiennes et, *mutatis mutandis*, l'Empire entier des Habsbourg.

Cette crainte est aussi partagée par les Ordres d'Autriche et de Bohême. Zdenek Lev z Rozmitala, l'un des hauts dignitaires bohémiens écrit à Leonhard Harrach, chancelier de Ferdinand : « La Hongrie dévorera les autres Etats, il est pourtant préférable d'avoir les Hongrois comme voisins que les Turcs comme ennemis[24]. »

Or, la Hongrie existe encore. Même si les Ordres concernés reconnaissent que les propos de Ferdinand ont quelque fondement, ils ne sont pas très enthousiasmés à l'idée de partir en guerre contre le roi Jean. Ils ne se prononcent pas contre, mais il semble douteux qu'ils veuillent y prêter main-forte.

Il ne reste que l'autre partenaire, l'Empereur. Mais lui, absorbé par sa lutte pour l'hégémonie en Europe, attend toujours des circonstances plus paisibles pour pouvoir fournir une aide suffisante pour s'emparer de la Hongrie et la défendre contre les Turcs.

Ferdinand aurait donc grand intérêt à voir son frère mettre fin à la lutte européenne incessante. Un tel tournant le ravirait, mais il manifeste une compréhension profonde à l'égard des engagements de politique mondiale de Charles Quint, et il sait subordonner la cause de la Hongrie à celle de l'Italie et de la Bourgogne, n'espérant de son frère que de l'argent ou des soldats.

L'Empereur, à son tour, n'eut jamais l'idée de se réconcilier avec la France, mais bien au contraire, il continua à organiser la lutte en vue de prendre Rome. Les projets danubiens de son frère le préoccupent. Dans ses premiers messages adressées à Ferdinand, il promit de lui fournir, dès qu'il en aura fini avec l'affaire italienne, tout son appui pour l'aider à obtenir son « héritage hongrois ». Lorsqu'il aura réglé ses affaires en Italie, il lui fera parvenir une somme considérable (de 100 000 ducats). Mais, en attendant, Ferdinand ne doit rien risquer contre les Turcs, voire même on lui propose de conclure une trêve avec eux.

Pourtant, l'Empereur a trouvé nécessaire d'écrire une lettre aux Ordres hongrois, lettre dans laquelle il envisage d'accorder son appui contre les Turcs. Mais en réalité, il veut éviter toute complication dans la région du Danube. Voilà sa lettre adressée à son frère, le 6 mars : « Car beaucoup de bonnes choses se peuent faire par bons moyens auec le temps sans soy submectre au benefice de fortune. Et vauldroit beaucoup myeulx sil est possible que feissez quelque appoinctement gracieulx auec le vayvode de

[24] «... Das Ungarn die anderen Land aufzeren wurde, und das (es) besser sey, den Hungern zu einem Nachpern, er sey wie er sey, als den Türkhen für einem feindt zu haben. » G. TURBA, p. 344. La citation par BRANDI, p. 215, est inexacte.

Transilvania quoy qu'il vous constat moyennant que la couronne vous demeure car par ce bout evicteries grandz despens et grand hazard et principalement quest ce que plus fait a penser et considerer rompriez les pratiques dudict vayvoda lequel se pourroit ioindre au turc et se faire son tributaire au luy bailléer plus d'ouuerture dayde et faueu pour destruyre la reste de chretiente et commencer a voz propres terres patrimoniales pour soy vanger de vous et vous tenir si bas que apres ne luy puissez nuyre audict hongrie [25]».

Drôle de lettre qui révèle beaucoup de choses. *Primo* : Charles Quint considère comme problème fondamentale exactement le même chose que ses parents : la tranquilité des Etats de la maison d'Autriche. *Secundo,* qu'il n'y est pas question de défendre la Hongrie. *Tertio,* que l'Espagne est trop loin pour comprendre : il est désormais impossible de négocier avec Zapolyai sans lui céder la couronne.

Il est facile à déduire de cette dernière considération que le frère cadet rejette – et à juste titre – le raisonnement de l'Empereur et choisit le seul moyen possible de tenir les Turcs à l'écart, c'est-à-dire, l'annexion de la Hongrie.

Toutefois, ceci doit être une partie retardée : ses propres armées sont engagées dans la guerre d'Italie, et l'aide financière de Charles Quint, mise en route en mars ne sera pas effective avant l'été.

Têtu, Ferdinand ne veut pas attendre les bras croisés. La pratique politique de l'époque offre plusieurs possibilités pour compenser le défaut des armes. Si ses gouverneurs ne lui avaient appris ces méthodes, la vie s'en était chargée. Quelques années auparavant, il assista à la scène où son frère Charles V s'acheta pour 850 000 pièces d'or sonnantes les voix des princes électeurs de l'Empire. Il y a un an, Ferdinand a dû agir seul pour obtenir de la diète impériale de Speyer des secours contre les Turcs tout en ayant en poche la lettre de Charles Quint : l'argent sera affecté à la campagne d'Italie.

Pourtant, ce candidat volontaire au trône a en réserve un argument apparemment exempt de tout soupçon qui lui permet d'espérer pouvoir séduire ses futurs sujets : la promesse de l'appui impérial contre les Turcs. Aussi s'y réfère-t-il à tout propos, même ses envoyés à la diète de Székesfehérvár en parlent devant les partisans de Jean.

Mais Ferdinand n'est pas si naïf de se confier aux seules promesses. Fidèle à ce qu'il a appris auparavant, il se consacre, dans les mois qui suivent, au marchandage avec les puissants de la Hongrie, en leur répandant ses largesses : des domaines du roi Jean.

Comme il est normal dans les sociétés féodales, une bonne partie des aristocrates et de nobles de la Hongrie voyait aussi un rapport étroit entre ses propres avantages matériels et le salut de la nation. Alors, les promesses de Ferdinand sont écoutées par plusieurs. (Naturellement, on peut voir les mêmes scènes dans la cour de Jean I^er^ aussi.)

Au mois d'octobre et novembre, le palatin Báthory, ainsi que Ferenc Batthyányi, ban de Croatie, János Tahy, prieur de Vrana, István Brodarics, chancelier, Peter Kruzić, *preafectus castri* de Klissza et Kristóf Frangepán entre autres, figurent sur la liste des donations prévues de Ferdinand, négociée à plusieurs reprises, s'agissant d'argent ou de terres. A l'issue de marchandages mesquins, la majorité des concernés (tous sauf

[25] I. GÉVAY, p. 49. Dans une lettre adressée à l'archiduchesse Marguerite, Ferdinand fait allusion à son désir secret, celui de mettre fin à la guerre d'Italie, dès le 29 septembre 1526. HATVANI, *Bruxelles*, p. 42.

Báthory parmi ceux mentionnés ci-dessus) quitte la cour de Ferdinand. La « diète » de Presbourg si mal organisée amène les Habsbourg à se raviser. Désormais l'argent sera versé effectivement, si bien qu'à la fin de janvier Ferdinand se plaint d'avoir dépensé 90 000 pièces d'or pour les seigneurs et les châteaux de Hongrie. Hélas, les biens énormes de Zapolyai et de ses principaux partisans ont le désavantage d'appartenir encore à leur propriétaire... Mais les « demandes » étaient formulées bien avant déjà : lorsque Ferdinand déménage, au printemps 1527, pour quelques mois à Prague, il n'ose autoriser de concéder de fiefs à Marie, son lieutenant, qu'en secret, de peur qu'elle ne soit envahie de solliciteurs : « il y a un article dedans lequel contient que aues ouoir en mon absence de doner benefices et biens qui seront escheulx au roiaulme de Hungrie et vous suplie madam vser dudit article auecques telle moderation come iespere que saves bien faire et ce que ie vous escrips est a cause que ie crains que quant il saront que aues tel pouoir cescun vous demandera et importunera de tel sorte que sy vous veuillisies les complaire a mon retour ne auroie de grant paine a contribuere lesdits benefices et biens...[26].

Même si tout ceci ne peut pas arrêter la régression du nombre des fidèles de Ferdinand, cela peut empêcher la désintégration totale. Ferdinand, à son tour, s'efforce de maintenir des contacts avec ses éventuels partisans par d'autres moyens aussi. Il entretient la correspondance avec Péter Erdődy, par exemple. L'une de ces lettres peut être le modèle à ce genre de messages. Il y prie le seigneur Péter d'accepter l'élection de Ferdinand. Pour le cas où Kristóf Frangepán ou un autre essayerait de le persuader de changer de camp : « en simulant un mauvais état de santé ou autre impédiment grave et légitime, il vous faudra vous y opposer et vous en excuser[27] ».

En ce qui concerne ceux qui prirent parti pour Jean mais furent susceptibles d'être convaincus, qu'ils soient des personnalités importantes ou des personnages insignifiants, la simulation recommandée à Erdődy, est de rigueur à leur égard. Ces efforts dans lesquels Tamás Nádasdy se distingue mieux que tout autre, avait pour résultat de circonvenir Péter Terényi, Bálint Török, Péter Keglevich, István Beriszló, Bosić Radić, László Móré de Csula, Elek Bethlen, Imre Czibak, Pál Ártándy et nombre d'autres de la petite ou de la grande noblesse. Il est sûr que certains d'entre eux ne concluent finalement aucun pacte avec Presbourg, mais la majorité promet de changer de camp en temps utile. Ferdinand leur ordonne – on connaît le cas de Perényi et de Török – de simuler une fidélité immuable envers Jean jusqu'au moment de l'attaque projetée.

Les représentants des villes du Nord de la Hongrie (habitées pour la plupart par des Allemands) se présenteraient à leur propre gré devant Elek Thurzó, ainsi que les Saxons de Transylvanie. Les Sicules (Székelys) demandent un peu d'argent, si l'on veut les convertir. Rares sont ceux qui, comme Werbőczy, Imre Czibak, Gáspár Ráskay ou Pál Várday refusent droitement et nettement de succomber à la « tentation ».

On fait des promesses plus ou moins fiables des deux côtés : ces manigances ne brouilleraient pas trop les cartes jusqu'à l'éclatement de la guerre. Mais Ferdinand s'efforce d'organiser la diversion armée dans le dos de son adversaire. Il a essayé

[26] I. GÉVAY, p.33.

[27] OL, *Erdődy*, 3: fasc. F. document du 10 janvier 1527, *in*: THALLÓCZY-HODINKA I. N° 458 : « Et si vaywoda Transsilvanensis, aut comes Christoforus de Frangepanibus per obliquum conaretur vos de vestro proposito a nobis avellere, vos per simulationem valetudinis adverse, aut alterium gravis et legitimis impedimenti viam... opponetis et excusabitis... ».

d'inciter les principautés roumaines à attaquer Jean. Ensuite, à la fin de mars 1527, en le payant et le comblant de promesses alléchantes (concernant les biens de Zapolyai), Ferdinand séduit l'homme « noir » qui se fait désormais appeler « Tsar » et s'implique formellement en guerre contre les sujets de Jean pour plusieurs mois.

L'activité de la maison Habsbourg ne peut naturellement pas rester toujours en secret. Les promoteurs doivent tenir compte de l'adversaire qui est susceptible d'avoir prématurément recours aux armes. Afin de l'éviter, ils entament des contacts diplomatiques avec Zapolyai. Mais c'est seulement un piège. Ferdinand écrit à Marie le 7 avril : « Et combien que nay nullement en voulente ny en intencion riens traicter ny conclure, neantmoings pour les causes que dessus et pour entretenir les affaires iusques a ce que soie du tout prest pour me mectre aux champs et que ce pendant puisse tant mieulx faire les provisions necessaires pour une si grande emprise, ie luy ay bien voulu consenty et accorde icelle iournée [28]».

Certes, du point de vue hongrois, dans tout ce que Ferdinand et son entourage fait pendant la première moitié de 1527, il y a beaucoup d'éléments répugnants. Mais en admettant leur idée de base, c'est-à-dire, que les intérêts de la Hongrie ne doivent jouer pour eux qu'un rôle secondaire, quelque douloureux que ce soit pour nous, il faut reconnaître qu'ils agissent logiquement.

Il y a pourtant une question qui se pose tout de suite : comment des hommes d'Etat hongrois responsables peuvent-ils soutenir une politique qui risque, de toute évidence, d'entraîner le pays entier vers la catastrophe ? Comment peuvent-ils jouer le double jeu dans des circonstances pareilles ?

Sans aucun doute, les seigneurs plus ou moins puissants de la Hongrie ne manifestent pas beaucoup d'intégrité morale lorsqu'ils se penchent soit pour l'un, soit pour l'autre. Soyons pourtant impartiaux pour faire ce que nous avons bien fait dans le cas de Ferdinand, et examinons de plus près ce qui amène ces gens à mépriser et les barrières morales et les considérations politiques.

Le premier des motifs est incontestablement l'espérance d'obtenir l'aide que l'empire des Habsbourg avait promise. Mais en admettant que c'est le désir de tenir les Turcs à l'écart qui est à l'origine des adhésions au parti allemand, comment peut-on expliquer que ces mêmes personnes acceptent de provoquer une guerre intestine en Hongrie, sous les yeux des Turcs, prenant ainsi un risque incroyable ?

Tout d'abord, il faut bien dire que Ferdinand de Habsbourg décida cette guerre sans consulter ses conseillers hongrois, cette décision ne fut pas influencée par ses partisans réunis « en diète », sous la protection des armes étrangères. Ferdinand prend pourtant soin de ne pas être mal compris. Il n'avertit pas seulement son frère, mais aussi le gouvernement de Presbourg, en écrivant à Elek Thurzó à propos des entretiens diplomatiques avec son rival : « Rassure-toi que nous n'entendons consentir à conclure aucun accord qui n'implique la cession de notre couronne et notre royaume hongrois par ledit comte (à savoir Jean),... nous tenons plutôt à nos droits, et nous sommes déjà en route vers Vienne où nous nous procurerons, comme nous écrivîmes auparavant, tout

[28] I. GÉVAY, p. 60.

ce qui paraît nécessaire pour préparer notre expédition[29] ». Les Ordres hongrois se trouvent devant le fait accompli, ils ont dû accepter l'expédition miltaire décidée sans eux.

Et si on tournait toutes ses forces contre cet envahisseur ? Il y a plus de cent ans qu'on ne peut pas conclure une paix véritable avec les Turcs. Apparemment même Zapolyai n'en fait pas de tentatives. Et pourquoi le sultan ne profiterait-il pas de cette situation des Hongrois aux abois pour faire une nouvelle conquête ? Une confrontation ouverte avec les Habsbourg peut facilement aboutir à une guerre sur deux fronts, et même sans trop d'imagination, ceci est l'équivalent d'une suicide collective et la plus efficace de ce genre.

Deux citations pour illustrer cet état d'âme en détresse qui résulte d'une situation désespérée. Gáspár Horváth de Vingárt dit, dès octobre 1526, à la reine Marie qui vient de refuser la proposition de mariage de Zapolyai : « On entend dire presque partout dans le pays que, à moins que Votre Majesté ne se fiance avec le seigneur voïvode, le pays, tel qu'il est, ne pourrait subsister ; il n'y a pas d'autre moyen pour échapper au mal. Aussi dit-on ouvertement que sans cela, nous perdrons notre pays hongrois aussi bien que les autres. Ainsi, Votre Excellence Ma Dame, à mon jugement, on ne peut pas éviter le danger, car les Allemands ne sont pas prêts de se passer de la Hongrie, et les Hongrois ne veulent pas d'eux, par conséquent, seul Dieu tout-puissant peut nous aider[30]».

Un député de Slavonie, de la petite noblesse, du parti du roi Jean, à son tour, adresse à Venise au début de janvier 1527, la lettre suivante : « D'un côté les Germaniques, de l'autre, les Turcs. Heureux qui pourra trouver un abri paisible... Je crois aussi que notre roi, faute de pouvoir opposer résistance aux Allemands, appelera les Turcs ; telle est l'opinion publique. Que Dieu soutienne les chrétiens ; mais il est certain que nous n'échapperons pas à la guerre[31] ».

Tous ceux qui crurent que Ferdinand déclencherait bel et bien l'offensive, durent – bon gré mal gré – se rendre compte que plus la résistance serait acharnée, plus il serait facile aux Turcs de frapper. L'honnête chancelier Brodarics qui avalait sans mot dire le mépris et la mis à l'écart dont il avait été frappé en hiver, dégoûté par les préparatifs de guerre, quitte la cour de Presbourg pour aller rendre hommage au roi Jean. Pourtant il était lui aussi bien placé pour se poser la question : la Hongrie affaiblie doit-elle

[29] « Te certiorem fieri voluimus nos in nullam penitus concordiam, quae non fiat cum cessione et resignatione coronae regni nostri praefati Hungariae per eundem comitem nobis ut decet facienda, consentire velle, sed potius iuribus nostris inhaerebimus iamque in itinere versus Viennam sumus, ubi omnia, quae ad expeditionem nostram, sicut antea accepisti, suspiciendam necessaria erunt, procurabimus... ». Brünn, le 9 juin 1527, HHSta., UA, juin 1527, *in:* W. POCIECHA, II. p. 568.

[30] Cité par P. JÁSZAY, p. 138. Aux entretiens de Hainbourg, seuls Tamás Szalaházy, évêque de Veszprém (chancelier de Ferdinand par la suite) et Elek Thurzó, ancien *magister tavernicorum* et futur *iudex curiae* de Ferdinand, avaient pris part du côté hongrois. Ferdinand n'a pas laissé István Brodarics, évêque de Sirmie, ancien chancelier, et Kristóf Frangepán, ancien ban, encore porté sur cette partie, passer à Presbourg, tandis que János Bornemissza, *prefetus castri* de Buda et *comes* de Presbourg, s'est enfermé dans le château de Presbourg. Il n'y avait pas d'autres hommes politiques de poids dans la région.

[31] Le nom du noble est Gáspár Sátor, sa lettre datée du 8 janvier à Zagreb est publiée par SANUDO, 43/705.

entrer en guerre aussi avec les Habsbourg ? Tout compte fait, la fortune des obstinés sera mise en jeu, tandis que la protection de Ferdinand peut offrir quelque sécurité.

Ainsi la tâche de Nádasdy ne fut pas difficile. Il lui fallut travailler un pays qui n'avait plus d'espoir. Lorsque les décisions politiques n'ont plus de perspectives réelles, il est de règle que d'autres considérations entrent en jeu au moment de la prise des décisions. C'est ainsi que l'égoïsme et la cupidité non point dissimulés dominent la moralité, et que se généralisent l'inconstance et la perfidie.

Il y a une autre raison pour laquelle les jugements portés sur le travail de sape de ceux de Presbourg semblaient exagérés. Si les promesses de certains seigneurs du parti de Jean sont toujours confidentielles et dépendent toujours des actions réelles de Ferdinand, ce n'est pas seulement parce que Vienne et Presbourg le souhaitent ainsi. Toutes les personnes en question, ceux qui sont restés fidèles à Marie aussi bien que ceux qui marchandent en secret, considèrent l'intervention des troupes allemandes comme condition préalable à tout acte. Les seigneurs hongrois engagés prennent les armes seulement beaucoup plus tard après que les Landsknecht de Ferdinand aient envahi le pays. La position antérieure semble être le mieux caractérisée par l'une des questions qu'Elek Thurzó, le grand seigneur le mieux en vedette du parti des Habsbourg, pose à son souverain, pour demander si Sa Majesté attaquera la Hongrie « car il nous faut savoir pour que nous puissions brasser nos voiles à ce vent[32] ».

EVITER LA GUERRE

Lorsque le trône d'un pays est occupé par un nouveau roi, la première chose que celui-ci est tenu de faire, c'est d'être reconnu par ses voisins, les autres puissances ayant des rapports avec son pays. Ceci est particulièrement important chaque fois où – et tel est le cas du roi Jean au mois de novembre 1526 – le couronnement se déroule dans des circonstances internationales très compliquées.

Aux frontières du Sud de la Hongrie, à la « porte » de Sirmie ouverte depuis l'été de 1526, se trouvent les ennemis séculaires des Hongrois, les Turcs. Après le désastre de Mohács, on a de la peine à croire que le pays serait capable de parer à une nouvelle attaque turque. Cette attaque aura-t-elle lieu ? Et si oui, peut-on espérer un secours de quelque part ?

Du côté de Presbourg, Sopron et Vienne, on n'entend que des menaces de Ferdinand de Habsbourg. Le nouveau souverain de Bohême apprend au monde entier qu'il considère la Hongrie comme sienne en organisant son élection à Sopron et poursuivant le travail de sape.

Avec un recul de plus de quatre siècle et demi, il est relativement facile de classer ces deux menaces. L'Empire turc parvient à l'apogée de sa puissance pendant ces décennies. Les quelques dizaines d'années passées lui suffisaient à s'appropier, à l'exception de quelques colonies vénitiennes, la péninsule Balkanique entière, à conquérir la Mésopotamie et l'Egypte, à chasser les chevaliers de Saint-Jean du château fort de Rhodes tenu pour imprenable, et à briser la résistance du royaume de Hongrie. Au cours des décennies post-Mohács, Soliman I[er] le Grand , le Législateur, tentera une

[32] « Ut possimus secundam hoc ventum quoque vela dirigere ». Cité par S. SMOLKA, note 92/1.

fois de plus, de conquérir la Hongrie et, en même temps, il essayera à deux reprises de se frayer un passage vers l'Ouest, vers l'Autriche. Et tandis que l'armée turque avance le touc et le croissant, la flotte turque alliée avec les pirates berbères-arabes envahit le bassin occidental de la Médaterranée et force la marine espagnole-portugaise-italienne à une lutte sans merci. Tout semble indiquer que Mohács n'était qu'une étape dans le processus de la grande expansion, processus imposé au sultan par la structure de la société ottomane. Les rapports momentanés des forces, les actions occasionnelles des adversaires éloignés les uns des autres, imposent parfois des trèves tactiques aux Turcs sur certains fronts, mais tout ceci n'affecte point le fait qu'après Mohács les Turcs apparaissent pour la Hongrie comme des conquérants redoutables. L'histoire illustre assez éloquemment quelles déformations le joug ottoman fit dans une société féodale de type européen : les nations des Balkans qui vécurent et subirent la domination ottomane, se trouvent, au XIX^e^ siècle, dans un état plus pitoyable que les pays de l'Europe de l'Est.

Bien sûr, les contemporains eux-mêmes considèrent les Turcs comme conquérants impitoyables et ennemis odieux du monde chrétien, du moins en Hongrie. Pour les Hongrois du début du XVI^e^ siècle, l'histoire des guerres turques prouve d'une manière très évidente que nulle paix véritable n'est concevable avec la Haute Porte. Comment pourraient-ils penser autrement que le but des Turcs est la victoire finale, si les maraudes continuent même pendant les trêves et paix déclarées, et la « petite guerre » qui use lentement mais sûrement la force de l'Etat hongrois fait toujours des ravages.

Ferdinand de Habsbourg est frère cadet de Charles Quint. Il a derrière lui toute la force des provinces autrichiennes et bohémiennes et, de temps en temps, il peut aussi compter sur l'appui de son frère aîné qui, bien qu'il ait du mal à influencer les princes entêtés, reste toutefois un seigneur redoutable grâce à la richesse des Pays-Bas, de l'Espagne et de Naples, ainsi que l'empire colonial en formation.

Les siècles suivants verront les Habsbourg causer beaucoup de bien et de mal aux pays sous leur domination, mais ils seront toujours peu en mesure d'influencer la structure de leurs sociétés, leur évolution : un effet déformateur de leur présence, semblable à celui des Turcs, ne peut pas être constaté du tout.

Le sultan est devenu l'ennemi de la Hongrie par la force de la dynamique inhérante à son propre empire, tandis que Ferdinand de Habsbourg tient fermement à ses revendications dynastiques, par crainte pour la sécurité de ses provinces.

La situation qui se crée donc à l'avènement du règne de Jean I^er^, menace le pays d'une guerre sur deux fronts, ce qui représente un désastre aussi aux yeux des contemporains. Nous avons déjà fait allusion aux craintes générales, prenons un exemple maintenant de la diplomatie : Hieronym Łaski, envoyé hongrois explique la politique extérieure de la Hongrie devant le grand vizir Ibrâhîm par ces propos : «Lutter contre ton maître (à savoir le sultan), et contre Ferdinand à la fois, ce serait une besogne bien trop grande[33]». Il faut donc, en premier lieu, trouver un *modus vivendi* avec l'un des ennemis au moins.

[33] Sur les craintes des Hongrois, voir le chapitre précédent. Dans leur rapport du 3 décembre 1526, les ambassadeurs polonais auprès du roi Jean I^er^ parlent, eux aussi, de la menace d'une guerre à deux fronts (*Acta Tomiciana*, VIII, p. 271). De même pour Łaski, envoyé hongrois à Istanbul : «quia cum tui Domino et Ferdinando uno tempore pugnare magnus esset labor », HURMUZAKI, II/1. p. 50. Cf. ci-après.

L'idée de l'union chrétienne pour la lutte sacrée contre les musulmans « infidèles » remonte jusqu'aux croisades, mais au début du XVI^e^ siècle, elle n'est plus qu'un élément de rhétorique diplomatique et de propagande, dénué de toute signification. La Hongrie ne doit espérer d'appui que des puissances qui sont intéressées dans la lutte contre le Turc.

Or, de telles puissances existent à peine en Europe. Parmi les voisins directs, Venise tente de défendre ses bases commerciales contre les Turcs, par la force des armes, mais en 1502, elle consent à certaines sacrifices pour avoir la paix avec le sultan et depuis, son unique souci est d'assurer les conditions solides nécessaires aux échanges. A l'ouest du continent, le Portugal est quasi constamment engagé dans la lutte contre les Musulmans, pas même en Afrique du Nord, mais sur le lointain Océan Indien. Après le tournant des XV^e^ et XVI^e^ siècle, il réussit à y détruire la navigation des Arabes, aidant ainsi les Turcs : les Etats arabes affaiblis seront bientôt conquis par Istanbul.

Les autres nations chrétiennes sont occupées par leurs propres problèmes, c'est-à-dire, par les guerres menées entre eux. La Moldavie et la Valachie savent déjà que de tous leurs voisins, les Turcs sont les plus dangereux, par conséquent, elles se soumettent. Les interventions hongroises ou polonaises, de plus en plus rares, n'apportent que des changements de courte durée. La Pologne, elle aussi, guette avec angoisse la maison des Habsbourg dont la puissance ne cesse d'accroître et se trouve constamment obligée à faire face à la Russie ou l'ordre Teutonique. Elle ne s'intéresse aux Turcs que lorsqu'elle se brouille avec les Tatars de la Crimée, et tente d'imposer la vassalité à la Moldavie.

Les pays de l'empire germanique sont divisés par la Réforme ou bien par leurs rixes avec la maison impériale. La querelle entre l'Empereur et l'autre souverain puissant visant l'hégémonie en Europe, le français François I^er^, est exacerbée et irréconciliable. Ce dernier, à peine libéré de sa captivité de Madrid après sa défaite dans la bataille de Pavie, crée, le 22 mai 1526, une nouvelle alliance contre les Habsbourg, avec la participation du Pape Clément VII, de Venise et des Etats mineurs d'Italie. Pendant l'hiver, les entretiens anglo-français sont aussi engagés en vue d'élargir cette « ligue de Cognac ».

Toute cette rivalité qui secoue le continent entier, permet d'espérer que les Habsbourg n'auront aucune envie à une nouvelle aventure guerrière dans le bassin du Danube, jusqu'alors paisible. Mais c'est cette même guerre qui attire les Turcs dans le théâtre européen. Nous en avons déjà parlé. La cour royale française adresse, pendant la captivité de François I^er^, une lettre d'appel au secours, à destination d'Istanbul. Même si ce que le grand vizir Ibrâhîm dit par la suite - à savoir que Soliman serait parti contre Louis II, beau-frère de l'empereur, à cause de cette invitation - est faux, il est vrai par contre, qu'une confrontation continentale entre Habsbourg et Turcs s'annonce dans un tout proche avenir.

De cette manière, les Hongrois ont le choix entre le mal et le pire. Dans le cas où Buda se met d'accord avec les Habsbourg et accepte de lutter contre les Turcs, la voilà impliquée dans les conflits européens qui échappent entièrement à son contrôle, sans toutefois avoir l'espérance de secours réel pour la défense de ses frontières. Dans le cas contraire où elle se met d'accord avec les Turcs pour tirer l'épée contre Vienne, les conséquences sont les mêmes : elle entre dans la même guerre, seulement sur la moitié franco-turque du champ de bataille, sans toujours pouvoir assurer la sécurité de ses frontières – du côté de l'Empire germanique, cette fois. Aujourd'hui nous savons déjà

que les Turcs n'auraient pas pu empêcher, même pas au moment de la plénitude de leur gloire, que la moitié occidentale de la Hongrie passât au sphère d'intérêt des Habsbourg.

Tout compte fait, il n'y a pas moyen d'éviter l'engrenage des hostilités Habsbourg–Turcs.

L'idée de la réconciliation européenne comme solution était une utopie et va la rester pendant des siècles. Quelles sont alors les possibilités qui restèrent devant la politique extérieure de la Hongrie ? Peut-être un coup de maître qui aurait permis d'obtenir la paix à la fois avec Vienne et avec Istanbul ? Trois conditions préalables auraient dû être remplies pour qu'un coup pareil soit réussi. La première : que les parties intéressées aient chacun la volonté de parvenir à un arrangement avec la Hongrie. La deuxième : qu'aucune d'elles n'exige (en échange de l'arrangement) que la Hongrie se tourne contre l'*autre*. La troisième : que ni le sultan, ni le roi Ferdinand ne considère le seul acte d'avoir fait un arrangement *avec l'autre* comme un pas hostile.

Les difficultés des Habsbourg en Europe trouvèrent leur contrepoids dans les soucis des Turcs en Asie Mineure. D'août 1526 à juin 1527, le gouvernement d'Istanbul dut venir à bout d'une série de révolte intérieure. Ainsi, il ne fut pas question d'une action immédiate pour profiter de la victoire en Hongrie. La grande distance qui sépare la Turquie de la Hongrie représenta aussi un facteur restrictif pour le sultan. Malgré le fait que la majorité de la Hongrie se trouve à l'intérieur du rayon d'action de l'armée turque, les bases ne furent pas encore préparées. Soliman lui-même dira : en 1526, Buda « était trop loin de l'empire musulman ». La pratique de la Porte fut, dans ces cas, d'essayer de faire du pays attaqué son vassal, de l'attacher jusqu'à ce que les circonstances permettent la conquête véritable.

Aujourd'hui on voit clairement que tout ceci permit une lueur d'espoir à la Hongrie: avec un peu de chance, elle aurait quelques années de répit. Répit qui suffirait à quoi? L'Europe ne réussit que beaucoup plus tard à repousser les Turcs au-delà de la ligne du Save et le Danube... Pourtant ce répit aurait pu faire reculer une guerre qui finalement consumait presque toute la Hongrie.

Bien sûr, tout ceci n'est qu'une rétrospection. Pour comprendre et juger la direction politique d'antan, il faut mettre en balance ce que les hommes politiques savaient, ce qu'ils pouvaient savoir de leurs propres possibilités.

Il est tout à fait naturel que la cour de Buda, le roi Jean en tête, ait eu confiance en l'avenir, du moins elle en fit semblant. En Italie, au début du mois de mars, on fut avisé de Buda, que « Sa Majesté le roi de Hongrie est en bonne humeur et de bonne volonté et il ne se doute pas de rester roi[34]». Sans cet aplomb, les hommes d'Etat ne se prêtaient pas à l'obtention du pouvoir.

Il n'y a rien d'étonnant non plus à ce que bien des gens ne partagent pas les espérances de la nouvelle cour de Buda.

Les ambassadeurs polonais, l'évêque Andrzej Krzycki et Stanisław Sprowski sont particulièrement lucides lors de leur visite chez le roi Jean, en décembre 1526. Après leurs expériences de voyage et le résumé des nouvelles en provenance de Presbourg et de Tokaj, ils écrivèrent à leur souverain : « Tout ceci semble annoncer un grand

[34] T. KARDOS 1964, p. 395.

dissentiment et la guerre ». Arrivés à Esztergom, auprès de Zapolyai, leurs propos prouvent qu'ils sont toujours de même avis : « Autant que je puisse juger de la réponse et de ce que je vois, (ici) tout est erroné et désespéré, et je ne puis rien prévoir sinon la ruine monstrueuse de ces pays et de toute la chrétienté. » L'optimisme du roi leur paraît feint, et dans leur fameux rapport du 3 décembre, ils répètent leurs mauvais pressentiments en appelant *tragédie* ce qui se prépare entre les Hongrois et les Allemands[35].

Le pessimisme des deux ambassadeurs s'explique en partie par le fait que leurs entretiens se déroulèrent (comme on le verra plus bas) dans un climat plutôt désagréable. En effet, il y eu d'autres avis, plus optimistes aussi. Les rumeurs se répandirent une fois de plus, et selon elles, Jean et Ferdinand se seraient mis d'accord: le service de renseignements de Venise reçoit au cours de décembre 1526 des indications qui semblent les confirmer. Cependant, ces opinions (d'ailleurs « privées ») s'épuisèrent par la suite et les derniers bruits qui coururent tendirent à confirmer plutôt l'impossibilité d'un compromis.

LA QUESTION TURQUE

On ne sait trop ce que pensa exactement Jean Zapolyai à propos du désastre turque pendant la préparation de son élection. Rien n'indique pourtant qu'il eut partagé cette flambée de sympathie que manifestait la noblesse hongroise à l'égard des Turcs, réagissant de cette manière compréhensible, mais étrange tout de même, aux événements de 1526.

Au cours de l'année qui suivit le couronnement de Székesfehérvár, par contre, les Ottomans sont régulièrement et obligatoirement qualifiés d' « ennemis les plus farouches du christianisme[36] », et l'élément le plus marqué de la politique étrangère hongroise sera la volonté d'obtenir l'aide des puissances chrétiennes contre les Turcs.

Dès décembre 1526, la nécessité d'une coalition chrétienne figure dans les premiers messages que le nouveau gouvernement adressa aux puissances étrangères et on la retrouve dans les instructions de l'ambassade envoyées auprès de Ferdinand de Habsbourg, ainsi que dans les lettres adressées au Pape, à la République de Venise et au roi de Pologne. C'est vrai, le dialogue avec Vienne dégénéra définititivement en une lutte pour le trône, le Pape et les autres tardèrent à répondre ou donnèrent une réponse évasive. Malgré tout, la diplomatie hongroise engagea quand même la discussion sur le projet d'une grande campagne chrétienne, d'abord avec les princes bavarois, ensuite avec la Diète impériale elle-même. Finalement elle demanda – dès l'été 1527 – par l'intermédiaire d'un ambassadeur hongrois auprès des souverains français et anglais, l'appui de François Ier et de Henri VIII à ses plans.

[35] Sur les impressions de route : *Acta Tomiciana*, VIII, p. 262 (« ex quibus conjicere licet rem ad magnam dissidium et arma spectare »). Expériences de Buda : *id.* p. 275. Lettre de Krzycki à Brodarics: « Quantum autem ex responso et his, que video, colligere possum,omnia videtur noxia et desperata, neque aliud presagire possum, nisi ingentem aliquam horum regnorum et totius Christiane ruinam » ; «... rex in publico spem simulet ...», *id.* p. 268 ; la phrase finale : *id.* p. 272.

[36] P. ex. Jean Ier à Sigismond, le 13 novembre 1526. G. PRAY, *Ep. Proc.* I. N° 110.

A quel point doit-on prendre au sérieux ces tentatives ? Dans la mesure où les messages laconiques qui nous sont restés nous permettent d'en juger, les demandes d'appui à Paris et à Londres recélèrent en réalité des intentions tout-à-fait différentes, dans une situation profondément modifiée, mais dont on parlera plus tard.

Par contre, la réponse hongroise donnée à l'ambassadeur bavarois avant sa rentrée en février 1527, ensuite le message de mars adressé aux princes bavarois comprirent des projets bien détaillés sur l'armée que le roi hongrois compta recevoir. Il s'agit de 40 000 (28 à 30 000 plus tard) fantassins et 6 000 (8 000 par la suite) cavaliers qui auraient dû, de préférence avant la fin août, prendre position en Hongrie, où une armée de 100 000 soldats les attendra. L'ensemble suffira, selon le vœu des auteurs du plan, à imposer la paix aux Turcs qui, dans les campagnes de Perse et d'Egypte, puis celle de Mohács avaient subi d'énormes pertes humaines. Buda aurait pour seule stipulation que les troupes chrétiennes de renfort ne soient pas commandées par Ferdinand de Habsbourg ; en échange, le roi Jean promet d'envoyer, chaque fois où on lui demande, 3 à 4 000 cavaliers, même sous sa direction personnelle. Le projet du 5 mars destiné à être soumis aux Ordres de l'Empire, en fut identique à la seule différence que contre l'envoi de 40 000 fantassins et 8 000 cavaliers, il prévit la reprise de Belgrade et de Szabács, ou bien, pour la moitié de cet effectif, il promit une poussée jusquà la ligne du Save. Propos sérieux, en effet, du moins ils le semblent.

Le fait que les hostilités entre la Hongrie de Jean Ier et les Turcs reprirent en novembre 1526 pour s'apaiser quelques mois après, donne à réfléchir. Dans les semaines qui suivent le couronnement de Székesfehérvár, Iovan Tcherni reprit deux forteresses mineures de Sirmie, ce qui entraîna une attaque turque contre le château fort de Marót. En janvier, le célèbre voïvode de la flottille danubienne, Radić Bosić, un Rascien « en service de Sa Majesté [Jean Ier] qui cantonna sous Pétervárad avec 500 hommes ayant déjà beaucoup nui aux Turcs, le mercredi précédant le jour de Saint Sébastien [16 janvier] tua soixante-dix Turcs et envoya quinze captifs au roi[37]».

Les dissentiments qui se tendent entre Iovan Tcherni et la noblesse hongroise rendirent impossible, à partir de la fin de janvier, la poursuite des accrochages avec les Ottomans. Aussi le roi Jean confia-t-il, au début d'avril 1527, à Radić la mission d'obtenir du « tsar », ayant déjà conclu un accord avec Ferdinand, de continuer la lutte contre les Turcs. Mais le geste resta sans réponse. Ainsi, les luttes intestines mirent fin à l'activité militaire hongroise. C'est la raison pour laquelle il est d'autant plus étrange que les Turcs ne comptèrent à aucun moment profiter des troubles au Sud de la Hongrie, troubles qui revêtirent déjà les dimensions d'une guerre civile. Néanmoins, ils continuèrent leurs incursions, quoique seulement dans la région frontalière de la Croatie qui reconnaissait l'autorité des Habsbourg.

La belligérence avec Iovan présenta tout de même l'avantage à la cour hongroise de ne pas devoir, désormais, prouver par l'action (ou par le manque d'action) où sont ses véritables intérêts. Tout ceci ne nous rend pas la tâche plus facile pour voir clair dans les intentions.

L'examen de l'activité diplomatique relative à l'expédition militaire de l'Empire ne nous apprend pas beaucoup non plus. On avait déjà eu des projets relatifs à la Hongrie, similaires à ceux que Buda présenta aux princes allemands, mais les expériences

[37] L. SZALAY : *Adalékok*. p. 33.

précédentes n'autorisent pas à prévoir un avenir prometteur. Rappelons-nous : le roi Jean lui-même se rendit bien compte du fait que les secours mainte fois promis n'arrivèrent jamais. Et pourtant, après Mohács, la question n'est pas de poids seulement pour la Hongrie. C'est pourquoi il serait évidemment exagéré de regarder les propositions belliqueuses comme des tentatives délibérées pour sauver la face.

Il nous faut toutefois admettre que l'idée dans sa forme ci-dessus citée, du secours impérial ne vient pas de Jean Ier, mais des princes bavarois. La lettre du roi de Hongrie, datée du 23 décembre, adressée aux princes électeurs germaniques[38], dans laquelle il s'agit de demander le secours dans des termes généraux, ne put pas être encore arrivée à la cour princière de Bavière, lorsque, dans les instructions données à l'ambassadeur Konrad Posnitzer le 13 janvier, Zapolyai fut appelé à informer les princes « de la manière la plus adéquate de protéger les confins des Turcs, avec quels effectifs et de quelles nationalités, avec combien de fantassins et de cavaliers...où les engager... Quels sont les passages les plus sûrs sur le Danube, la Drave et la Save etc. ; (car) la Diète (impériale) de Regensbourg doit savoir tout ceci pour pouvoir prendre une décision pratique, que les princes feront obtenir par leur intervention effective[39] ».

Au début, la cour de Hongrie accueilla cette offre avec réserve. Sigismond, roi de Pologne fut formellement informé par l'ambassadeur hongrois que Jean Ier « refusa la proposition bavaroise, comme il considéra insensée et dangereuse de laisser entrer les secours allemands en Hongrie avant de faire la paix avec eux et avec le roi Ferdinand[40]». On a vu que cette position fut remaniée par la suite. Zapolyai, en tant que chef de la Hongrie chrétienne, défaite par les Turcs, ne put pas négliger une offre de secours de l'Empire germanique, s'il ne voulait pas perdre la bienveillance dont il avait besoin dans ces circonstances.

N'empêche que le doute subsiste. La réponse donnée à Posnitzer, le premier messager, se termina par la demande suivante : « Sa Majesté prie votre Altesse de bien vouloir la prévenir, le plus vite possible, sur la réunion de la Diète impériale, si quelque chose y est à attendre au sujet de la campagne chrétienne prévue[41]». Buda ne put faire autre chose, pour le moment, que d'appuyer ses propres propositions de deux conditions primordiales. Dans ses demandes de secours, adressées au Pape et aux princes germaniques, il souligna toujours que l'Empire doit arrêter Ferdinand qui se prépare à s'abattre sur les Hongrois. En second lieu, comme nous l'avons déjà vu, il ajouta : le chef des armées impériales ne peut pas être ce même roi de Bohême.

Aux conditions avec lesquelles le gouvernement hongrois allourdit les projets de campagne allemands, s'ajouta le fait qu'il se permettait encore quelques remarques plutôt bizarres. Les instructions de Regensbourg contenaient déjà l'avertissement que Ferdinand mettrait le sultan en fureur avec ses promesses ronflantes. Le second messager des princes bavarois, Kaspar Winzerer, arrivé à Buda ces mêmes jours de mars, à titre non officiel, fut prié par le roi Jean de transmettre, parmi d'autres, le

[38] La lettre où la demande d'aide est formulée : DR, 1er juillet, 2.1. La lettre arrive à Pfaltz le 9 février, et un jour plus tôt, à Mainz. *Idem.*

[39] Muffat, p. 1 et suivs. et L. SZALAY : *Adalékok*, p. 29.

[40] *Acta Tomiciana*, IX2. N. 55, Cracovie, le 25 févr. 1527. Sur la date, voir V. FRAKNÓI : *Werbőczy*, p. 277.

[41] L. SZALAY : *Adalékok*, p. 34.

message suivant : « Le roi de Bohême envoya en Hongrie en plusieurs centaines d'exemplaires des lettres que les nôtres remirent à Notre Majesté qui ... se moquerait bien du tripotage si la lettre ne disait pas que le roi de Bohême voulait reprendre Belgrade aux Turcs avant la fin de cette année et le remettre aux Hongrois. C'est une promesse qui fera enrager le Sultan et que l'Empire germanique ne pourra d'ailleurs pas tenir sans l'appui de la Hongrie...[42]».

Ferdinand afficha, en effet, assez souvent ses intentions belliqueuses. Mais en fin de compte, tout le monde fait de même, y compris Jean Ier lui-même. Les princes bavarois à qui le message en question fut adressé, considérèrent comme but de la campagne prévue « ...que Belgrade et les autres châteaux forts doivent être repris... » Aussi la réponse hongroise donnée à Posnitzer contenait-elle (tout comme l'esquisse envoyé aux Ordres impériales tel que spécifié ci-haut), mot pour mot, que la campagne doit être lancée dès avant la fin de cette année, avant que les Turcs ne se remettent de leurs pertes[43]. Or, le but, même pour Zapolyai est, on l'a vu, Belgrade.

S'agit-il d'une dualité des mesures ? Une allusion ironique à ce que le prince Habsbourg compte aller aux secours des Hongrois malgré ceux-ci ? L'usage diplomatique de l'époque permettait, bien sûr, des idées et des gestes naïfs de ce genre. Mais j'espère trouver l'essentiel ailleurs. Les petites phrases quasi incidemment prononcées révèlent que Buda, même dans des périodes où les projets sont les plus nombreux, n'oublia jamais la leçon de Mohács et, en vérité, elle avait peur de provoquer la Sublime Porte, y compris les menaces d'une campagne chrétienne.

Supposant que cette peur (tout à fait compréhensible, d'ailleurs) existait, comment expliquer alors le fait, évident après tout ce qui vient d'être dit, que le nouveau gouvernement hongrois ne subordonna pas à l'évolution des rapports avec le sultan toutes les autres considérations, mais au contraire, *il posa la solution du conflit avec les Habsbourg comme condition d'une action armée contre les Ottomans.*

Le motif fut, en toute évidence, dans les rapports Istanbul-Vienne-Buda, dans un changement éventuel des rapports hungaro-turcs. Mais, ce changement intervint-il au fait ?

Même s'il me fallait constater plus haut que, selon toute évidence, Zapolyai ne partageait pas l'étrange enthousiasme turcophile des hommes politiques hongrois dans les dernières semaines de 1526, ceci ne veut pas dire que le monarque s'abstenait de se prononcer sur l'affaire. Tandis que ses sujets exaspèrent les ambassadeurs polonais en répétant que les Hongrois se mettront d'accord avec les Turcs et attaqueront la Germanie, Zapolyai se contenta de leur dire qu'il « se soumet au Turc plutôt que de se laisser expulser[44]». Sans doute, ceci est le contraire de ce que l'opinion publique prétendait, car dans ce cas, l'alliance avec le sultan ne serait pas un point de départ mais une conséquence. Il est toutefois certain que, comme l'énoncé royal ci-dessus cité

[42] *Idem*, p. 36.

[43] La citation : *idem*, p. 29. Le message aux Ordres de l'Empire, *Történelmi Tár*, 1883, p. 289 et suivs.

[44] *Acta Tomiciana*, VIII, p. 266 : « Nihil cogitatur nisi de conjunctione cum Turco et de impetenda Germania cum illo... » aisni que *idem*, p. 271 : «Antequam enim rex iste se exturbari patietur, potius Turco se subjiciat... » – du rapport du 3 décembre des ambassadeurs.

date des premiers jours de décembre, Jean Ier subordonna ses rapports avec les Turcs, dès le début de son règne, à la question Habsbourg.

Le ferait-il pour la même raison qui motive la noblesse hongroise à s'entendre avec les Turcs, c'est-à-dire, pour l'évacuation prometteuse de Buda ? Pour le croire, il faudrait être vraiment naïf ; et certains signes indiquent qu'il s'agit de bien autre chose.

Cinq semaines après la bataille de Mohács, le 3 octobre 1526, le chancelier István Brodarics adressa une longue lettre au grand chancelier polonais, Krysztof Szydłowiecki, pour rendre compte de la marche des Turcs sur Buda. Il écrit entre autres: les vainqueurs ont mis entre-temps en liberté les trois majordomes de Louis II, Herczeg, Pilecki et Maciejowski, tombés en captivité pendant la bataille. Croyant le roi en vie, le grand vizir Ibrâhîm confia à ces gens d'apprendre à leur souverain que le sultan lui offrait une alliance : en contrepartie, il ne demandait aux Hongrois que les régions de Sirmie et celle d'entre la Drave et la Save, et il était prêt à donner un coup de main contre tous les ennemis des Hongrois[45].

Le corps de Louis II gît toujours dans son sépulcre anonyme, enterré avec une piété hâtive par les paysans. La reine Marie et les gentilshommes de Presbourg, à leur tour, ne pouvaient ou ne voulaient réagir à la proposition ainsi transmise.

Deux mois s'écoulent. L'un des agents de renseignement de la République de Venise, sous le pseudonyme de Piero Crovato, dans son rapport rédigé le 10 décembre, à Vienne, rend compte à ses mandants de l'arrivée d'un ambassadeur turc à Buda, en compagnie de cavaliers. Cette information fut bientôt reprise par Carlo Contarini et Heinrich Schwichau, ambassadeurs accrédités de Venise et des princes bavarois respectivement, auprès de Ferdinand. Le 11 janvier, un autre « espion » sous le pseudonyme de Niccolo Ungaro, rentré à Venise via Vienne, confirme à son tour ce renseignement, tout en ajoutant que le Turc en question a rendu visite au roi de Hongrie lors du départ de son ambassadeur pour Venise. L'ambassadeur en question, Ferenc Jozefics, évêque de Zengg, muni d'un message du roi Jean daté du 16 novembre à Székesfehérvár, se présenta, par contre, dès le 14 décembre pour demander une audition, devant le conseil de la République[46].

Par conséquent, l'envoyé de l'empire ottoman se serait présenté dans la cour hongroise dès mi-novembre, à peine une dizaine de jours après le couronnement. Pourquoi fut-il venu et qui l'envoya ?

Il est certain qu'il ne fut pas considéré formellement comme ambassadeur. Il ne représentait pas le sultan, mais – comme on en avise Cracovie par la suite – il fut

[45] Je ne connais de la lettre que quelques extraits en anglais (BREWER, N. 2589), mais eu égard au début récemment éclaté au sujet de la politique hongroise de Soliman, je préfère citer le passage en question : « It is reported that Nic. Herczik, Pileczki and Macziejowski, the chamberlains have been set free by the Turk, who thinks that the King is still living, and proposes an alliance with him, intending to retain only Sirmium and the country between the Save and the Drave, and offering to protect him against all his ennemies. »

[46] « Piero Corvato » : SANUDO 43/483 et pp. suivs. et SIMONYI, *Londres* N. 49. Schwichau: SZALAY, *Adalékok*, p. 24. Contarini : SANUDO 43/630. Les variantes exagérées de ces nouvelles (« les Turcs passent chez Jean Ier ouvertement et librement »), SANUDO, 44/43. « Nicolo Ongaro » : SIMONYI, *Londres* N. 9., et P. JÁSZAY, p. 290; ample résumé en anglais : BREWER, N. 2795 ; sur les papiers de Jozefics: SANUDO 43/438. La date se trouve confirmée davantage par le fait que les nouvelles parlent des entretiens entamés à Buda et terminés à Esztergom, ce qui correspond parfaitement à l'itinéraire du roi Jean à la fin de l'année 1526. Cf. encore SZERÉMI, p.119.

venu de la part du grand vizir Ibrâhîm et d'autres Pachas[47]. De quel message était-il chargé? Le roi Jean et son visiteur inattendu se virent dans le plus grand secret. Les entretiens se déroulèrent pratiquement en tête-à-tête, ni même le chancelier István Werbőczy n'en fut informé. Les mesures de sécurité furent cette fois efficaces, car le monde, quoiqu'au courant de la présence du Turc à Buda et Esztergom, n'obtint que des informations vagues, au point que Ferdinand se voyait obligé de statuer une enquête pour éclaircir la vérité de ces rumeurs[48]. Est-ce que le nouveau roi était au courant du message dont Miklós Herczeg et ses compagnons étaient chargés ? Le roi Jean prévint, de toute façon, le souverain polonais Sigismond qu'en recevant le messager, il n'avait d'autre intention que « de mieux connaître les idées de ces Pachas ». Les ambassadeurs hongrois en mission pensèrent que le Turc se préparait contre l'Italie, ce qui l'amènera à tolérer le règne de Zapolyai. Selon Niccolo Ungaro, Buda aurait conclu une armistice pour 15 ans avec la Porte. Contarini et Schwichau y ajoutèrent (avec hésitation), que les deux parties se seraient mis d'accord sur l'entraide mutuelle. L'ambassadeur anglais, John Wallop, parti pour la Hongrie le 12 janvier, mais ne parvenant que jusqu'à Vienne, informa le chancelier Wolsey du fait que le roi de Hongrie avait conclu la paix, dans laquelle, contre certain tribut, le Turc promettait son appui contre le roi de Bohême[49]. Comme la cour de Ferdinand vivait alors, depuis longtemps, dans le climat de la campagne de propagande lancée par les Habsbourg pour compromettre Zapolyai et où le fantôme d'une alliance hungaro-turque apparaît souvent, les rumeurs diverses, mais toutes issues du même milieu, ne doivent pas être prises à la lettre.

Par contre, ce qui est important, c'est que lorsque l'envoyé d'Ibrâhîm arrive sous les murs de Buda, le grand vizir, à Istanbul, le 18 novembre 1526, surprend l'ambassadeur de Venise, Piero Zen, disant que Soliman aurait voulu conclure la paix avec le défunt Louis II, seulement celui-ci n'a pas cédé aux bonnes paroles. Le puissant homme d'Etat turc a évidemment exagéré (le Vénitien devait bien savoir qu'en 1526 ce fut la Porte qui refusait l'accord), mais il l'a fait exprès ; en effet, lorsque son envoyé d'Esztergom rentre (le 3 janvier 1527), Ibrâhîm laisse de nouveau échapper à Piero Zen quelques paroles sur les affaires hongroises. Il lui explique que la mise à feu de Buda a mis en fureur le Sultan ; et si on avait réussi à capturer Louis II, on lui aurait laissé le trône;

[47] *Acta Tomiciana*, IX² N° 55 : « De nuntio Ibraim Baschee et aliorum bascharum, misso ad regem Hungariae et quid attulerit,quid rursum fecerit ipse rex, ut exploraret melius mentem illorum Bascharum, et in his petit consilium regie Majestatis quae nemini adhuc communicavit, quoniam solus et audivit oratores et absolvit adeo, quod et cancellario suo id non communicavit... » Le pacha Aïas s'informe au tournant de 1527 / 1528 auprès de Łaski sur ce qu'est devenu son propre envoyé. HURMUZAKI, II./1., p. 43.

[48] En dehors des données déjà mentionnées, il importe aussi de citer une lettre sur les entretiens de Statileo avec les Polonais, datée du 5 mars 1527, à Cracovie (publiée par W. POCIECHA II, p. 565) ; « [il] ... re de Ungharia, qual se stima, che farra appuntamento col Turco sotto ogni condition per remaner re de Ungharia. A di passati fu un huomo del Turco al re de Ungharia et soa Mta senza li suoi conseglieri udi l'ambasciata soa et in absentia et nob con participation dessi conseglieri expedi lo nuncio del Turco, ne se e poputo saper, per che cosa il Turco l'habbia mandato al Ungharo », ainsi que S. SMOLKA, p. 114 (sur l'enquête autrichienne).

[49] BREWER, N° 2798.

et enfin, que le roi Jean a conclu la paix avec le Turc et est entré en guerre contre Ferdinand[50].

Si le grand vizir avait dit la vérité au diplomate du Serenissima, Zapolyai n'aurait pas été réduit à demander l'alliance du Sultan contre les Habsbourg, *un an après !* Néanmoins, tenir des mensonges inventés de toute pièce au représentant de l'un des partenaires le plus importants de la Porte, n'aurait pas eu de sens.

Qu'est-ce qui s'est passé, en réalité ? Je propose de prendre comme point de départ qu'Istanbul n'était pas encore capable d'exploiter à fond, sur le plan militaire, la victoire de Mohács (rappelons-nous l'évacuation de Buda). Il fallait donc profiter du triomphe sur le plan de la diplomatie. La politique turque avait de longues traditions en tactiques qui enchaînaient les adversaires défaits par des accords divers avec la Porte. La liaison de Venise, fonctionnant depuis longtemps, et celle de France récemment établie, acquièrent une importance décisive à cet égard : elles apportent la conviction à la Porte que les divergeances entre les puissances chrétiennes sont plus profondes qu'on ne l'imagine dans l'optique musulmane ; et que cela laisse la Hongrie à la merci de son voisin trop puissant.

La Porte a donc tout intérêt de s'immiscer dans la politique hongroise et les circonstances l'y poussent aussi. Le premier pas a été fait au mois de septembre, comme on l'a vu. Par la suite, il semble qu'elle aurait voulu influencer la décision du nouveau roi également. L'envoyé d'Ibrâhîm arrive auprès de Jean à peine quelques jours après le couronnement, alors il a dû se mettre en route bien avant le début de la Diète de Székesfehérvár, compte tenu du fait qu'il vient probablement de l'état-major turc, de pasage en Serbie au mois d'octobre. Au sujet des intentions des potentats turcs, on peut arriver à certaines déductions compte tenu du point de vue turc officiel selon lequel la Hongrie, en raison de la mort de Louis II et de la prise de Buda, appartient au sultan (du droit de conquête), et son approbation est indispensable pour pourvoir le trône. Il est également possible d'expliquer pourquoi la Porte choisit une voie « non officielle » pour communiquer ses intentions. Primo, parce que, faute d'un roi en Hongrie, ce n'aurait pas été digne d'un sultan de s'adresser aux dignitaires hongrois. Secundo, c'était une question de prestige que le vainqueur attende du v#^A'il voulait entendre.

Ainsi, il est bien probable que la vitesse et l'efficacité des manœuvres de Zapolyai ont surpris non seulement les Habsbourg, mais les Turcs aussi. L'envoyé turc se trouve devant le fait accompli, il aurait donc du mal à sortir les prétentions du sultan. (C'est une raison probable qui expliquerait pourquoi il garde si strictement le secret de sa mission.) Le sujet des entretiens entre le roi et le lui se révèle (mis à part les propos d'Ibrâhîm tenus devant Zen) grâce à un autre fait de date ultérieure : à la fin d'avril, lorsque la situation de la Hongrie se détériore subitement, le prévôt János Statileo, ambassadeur de Hongrie, demandera ouvertement au roi de Pologne s'il approuve que la Hongrie ait recours à l'appui des Turcs[51].

Est-ce que cette question a été soulevée par les Turcs ou par le roi Jean ? Le message confié à Miklós Herczeg fait pencher la balance en faveur de la première supposition. Il est toutefois clair qu'à peine trois mois après la défaite de Mohács, soucieux des

[50] La déclaration d'Ibrâhîm de novembre dans le volume 43 de SANUDO, et celle de janvier, Vol. 44/64.

[51] *Acta Tomiciana* IX², N° 128 : « Verum quod auxilio Turcarum illius Majestas uti deberet... »

préparatifs de la Diète de Presbourg destinée à élire un roi rival, Zapolyai ne peut se permettre de claquer la porte à la diplomatie turque. Le fait qu'il s'agit des rapports plutôt officieux, lui facilite la tâche et ôte le caractère obligatoire aux promesses qu'il aurait éventuellement faites.

Les parties négociantes ne peuvent donc conclure ni paix ni alliance, mais le roi Jean peut à loisir exprimer sa volonté de conclure la paix avec le Turc, voire même négocier une coopération (pour le cas où la situation international deviendrait désavantageuse). Il s'ensuit que les relations avec Istanbul ne sont pas rompues après le départ des ambassadeurs. En fait, à la fin de mai ou au début de juin, des envoyés turcs se présentent une fois de plus devant le souverain hongrois, précédés dès le mois d'avril, de la nouvelle de leur arrivée. Aussi prétend-on savoir qu'ils viennent pour pousser le roi Jean « à nouer une alliance avec le Turc »[52].

Au tournant de l'an 1527, on assiste à un certain progrès dans les rapports hungaro-turcs. D'une manière qui révèle la possibilité de modifier ses rapports hostiles avec la Hongrie, la Porte s'adresse au nouveau gouvernement hongrois. On aurait du mal à nier que la rigueur des conditions exclut toute éventualité de conclure un accord dans l'immédiat ; la partie turque n'insiste pas non plus, voire même elle se prête au simple maintien des rapports. Au moins, le roi Jean peut en déduire qu'il ne doit pas prévoir une attaque immédiate du sultan. Ceci seul suffit à expliquer pourquoi la diplomatie hongroise fait de ses rapports avec les Habsbourg beaucoup plus tendus que ceux avec les Turcs un facteur qui détermine toutes ses intentions et tous ses projets.

Les véritables intentions du nouveau gouvernement hongrois constituent un autre chapitre. Quoique le grand vizir Ibrâhîm interprète le message du roi Jean comme une soumission véritable, le souverain hongrois ne désire apparemment rien de plus que de maintenir toutes possibilités ouvertes. Tous ses actes visent plutôt à l'amélioration de la situation désavantageuse de la diplomatie hongroise vis-à-vis d'Istanbul. Les deux ambassadeurs polonais qui s'indignent de voir l'état d'esprit turcophile chez les Hongrois, adressent au roi Sigismond leur rapport du 4 décembre, quelque peu réconfortés « Pour la protection et la conservation de la Hongrie, comme nous l'apprenons, le roi demandera par notre intermédiaire que Votre Majesté intervienne pour qu'il [le roi] puisse se mettre d'accord avec le Turc sur les conditions de paix...»[53].

Une médiation polonaise ne serait pas première dans l'histoire des relations hungaro-turques et comme Cracovie a récemment fait la paix avec la Porte, Zapolyai peut espérer à juste titre que Sigismond acceptera de l'aider. L'espoir du roi est d'autant plus alimentée à cet égard que l'idée de conclure cette paix est partagée par les deux visiteurs polonais qui, à leurs tour, craignent pourtant que cela ne se fasse sans payement d'un tribut, « un joug que tout le monde tâche de secouer »[54].

[52] Des sources de Venise annoncent l'arrivée des envoyés (SANUDO, 45/360 et 449). Quant aux propos de Laski, voir SIMONYI, *Londres* N° 14 ; depuis son départ en avril, il n'a aucun lien avec ses mandants.

[53] *Acta Tomiciana*, VIII p. 273 : « De defensione et conservatione hujus regni, quantum intelligimus, petiturus est per nos rex ipse, ut Majestatis vestrae medio conditiones pacis cum Turco inire posset... ».

[54] Le passage mentionné des entretiens de Krzycki et Sprowski : *Acta Tomiciana*, VIII., p. 271 et suivs. (« Quod jugum quisque cogitat semper excutere... »)

Pour le reste, le roi saisit toute occasion pour protester contre les insinuations de la cour de Ferdinand, selon lesquelles il, « le voïvode », aurait déjà conclu l'accord avec le Turc. Il y a une protestation dans la lettre datée du 23 décembre, adressée aux princes électeurs germaniques, ainsi que dans les instructions du 5 mars 1527 des ambassadeurs accrédités à la réunion de l'Empire.

La cour de Ferdinand se soucie peu de la protestation du roi de Hongrie. A vrai dire, on ne lui accorde aucun crédit ailleurs non plus : Sigismond, roi de Pologne, ambitionnant la neutralité, de quelque manière ambiguë que se soit, prévient avec angoisse et à plusieurs reprises soit les adeptes hongrois des Habsbourg, soit Vienne, soit la Diète de l'Empire, de ne pas utiliser la force contre Jean I^er^, car les Hongrois, « s'ils risquent d'être subjugés et de ne pouvoir faire autre chose, pousseront à l'extrême et se donneront à l'ennemi commun »[55], c'est à dire au Turc.

Les négociations avec la Sublime Porte, utilisées comme argument, acquièrent de cette manière le droit de cité dans la politique extérieure hongroise : le roi Sigismond ainsi que les diplomates hongrois finissent par l'utiliser pour menacer leurs interlocuteurs étrangers afin d'obtenir leur soutien direct ou indirect. Les instructions de l'ambassadeur hongrois allant à Regensbourg, datées du 5 mars, reproduisent mot à mot que « les Hongrois et ... leurs rois auraient eu les moyens de renouer l'alliance et l'amitié avec les Turcs, de conclure la trêve ou la paix, mais ceci aurait mené à la ruine totale des autres pays chrétiens ». Zapolyai lui même explique, à la mi-mars 1527, à l'envoyé bavarois, Kaspar Winzerer : « Et si le roi de Bohême, à lui seul, sans appui impérial, tendait la main vers ma couronne, je me défendrais de ma propre force, sans avoir recours à la Porte pour m'aider... » Ici, il s'agit de plus qu'une menace sous-entendue, car Zapolyai dit explicitement ce qui s'ensuivra si l'Empire déciderait de prêter main forte à Ferdinand...[56].

Un serviteur du roi Jean, dont on ignore le nom, est encore plus précis lorsqu'il s'adresse à John Wallop, ambassadeur de Henri VIII d'Angleterre, retenu à Prague : « Dans le cas où – écrit de cet entretien Wallop au chancelier Wolsey, le 12 mars – le roi de Bohême entrerait en guerre contre le roi Jean, celui-ci se verrait obligé de conclure la paix avec le Turc et lui demander secours... (ce qu'il est en mesure de faire) dès qu'il le veut, mais ce qu'il ne fera pas à moins d'y être contraint ». Seulement pour compléter la liste des exemples, on mentionne ici les propos de Hieronym Łaski, ambassadeur hongrois en mission en Angleterre, propos tenus devant Wolsey, le 5 juillet (au sujet de la présence de la deuxième délégation turque à Buda) : « s'il était vrai que Zapolyai s'était mis d'accord avec le Turc, alors en tant qu'ennemi public, il n'aurait pas besoin du secours des princes chrétiens..., mais toutefois, par répugnance pour une solution pareille et ayant foi dans les secours des princes chrétiens, il a bonne foi de tarder à répondre (au Turc)[57].

[55] *Acta Tomiciana* IX^2^. N° 19 (Sigismond au palatin Báthory) et N° 115 : ses instructions à l'ambassadeur A. Górka partant pour la réunion impériale (« ...si vi ab alio subiugi vellent, extrema, ubi aliter fieri non posset, tentarent et communi hoste sese dederent... »).

[56] *Történelmi Tár*, 1883 cité par L. SZALAY, *Adalékok*, p. 42. La réponse de Winzerer : MUFFAT, p. 18 et suivs.

[57] L. SZALAY, *Adalékok*, p. 24 et SIMONYI, *Londres* N° 14.

En comparant les destinataires et les dates, on peut déduire avec certitude qu'il s'agit ici d'un moyen qui sert deux causes à la fois. Premièrement, cette forme de «filtration» permet à Zapolyai de faire entendre raison à la Diète impériale ; deuxièmement, il cherche à sonder par une formule plutôt équivoque, les intentions du camp anti-Habsbourg au sujet de ce pas délicat. Mais je préfère en parler avec plus de détails plus tard.

Retournons là où Zapolyai se sert du fantôme d'un pacte avec le Turc pour sensibiliser ses interlocuteurs chrétiens. Mais les négociations parallèles avec les Turcs semblent contrebalancer les éventualités laissées en suspens, les éventualités d'une attaque contre les Turcs ou d'une alliance avec eux. L'équilibre dépend désormais de l'attitude des Habsbourg.

LE PROBLEME HABSBOURG

Rappelons la situation, même s'il s'agit seulement de rapports par correspondance: les Turcs viennent de quitter la Hongrie au moment où des rapports s'établissent entre la reine veuve Marie, réfugiée à Presbourg, et le voïvode Jean, en marche vers Tokaj, en tête des armées transylvaines. Les divergences graves évidentes entre les parties n'entraînent pourtant pas la rupture de ces relations. L'échange des lettres et des envoyés se poursuit jusqu'à la Diète de Székesfehérvár où les Habsbourg se font représenter, même si ce n'est qu'afin de pouvoir protester. Mais l'élection et le couronnement de Zapolyai modifient forcément le caractère des rapports entre les rivaux.

En effet, tandis qu'auparavant, c'étaient les hommes de la reine Marie ou de son entourage qui étaient envoyés auprès du voïvode, candidat au trône (on connaît trois ou quatre cas face aux deux ou plutôt un seul cas où Zapolyai envoie quelqu'un), à la fin de novembre 1526, c'est plutôt le nouveau souverain qui fait des avances en envoyant des missions, cette fois en règle, à Presbourg et surtout à Vienne où se trouve son rival, l'archiduc Ferdinand, déjà roi de Bohême. Deux nobles hongrois, János Szerecsen et János Kenderessy, forment la mission de Vienne qui, conformément aux usages de l'époque lorsque deux souverains s'entretiennent, a pour but de rendre hommage aux Habsbourg en leur offrant des cadeaux et de discuter ensuite un message ouvert et un message secret.

Le contenu du message ouvert est connu : il s'agit, en premier lieu, de vœux formulés à l'occasion de l'élection de Ferdinand roi de Bohême, puis le message précise: « Notre seigneur très clément, le roi de Hongrie...(espère)... que Dieu, le tout puissant... ait permis à votre Majesté de s'élever en même temps que lui, à la hauteur du trône royal pour que nos âmes, nos volontés et notre concours et force unis, nous puissions avec d'autant plus de vaillance, résister à l'affreux ennemi de la chrétienté. ... Le roi de Hongrie, ... ne veut aucunement être privé de rien qui pourrait être utile et avantageux à la sauvegarde du pays, autant qu'il en est capable en tant que roi, mais il veillera sans cesse à ce qu'il soit fourni à votre Majesté royale du secours, de la

garde..., des gens d'armes et de l'argent, et se rallie effectivement à Elle, comme le souhaite très fort, ensemble avec votre Majesté, à la rescousse de la chrétienté »[58].

Nous ne possédons pas les papiers relatifs aux entretiens secrets ; seules les nouvelles recueillies par les observateurs vénitiens à Vienne (l'ambassadeur et les deux espions) permettent certaines déductions. Il semble que les instructions portent surtout sur deux sujets : d'une part, une protestation contre l'invasion des villes de Presbourg et Sopron par des mercenaires des Habsbourg ; d'autre part, le renouvellement d'une demande en mariage de Zapolyai à la reine Marie, la première demande étant antérieure à la diète de Székesfehérvár.

La délégation de János Szerecsen atteint sa destination dès les derniers jours de novembre, mais ne peut obtenir l'audience du roi de Bohême. On l'a fait attendre pendant presque deux semaines, sous surveillance discrète, avant de pouvoir approcher Ferdinand lors de la messe solennelle célébrée en présence d'une mission qui apporte l'hommage de la Bohême. Ferdinand reçoit les délégués avec désobligeance, refusant de leur serrer la main s'ils se présentent en tant que représentants autres que ceux du « voïvode ». Irrités, ou par orgueil national partagé aussi bien par les Allemands que par les Hongrois, ou simplement pour mettre en évidence le fait notoire que l'archiduc ne connaît pas la langue du pays dont il revendique le trône, les deux envoyés répondent en hongrois. Le Habsbourg agacé, les interrompt pour leur dire de parler en allemand ou en latin. « Nous ne connaissons ni l'une ni l'autre de ces langues » – répondent fièrement les Hongrois. On finit par trouver un interprète, mais à la fin de leur allocution sur les droits du roi Jean, il n'y a que le chancelier Bernhardt Clees qui réponde au nom de son seigneur : en attendant la réponse officielle, les Hongrois doivent retourner à leur logis où ils restent sous surveillance.

Ferdinand prend son temps, tout comme l'a fait Zapolyai à l'égard des commissaires des Habsbourg à Székesfehérvár : il ne les reçoit pas avant sa propre élection. Ainsi, c'est seulement le 17 décembre, le lendemain de la diète de Presbourg que les envoyés peuvent voir non pas le roi mais le conseil du gouvernement de Bas Autriche : c'est lui qui a préparé la réponse au nom du roi, réponse qui leur vaut la permission de rentrer.

Il s'agit là d'un document très instructif même pour le lecteur moderne. Il évite soigneusement tout ce qui pourrait faire allusion à une reconnaissance du roi Jean par les Habsbourg, et il veille scrupuleusement à ne laisser entendre aucune des prétentions de ceux-ci à l'égard de la Hongrie. La phrase suivante résume peut-être le mieux l'essentiel : « Sa Majesté a trouvé ...(dans la proposition hongroise) des points qui étaient au préjudice des droits d'aussi bien de Sa Majesté Impériale Catholique que de Sa Majesté Royale, ainsi que de l'épouse de Sa Majesté, la reine de Hongrie et de Bohême ». Un passage plus long suit au sujet de la proposition d'entreprendre une action commune contre le Turc, passage qui prévoit l'éventualité de saisir même la Diète impériale de Regensbourg. La phrase finale, un véritable coup de maître, est une menace déguisée en ironie : « Sa Majesté royale se réjouit de se faire croire que le

[58] Le texte des instructions publiques a été publié (avec beaucoup d'erreurs) par J. KEMÉNY, *Fundgruben*, p. 11 et suivs., en hongrois par P. JÁSZAY, p. 344 et suivs. et L. SZALAY, *Adalékok*, p. 49. Son authenticité est garantie par le contenu de la réponse et les précisions que Statileo a postérieurement fournies à Cracovie (*Acta Tomiciana* IX² N° 55). Sur les instructions secrètes, cf. le rapport cité de Contarini et une information anonyme, SANUDO, 43/474 et p. suivs., ainsi que le rapport de « Piero Crovato », *op. cit.* 43/483.

comportement et les actes de votre seigneur traduiront sa volonté d'éviter que nul renforcement des ennemis de la foi chrétienne et nul ennui n'en résultent au christianisme, et surtout à la couronne de Hongrie, ni à d'autres »[59].

Bien que le document en question stipule que la réponse proprement dite soit donnée par le roi Ferdinand lui-même, au plus tard le jour de Saint-Georges (24 avril), le contenu ambigu ne peut cacher le refus. Les rapports entre la Hongrie et son voisin occidental se détériorent subitement de façon sensible. Les biens de quelques seigneurs pro-Habsbourg ont changé de propriétaire par les donations du roi Jean. Kristóf Frangepán affecte, fin janvier, des troupes aux confins styriens de la Slavonie, sur quoi les razzias et des escarmouches commencent quasi obligatoirement. A partir de janvier, le nouveau gouvernement hongrois surprend par la rigueur avec laquelle elle applique l'interdiction de l'exportation bovine, décidée encore à la Diète de novembre 1526. En juin 1527, à Marbourg, on se plaint de la disparition sur le marché des bêtes de boucherie et on blâme les Hongrois. Le service de renseignement vénitien avertit de nouveau la Signoria que l'approvisionnement en bêtes sur pied pourrait être troublé dans la République ; or, les restrictions n'affectaient pas du tout Venise, au contraire; Buda pensait orienter l'exportation des troupeaux de bovins vers le Nord de l'Italie au lieu de Vienne.

Entre-temps, l'autre partie ne demeure pas inactive non plus. En fait, la majorité de l'armée réunie dans la région de Presbourg-Hainbourg devait être relâchée en raison du manque d'argent. Ceux qu'on pouvait garder, se révoltaient à cause du défaut de paiement. Malgré tout, le contre-roi émet, le 19 janvier, une déclaration adressée à ses sujets hongrois, et y répète les promesses faites à la Diète. Beaucoup plus important est le fait que les agents de Ferdinand réussissent, fin mars, par des promesses brillantes (et probablement pleines d'arrière-pensées) à opposer Iovan Tcherni au roi Jean. Désormais, les paysans-soldats rasciens absorbent la majorité des forces que les Hongrois auraient pu déployer aux confins autrichiens. Quant au blocage commercial, la réaction est du même ordre : en février, les autorités autrichiennes, à leur tour, ferment leur propres frontières[60].

C'est l'époque où tout espoir de paix s'évanouit dans l'opinion publique. Pourtant, les rapports entre les adversaires ne sont pas encore rompus. Cette fois, c'est Vienne qui fait le premier pas. En janvier 1527, Leonhard Harrach, chancelier autrichien de Ferdinand adresse une lettre à son homologue hongrois, István Werbőczy et lui propose d'obtenir le mariage entre le roi Jean et la reine Marie, à condition, bien entendu, que le futur mari soit d'accord. Werbőczy qui, malgré ses fonctions de chancelier, ne jouit pas de beaucoup de liberté dans les affaires extérieures, informe son roi de cette proposition, et Jean, après une brève hésitation motivée par la stérilité notoire de Marie, autorise finalement la rencontre des deux hommes d'Etat.

Les chanceliers se mettent au tapis vert à Trencsén, foyer ancestral des Zapolyai. D'après le rapport de la diplomatie hongroise adressé par la suite à Cracovie, la partie autrichienne a proposé de discuter sur trois points : le projet de mariage, l'abandon des prétentions hongroises sur la Moravie, Lausitz et la Silézie et, finalement, la

[59] Le document : J. KEMÉNY, *Fundgruben*, p. 14 et suivs. en hongrois de P. JÁSZAY, p. 346 et L. SZALAY, *Adalékok*, p. 52.

[60] SANUDO 44/323 (nouvelle de Vienne à Udine, le 19 mars).

reconnaissance du droit de succession des Habsbourg au cas où Jean Ier mourrait sans héritier.

La seule ombre au tableau dans ces offres tentantes pour les Hongrois était le fait que Harrach poursuivait les entretiens à l'insu de son souverain. Malgré ceci, Werbőczy appelle son interlocuteur à continuer les entrevues dès qu'il sera de retour à Trencsén avec la réponse de son souverain.

Par contre, à Esztergom, où le chancelier hongrois se hâte pour avoir cette réponse, il est désagréablement surpris. Le 19 février, un bourgeois viennois, un certain Hans Schwartz lui remet une lettre de Ferdinand, datée du 3 février, donc postérieure à la proposition faite par Harrach. Ce qui y est demandé au juriste émérite est non moins que de passer au camp des Habsbourg, car c'est eux qui défendront la Hongrie contre le Turc, tandis que le « voïvode » ne sera capable que d'une « paix honteuse » avec eux. La cour de Vienne envoyait à cette époque des lettres similaires à beaucoup de seigneurs hongrois, mais l'effet provoqué à Werbőczy est contraire à toute attente. Le chancelier refuse la tentative dans une lettre éloquente et remet la rencontre suivante avec son homologue à une date ultérieure, étant donné l'importance des préparatifs de la diète de mars à Buda.

Malgré tout, le gouvernement hongrois considère ce qui a été dit à Trencsén comme base de négociation. On a même demandé son avis à Sigismond, roi de Pologne, lui précisant que nulle autre condition ne peut être posée aux entretiens avec Ferdinand. Mais à ma connaissance, aucune réponse n'est parvenue de Vienne et c'est ainsi que les rapports directs cessent effectivement. La « guerre froide » s'aggrave. Ferdinand envoie, dès le mois de février, puis au début de l'été, un messager auprès du voïvode de Moldavie, en vue de le monter contre Jean et, quoique ces tentatives restent sans résultat, le gouvernement hongrois, qui prend connaissance de cet acte, doit être bien ennuyé. Entre-temps, les Habsbourg remettent leur demande de secours à l'Empire germanique contre les Turcs *et la Hongrie*. Le fait que les autorités provinciales autrichiennes soient ouvertement appelées à retenir et refouler à Vienne tout les messagers en provenance ou à destination de la Hongrie, envenime carrément le climat. L'ambassadeur anglais que Henri VIII avait envoyé encore auprès de Louis II, ne peut pas se rendre en Hongrie même muni de sa nouvelle instruction, et finalement il doit rentrer bredouille. L'évêque Jozefics, de retour de Rome et de Venise, a la chance d'éviter le piège qui lui est tendu, mais l'envoyé de Pál Várday, archevêque élu d'Esztergom, en route chez le Pape pour confirmation, est mis en captivité, tout comme János Bánffy et András Csézi qui voulaient se rendre à Regensbourg, à la diète impériale (à la mi-avril 1527). Les messagers chargés de la correspondance de Jean avec l'Italie sont, eux aussi, arrêtés, à plusieurs reprises. L'été voit la situation dégradée au point que Vienne ordonne de tuer le chevalier Antonio Rincón, ambassadeur de France en route vers la Hongrie. Dans de telles circonstances, le blocus commercial est un fait relativement normal.

Malgré tout, Jean Ier essaye, une fois de plus, de s'entendre avec son adversaire. Il utilise comme médiateur le souverain polonais Sigismond. Le grand chancelier Krysztof Szydlowiecki, confident de Sigismond, envoyé à Prague fin mars, obtient l'accord de Ferdinand sur une nouvelle négociation de paix. L'accord signé par Ferdinand le 26 mars et par Zapolyai le 14 avril fixe le début des entretiens pour le 1er juin à Olmütz, ville de Moravie. Les deux parties se sont mis d'accord de ne pas lever la main jusque-là sur l'autre ou sur les partisans de l'autre ; c'est peut-être le seul résultat positif de

cette expérience. Car, nous allons le voir, les entretiens d'Olmütz, interrompus après quelques jours de discussions, resteront naturellement infructueuses.

Les dirigeants du nouveau gouvernement hongrois sont dès le principe conscients du fait que l'archiduc constitue un danger sérieux pour eux. On entend le bruit des sabres de ceux de Vienne déjà avant le couronnement de Székesfehérvár, même s'il s'apaise de temps en temps pour des fins purement tactiques. En réalité, il n'a pas cessé jusqu'à l'attaque du début juillet. Il est également certain que le roi Jean et son entourage connaissaient très bien les intentions de l'adversaire. Nous savons qu'ils avaient un espion à Vienne et qu'ils essayaient d'intercepter les lettres de Ferdinand et de ses adeptes envoyées en Hongrie. Lettres qui témoignent, souvent sans ambiguïté, des intentions belliqueuses des Habsbourg. Les quelques hommes politiques qui comptaient pour un certain temps parmi les confidents de la reine Marie, mais qui se rallièrent par la suite à Jean, pouvaient apporter des nouvelles encore plus précises. On note parmi eux les plus importants : Kristóf Frangepán et István Brodarics. Le premier quitte la cour de Presbourg peu après le couronnement de Fehérvár, le second au mois de mars 1527, pour des raisons de conscience : ils ne pouvaient pas se résigner aux projets belliqueux contre la Hongrie.

De l'étranger viennent également des avertissements, en toute bonne volonté ; le plus caractéristique en est le message daté du 18 mai par des princes bavarois et qui donne la date du départ des troupes des Habsbourg avec à peine une semaine de différence[61].

Le roi, à son tour, sait entendre à demi-mot. Sa chancellerie écrit, dès le 20 janvier 1527, dans une lettre au pape, que la Hongrie est menacée d'une attaque des Habsbourg. Désormais, ceci se retrouve très souvent dans les documents diplomatiques hongrois.

Répondre à la menace armée par la menace semblait une alternative. Mais l'enthousiasme belliqueux des premières semaines disparaît sans laisser de trace. La seule tentative militaire a lieu plus tard, entre l'échec des négociations à Vienne et l'initiative de Harrach, et est liée au nom de Kristóf Frangepán. Malgré la rupture des liens renoués à Trencsén, malgré la proposition des dirigeants militaires du roi Jean (Kristóf Frangepán, Radić Bosić et – avant sa désertion – Iovan Tcherni) d'anticiper les manœuvres de Ferdinand et de se mettre à saccager les provinces autrichiennes, le souverain rejette en bloc l'idée elle-même.

Faisons abstraction de la question de savoir si la Hongrie était, six mois après le désastre de Mohács, assez forte pour mener une guerre contre l'Autriche-Bohême. Ne comptons pas non plus la difficulté qui pesait sur le nouveau gouvernement après la volte-face de Iovan Tcherni. La décision du roi Jean impliquait que les hostilités avec les Habsbourg devaient être arrangées par les diplomates. Or, nous avons vu que les tentatives directes des négociations ont échoué, Buda manquant de moyens efficaces. Jean Ier n'avait que peu de choix pour ces tentatives : d'une part, le projet de mariage avec Marie, qui devait servir de gage à ce que la Hongrie ne se tourne contre les Habsbourg ; d'autre part, avec sa prétention formulée sur la Moravie, la Silézie et

[61] MUFFAT, p. 42 et suivs. ; L. SZALAY, *Adalékok*, p. 45.

Lausitz, considérés même par Sigismond, roi de Pologne, comme instruments d'échange contre « le droit de Ferdinand à la Hongrie[62] ».

Henri VIII, alors neutre en principe, eut beau voir la meilleure solution de la question dans le projet de mariage, Ferdinand et sa sœur (après quelque temps d'hésitation inaperçue en Hongrie) ont refusé la proposition. Cette offre-gage disparaît de l'ordre du jour, une fois pour toute, après l'échec des négociations de Werbőczy avec Harrach.

La différence de base dans le comportement des parties en litige atténue la rigueur de la revendication hongroise relative à la Moravie et les autres (il s'agit d'un contrat de gage conclu sous Mathias Corvin, au terme duquel les provinces annexes de Bohême en question reviennent à Buda contre versement de 400 000 florins). Le roi Jean a renoncé *ab ovo* au recours à la force, tandis que les Ordres des provinces en question laissaient sans réponse la délégation hongroise reçue à la fin de 1526, pour jurer fidélité à Ferdinand en tant que roi de Bohême, malgré les avertissements écrits hongrois. Les efforts de Buda pour mobiliser les seigneurs hostiles aux Habsbourg restent aussi bien sans effet. Parmi l'opposition bohémienne de Ferdinand, seul Albrecht Sternberg a tenu jusqu'au bout, mais il a eu beau se rendre à Buda au mois de juillet 1527, personne n'a suivi son exemple. Par exemple, Kasimir, prince de Teschen (oncle de Zapolyai) a tout simplement demandé au roi Sigismond d'expliquer sa situation à la cour hongroise. Un envoyé morave – on ne sait pas de la part de qui ? – qui passait à Buda au printemps 1527, ne laisse aucune trace importante derrière soi. Les arguments de droit public restent, comme d'habitude, lettres mortes. Ferdinand qui se réconciliait plus facilement à l'idée de la guerre que son rival, considérait cet état des choses comme affaire classée. L'idée de renoncer mutuellement aux prétentions s'est évanouie dès avant sa naissance proprement dite.

Ainsi les arguments directement discutables sont épuisés, mais la diplomatie hongroise posséde encore une possibilité : celle de se mettre en contact indirect avec l'adversaire. Aussi profite-elle de cette possibilité. Comme les premiers pas faits dans cette direction coïncident avec les entretiens de Vienne, je dois commencer à traiter les événements avec un peu de recul.

RECHERCHE DE MEDIATEURS

L'ambassadeur des princes bavarois, Konrad Posnitzer, arrive à la mi-janvier 1527 à la cour hongroise qui séjourne alors à Esztergom. En dehors de la reconnaissance du roi Jean, des vœux et des projets contre les Turcs, il avait encore quelque chose d'important à dire à ses hôtes. « Si entre sa majesté (Jean I[er]) et le roi de Bohême s'établissait la discorde à cause de l'élection, les princes demanderaient au roi Jean de ne pas abandonner ses actions contre le Turc à cause de ceci, parce qu'ils ne se doutent pas que dans le cas où Sa Majesté reste l'ennemi de l'ennemi de la chrétienté, les princes et les autres Ordres de la Germanie ne partiront pas en guerre contre lui, le roi,

[62] *Acta Tomiciana*, IX[2], N° 228: « ...pro jure suo quod ad regni Hungariae praetendit... » (Sigismond à Statileo, mai 1527).

mais bien au contraire, ils œuvreront au règlement de son affaire par la voie pacifique»[63]..

Il est évident qu'au début Zapolyai était sûr que Ferdinand écouterait des propos dictés par le bon sens, exhortant à la paix. Mais l'échec de la mission de la délégation de Szerecsen devait lui servir de leçon ; cela expliquerait pourquoi on tâchait d'exploiter la possibilité de faire appel aux médiateurs proposée par les Bavarois, quoiqu'il n'en fût pas question lors des semaines précédantes à la cour de Jean.

La réponse donnée à Posnitzer, le 28 janvier, argumentait d'une part avec véhémence en faveur de la détermination des Hongrois contre les Turcs, d'autre part, non seulement elle acceptait, mais développait progressivement la proposition de médiation assez vague dans sa forme originaire : « Pour éclaircir que Sa Majesté cherche non pas le désaccord ou la guerre mais plutôt la paix et l'entente ; que les princes électeurs de l'Empire germanique en portent jugement qui a plus de droit à la couronne hongroise; Sa Majesté se pliera à leur décision »[64].

Pour attendre la réponse bavaroise à cet appel de médiation (entre-temps modifié en arbitrage), il fallait du temps et, pendant ce temps, la diplomatie hongroise n'entendait pas rester les bras croisés. Le 25 février, János Statileo, prévôt de Buda, ambassadeur hongrois partant pour Cracovie peu après le départ de Posnitzer, informe le roi Sigismond que les Bavarois se sont proposés comme médiateurs, mais Jean Ier «souhaiterait plutôt que votre Majesté soit le médiateur avec le concours des Bohémiens qui l'aiment... et il sait aussi que les Bohémiens sont violants et que leur violence serait plus efficace que les princes germaniques s'ils devaient être arbitres ou juges... »[65]. Par Casimir, prince de Teschen, passé à Esztergom dans les semaines précédentes sur mandat de la cour de Pologne, et de retour à Cracovie peu après Statileo, le roi Jean fait dire à Sigismond de sa part qu'il le souhaite arbitre et non pas médiateur.

Fin mars, lorsque l'approche de l'ouverture de la Diète impériale germanique à Regensbourg a replacé les relations allemandes au premier plan, la cour hongroise réitère (cette fois dans une forme concrète) la proposition qu'elle avait faite auparavant. Le message confié à Kaspar Winzerer appelé à Buda où il dut se rendre par un chemin aventureux demande « ...que soient élus arbitres sa Sainteté le pape, les rois de l'Angleterre et de Pologne, Louis, comte palatin du Rhin et Guillaume, prince de Bavière, et que leur jugement ait force coercitive dans cette affaire »[66].

L'instruction du 5 mars donnée à la délégation de János Bánffy qui se préparait directement à Regensbourg, antérieure donc à la réponse confiée à Winzerer, mais toujours en vigueur, contient, par contre, un élément surprenant. Elle prévoit, au cas où les princes germaniques souhaiteraient la décision des juges élus dans ce litige, que les ambassadeurs, tout en soulignant l'engagement de la Hongrie d'accepter toute décision juste et honnête, se déclarent être sans mandat suffisant pour en discuter[67].

[63] MUFFAT, p.1 et suivs. ; L. SZALAY, *Adalékok*, p. 29.

[64] MUFFAT, p. 12 et suiv., et L. SZALAY, *Adalékok*, p. 331.

[65] *Acta Tomiciana*, IX², N° 55 : « Plus cuperet ut Majestas Regia poneret se mediatorem cum auxilio Boemorum, quos scit Majestatae suae affectis... scit etiam Boemos esse importunos et sua importunitate plura efficere solere, quam quod principes Germaniae deberent esse arbitri seu arbitratores... »

[66] MUFFAT, p. 12 et suivs. ; L. SZALAY, *Adalékok*, p. 36.

[67] *Történelmi Tár*, 1883, p. 289 ; *DR* VII/2. p. 976.

Doit-on y voir des palinodies ? ou un jeu prudent avec le temps ? Dans une situation aussi difficile que celle du souverain hongrois, même quelques mois de répit qu'accorderait le prolongement de l'affaire de la « médiation », pourraient être bénéfiques...

Il est certain que l'idée de l'arbitrage n'aurait pu servir que si certaines conditions avaient été réunies. Ou bien, il aurait fallu obtenir le consentement de l'adversaire, ou bien obtenir des souverains délibérants qu'ils se chargent également de l'appalication de leur jugement.

Or, la réalité était toute autre. Jusqu'à la date en question, Buda n'avait pas de rapports considérables avec les personnalités choisies pour être les arbritres, à l'exception des rapports avec la Bavière et les sondages indirects avec le roi d'Angleterre et d'une tentative probable d'établissement de rapports par correspondance avec le comte palatin. Pourtant un ambassadeur avait été envoyé chez le pape, mais ceci se passait encore avant que les projets de médiations aient pris de l'importance. La correspondance adressée au Saint Siège ne fait pas trop d'allusion, même de très loin, à l'idée de l'arbitrage. En ce qui concerne Charles Quint, ou au moins ses représentants, c'étaient les ambassadeurs envoyés à Regensbourg qui auraient dû se mettre en contact avec eux.

Le roi Jean avait, par contre, plus d'espoir en la disposition du polonais Sigismond I[er]. Ce souverain était l'oncle du défunt Louis II, et parent des Zapolyai (par la personne de la princesse Hedwige, la fille de treize ans de la reine de Pologne, Borbála Zapolyai, décédée en 1515). Il avait aussi des liens de parenté avec Ferdinand (par la personne d'Anne de Jagellon, son épouse, sœur de Louis II). Rien de surprenant qu'il soit tenu pour le médiateur idéal, opinion d'ailleurs partagée par d'autres que les Hongrois[68].

En effet, le vieux Sigismond avait aspiré, au départ, lui aussi, au trône devenu vacant de son neveu, ce qui n'avait pas manqué de provoquer un malaise chez les deux parties intéressées. Ceci explique pourquoi le roi Jean a réservé un accueil plutôt froid aux ambassadeurs polonais (le duo plusieurs fois mentionné de Krzycki-Sprowski) originalement envoyés à cette fin, mais trop tard, à la diète destinée à élire le roi. (Les deux diplomates décident alors d'ajouter certaines tournures excessivement sévères à leurs rapports sur la situation de Hongrie.) De Presbourg, de l'entourage de la reine Marie se font aussi entendre des voix froissées, tandis qu'en Espagne, dans la cour de l'empereur Charles Quint, Jan Dantyszek, ambassadeur polonais, empoche quelques observations bilieuses à propos des intentions de Sigismond.

La situation s'éclaircit bientôt. Tout comme on s'y attendait, Cracovie établit de bons, presque chalereux rapports aussi bien avec le roi de Bohême qu'avec le roi de Hongrie. (On remarque une certaine répartition des rôles : le roi lui-même, le grand chancelier Szydloviecki et leurs adeptes sont partisans des Habsbourg ; la reine Bona, Jan Łaski, primat, Tomicki vice-chancelier et leurs amis préfèrent Jean.) Les échanges d'ambassadeurs ont lieu à la frontière polono-hongroise : Krzycki et Sprowski sont suivis, en février 1527, par le prince de Teschen, Casimir. Partis de la cour du roi Jean, István Drugeth de Homonna (dès le 13 novembre 1526), ensuite János Statileo et le

[68] C'est dans ce sens que se prononce Georges, prince saxon dans sa lettre à la réunion de Regensbourg (15 janvier 1527, *DR* VII/1, p. 13) et J. Dantyszek, ambassadeur de Pologne séjournant à Valladolid, a la même opinion (1[er] mai 1527), *Acta Tomiciana* IX[2], N° 169.

prince Casimir (en février) et János Statileo de nouveau (déjà fin avril) arrivent à Cracovie. Les diplomates polonais et autrichiens font pareillement la navette entre la Pologne et la cour de Ferdinand.

Il est normal que l'Etat polonais, sous l'étreinte des Tatars et des Russes, tâche d'éviter tout conflit avec ses voisins du Sud et du Sud-Ouest, mais Andrzej Krzycki formule encore à Esztergom, le grand dilemme diplomatique de sa patrie : « Serait-il plus salutaire et plus honnête de notre part d'adhérer à Jean qui a été déjà couronné, ou à Ferdinand qui prétend avoir des droits et des obligations et qui est plus puissant...?»[69].

Sigismond lui-même hésite encore à prendre une décision (il dit tout net son refus au premier ambassadeur de Ferdinand de prendre position sur la question hongroise), mais finalement il choisit la neutralité. Sa déclaration peut paraître au monde extérieur une réponse de Normand, similaire à son message au pape le 1er avril 1527 : «...Je serais plus volontiers aux côtés du prince très clément Ferdinand, mais empêché par mes ennemis intérieurs, je ne puis l'être, et même si je pouvais, je ne veux pas participer à l'effusion de sang chrétien »[70]. Entre-temps, il essaye de s'entendre avec Jean Ier à propos des questions les plus diverses. Il était question du mariage de Zapolyai avec la princesse Isabelle, à peine âgée de six ans alors (fille de Sigismond et de Bona Sforza); de l'adoption de Sigismond Auguste, l'héritier du trône polonais, par le souverain hongrois célibataire ; le mariage de la princesse Hedwige, la dernière parente vivante de Jean Ier, avec François Ier, roi de France.

Cracovie ne garde le silence qu'au sujet des questions essentielles. Bien qu'elle traite l'invitation à la médiation avec une réelle bienveillance et – comme on l'a déjà vu – elle assiste à la solution du différend Moravie-Silézie, ainsi qu'à la mise en œuvre des entretiens entre les adversaires rivaux, mais elle donne une réponse évasive à la proposition de médiation, disant « que le roi Sigismond fera tout ce qui pourra être utile à la cause et la dignité » de Zapolyai[71].

Pour des raisons différentes, mais d'une manière identique, la tentative de Buda d'impliquer les princes électeurs germaniques dans cette affaire reste sans résultat. Pourtant, les perspectives sont, au début, encore plus prometteuses que dans le cas de la Pologne. Les princes bavarois, en s'informant auprès de Jean Ier du projet de la campagne contre les Turcs, offrent la possibilité de faire les médiateurs, et ils ne parlent pas seulement en leurs propres noms. Ils traitent dans l'esprit de la rencontre des princes germaniques à Esslingen et peuvent sûrement compter sur l'appui des souverains germaniques qui estimaient que la dynastie des Habsbourg était déjà trop puissante et ils ne se réjouissaient pas de la voir acquérir le trône hongrois en plus. L'archevêque de Cologne, l'électeur de Saxe Jean et le prince saxon Georges déclarent tous deux que l'Empire ne doit aucunement porter secours à Ferdinand contre le roi Jean, et tous les

[69] *Acta Tomiciana* VIII, p. 274, Krzycki à Tomicki, début décembre 1526 : « ... nam utrum magis salutare et honesteum sit Joanni illi adhaerere, qui coronatus est et minus potens an Ferdinandi illi qui se jus et obligationes habere pretendit et plus potest...»

[70] Sur le refus de réponse : *Acta Tomiciana* VIII, p. 286 ; la lettre d'avril : *op. cit.* IX² N° 96. «Libenter adessem serenissimo principi Ferdinando sed nec possum domesticis hostibus distentus, neac, si posse, particeps esse vellem effusionis sanguinis christiani. » De pareils propos se trouvent dans les instructions des ambassadeurs polonais à Regensbourg, *op. cit.* N° 115.

[71] *Acta Tomiciana* IX², N° 84.

trois ont soumis une proposition devant la Diète de Regensbourg, proposition relative à la solution négociée du différend. Les Bavarois ont, par la suite, réussi à obtenir de l'Alliance Souabe elle-même qu'elle adopte une résolution dans ce sens.

Pourtant, toute capacité d'initiative des princes s'arrête là. En effet, les rapports entre le gouvernement hongrois et les souverains germaniques ont connu des à-coups en raison du blocus de Ferdinand ; elle a non seulement fait échouer la mission de Bánffy en l'empêchant de se rendre à Regensbourg, mais elle a aussi retenu les lettres à Vienne. Aussi Wilhelm von Eck, chancelier bavarois fait-il grief du fait que ses lettres aux Hongrois restent sans réponse. Kaspar Winzerer, à son tour, informe le roi Jean, dans sa lettre du 22 avril, de l'arrestation des ambassadeurs et de l'attitude plutôt hostile des autorités autrichiennes, ce qui le pousse à proposer aux Hongrois d'essayer d'envoyer des délégués secrets, déguisés en commerçants[72].

Pourtant, au moins une partie des destinataires a bel et bien reçu la proposition qui relance de nouveau la question de l'arbitrage : c'était bien le même Winzerer qui les avait transmises au mois d'avril aux princes bavarois, comme nous l'avons vu, à Munich. Mais personne ne daignait répondre dans le fond à la diplomatie hongroise. Même si l'un des princes germaniques a eu l'idée d'y donner suite, il l'a fait sans y attribuer trop d'importance, si bien qu'aucun document officiel ou lettre privée ne nous est resté pour nous en informer. Le dernier message des princes bavarois, jusque-là vedettes dans cette affaire, adressé à Buda le 18 mai, ne parle que du fait que les Ordres de l'Empire ne voulaient pas voter le secours à Ferdinand contre les Hongrois (exception faite de quelques souverains qui prêteront un appui insignifiant), mais ceci n'empêchera pas Ferdinand d'engager la campagne « le 1er juin, dit-on,... mais il est possible de le devancer et de transférer la guerre dans son pays »[73].

Nous ne savons pas si cette lettre est parvenue à Buda. Il est également impossible d'établir si le gouvernement hongrois était au courant du fait qu'à peine une semaine après le départ de l'écrit ci-dessus mentionné, le 26 mai, les princes bavarois rejettent avec indignation la protestation de l'envoyé de Ferdinand, proclamant qu'il était faux de dire qu'ils se mêlaient aux affaires des Habsbourg en ce qui concerne la Hongrie : Posnitzer se rend à Esztergom en vertu de la décision d'Esslingen tandis que Winzerer poursuit les négociations sans avoir de mandat, donc rien de ce qu'il disait n'était en vigueur...

Les efforts faits pendant quelques mois pour trouver des médiateurs, échoue donc au plus tard pendant les derniers jours de la Diète de Regensbourg. Pourtant, cette tentative échouée constitue un moment très important de la politique extérieure du gouvernement de Buda. La menace de guerre contre la Hongrie s'est aggravée, les contacts avec Ferdinand de Habsbourg sont rompus. Jean Ier est contraint de tenter d'impliquer une partie tierce, mais cette diplomatie évite de faire appel aux ennemis déclarés de la maison impériale. Si le pape se trouvait parmi les médiateurs choisis, c'était à cause de sa qualité de chef de l'Eglise plutôt que d'homme politique, et ceci n'était plus qu'un geste inachevé. Les pourparlers se poursuivaient avec les puissances qui restaient

[72] Une partie importante des lettres diplomatiques du roi Jean se trouve toujours dans les Archives de Vienne (surtout HHSta. UA) ; sur la complainte d'Eck : *DR* VII/1, p. 81 (Munich, le 13 juin 1527); la lettre de Winzerer à Jean, *op. cit.* p. 52 (un autre Hungarica à Vienne !).

[73] MUFFAT, p. 42.

jusque-là neutres dans la grande guerre d'Europe. La logique en est évidente : le but prioritaire est toujours l'établissement de la paix : si les Hongrois continuent à tenir tête, avec l'approbation des princes germaniques (bavarois) et du roi polonais, les Habsbourg, engagés à beaucoup d'endroits, n'auront pas le courage de se faire autant de nouveaux ennemis. C'est ainsi que Charles Quint, exempt de tout soupçon d'impartialité, pouvait être parmi les arbitres désignés : l'Empereur était plus directement concerné par la guerre de la Ligue de Cognac, donc Jean Ier pouvait compter sur lui comme modérateur, même s'il n'avait pas la moindre idée des lettres de Charles, adressées à son frère cadet et l'exhortant à la modération au sujet des affaires hongroises.

Il est toujours risqué d'espérer l'intervention d'autrui dans des situations difficiles. On ne sait pas, dans quelle mesure le gouvernement hongrois avait foi et confiance en cherchant des médiateurs. Nous constatons seulement qu'à la longue, il s'intéressait non seulement aux médiateurs, mais aussi aux alliés, tout en repoussant le moment de prendre une décision finale jusqu'à ce qu'il soit obligé d'abandonner définitivement l'idée de l'arbitrage.

QUETE D'ALLIES – ADHESION AUX ENNEMIS DES HABSBOURG

Un fidèle bohémien du roi Jean, Jan Kolowrat, qui attirait Winzerer pour venir à Buda lors du séjour de ce gentilhomme à Prague, ou les semaines suivantes, fin mars, se présente à la cour des princes bavarois pour annoncer le souhait de la Hongrie d'adhérer à l'Alliance Souabe, alliance d'intérêts des princes germaniques qui auparavant soutenaient l'Empereur, mais ils étaient devenus, sous Charles Quint, hostiles aux Habsbourg.

Les princes bavarois, piliers de l'Alliance, ne sont pas favorables à une telle demande, car on n'admet pas de princes non-germaniques dans cette société sélective des souverains de l'Empire. En échange, ils promettent d'utiliser leur influence au sein de l'alliance pour empêcher qu'elle ne se tourne contre la Hongrie (on a vu qu'ils ont tenu cette promesse), puis ils proposent au roi Jean une alliance militaire en règle pour une période de vingt ans « contre les Turcs ou n'importe qui d'autre ». Ils promettent d'envoyer, le cas échéant, 4 000 cavaliers, 10 000 fantassins et l'artillerie nécessaire, aux frais des Hongrois et pour une solde majorée. (Ils comptaient par exemple 12 florins de solde mensuelle pour un cavalier, ce qui est le triple de la solde hongroise courante.) Jean Ier doit, en échange, secourir les Bavarois avec 4 000 cavaliers à leur demande, et ceci à ses propres frais. Les princes déclarent aussi que cette alliance n'est pas en vigueur contre le pape, l'empereur, le roi de Bohême et l'Alliance Souabe...

Rien ne nous indique que cette proposition plutôt ambiguë soit parvenue (si oui, quand ?) à la cour de Buda. Encore avant l'arrivée de la réponse, le roi Jean fait inclure dans l'instruction de la délégation de Bánffy à Regensbourg, la négociation avec les Bavarois sur l'adhésion à l'alliance souabe avec trois conditions pourtant entièrement différentes de la version de Kolowrat : à savoir que la Hongrie, vu la situation dans laquelle elle se trouve, n'accepte aucune charge importante ; qu'elle ne prête secours à personne pendant qu'elle est en guerre avec les Turcs ; et que, au cas où Ferdinand l'attaquerait, elle se réserve toute liberté d'action.

Vu la position bavaroise, on se demande si le message parvenu à ses destinataires aurait été utile. En effet, le roi Jean ne cesse se tenir, même dans l'hypothèse que cette demande soit parvenue, à la pratique de ne pas s'adresser aux ennemis de son ennemi. L'Alliance Souabe était contre la puissance de Charles Quint, mais elle ne se mêlait pas à la guerre.

L'arrestation de la délégation de Bánffy à Krems et l'attitude bavaroise a mis, fin mai, le point final à cette affaire. La menace de la part des Habsbourg est de plus en plus ouverte, tandis que la passivité des alliés potentiels est de plus en plus éloquente. Il reste à peine le choix pour Buda. Un dernier effort de tentative, désespéré dès le début, pour se mettre directement d'accord avec l'adversaire : Buda approuve les négociations d'Olmütz, mises sur pied par l'intermédiaire de la Pologne.

Les préparatifs en cours depuis avril se terminent dans un climat de plus en plus lugubre. A Buda on apprend ce qui était arrivé à la délégation de Bánffy fin avril, de plus, au sommet de ses victoires, Iovan Tcherni envahit la Transylvanie, au nom du roi Ferdinand.

Malgré tout, la délégation hongroise, constituée - en raison d'une erreur de copie de la chancellerie polonaise - de deux personnes officielles seulement, Ferenc Frangepán, archevêque de Kalocsa et le chancelier István Werbőczy, partent pour la Moravie. Entre-temps Werbőczy se déclare souffrant et rentre – on suppose qu'il a le « mal » politique –, ainsi seul Frangepán représente les intérêts de Jean I[er] aux négociations qui commencent en effet le 2 juin, contre la partie adverse représentée par plusieurs personnalités de poids (Elek Thurzó, argentier du roi, l'évêque de Bresslau, etc)[74].

Dès le premier jour, il devient évident que les positions des deux parties sont inconciliables. Les commissaires de Ferdinand mettent en question la légitimité du règne de Zapolyai et revendiquent son abdication. La partie Zapolyai, par contre, laissant entendre d'avance que seule la proposition de Harrach peut constituer une base de négociation, insiste sur son bon droit, et considère comme unique solution, le désistement de Ferdinand. Bien que les deux parties aient fait quelques concessions, en ce qui concerne les arguments de droit public, cela ne fut que trop peu pour parvenir à un accord. Les Habsbourg proposent comme compensation à Jean la dignité nominale de roi de Bosnie, tandis que Zapolyai laisse entendre qu'il pourrait retirer sa revendication sur la Moravie, la Silézie et Lausitz.

Au terme du délai fixé de deux semaines, les délégués de Ferdinand mettent fin aux entretiens. Ils refusent même la proposition polonaise de laisser au moins en vigueur la trêve jusqu'au 1[er] janvier 1528 ; ils accordent seulement deux semaines de plus, c'est-à-dire, jusqu'au 1[er] juillet. Cette entêtement ne manquait pas de logique. C'est durant les négociations qu'ils apprennent la nouvelle : l'armée déchaînée de l'Empereur envahit, le 6 juin, Rome et commence à piller méthodiquement la ville éternelle. La défaite de la Ligue de Cognac paraît inévitable, et la guerre avec la Hongrie, très probable après Olmütz, semble remportée à l'avance.

[74] La partie hongroise souhaitait participer originellement avec une délégation nombreuse (Werbőczy, János Bánffy, Chesius, Simon Erdődy, évêque de Zagreb et d'Eger, et János Szerecsen étaient ceux dont le nom a été retenu), V. Fraknói, *Werbőczy*, p. 265. La chancellerie avait écrit « duos oratores » au lieu de « suos oratores » et la rectification eut lieu trop tard, *Acta Tomiciana* IX[2], N° 127 et 193.

Il est peu crédible que le roi Jean ait été surpris par l'échec des négociations. Il était contraint d'envoyer ses représentants à Olmütz, car il ne pouvait pas se permettre de prendre la responsabilité de la rupture. Mais il n'oublie pas de repenser les principes de base de sa politique extérieure et, dès avant le départ de la délégation de Frangepán, il change d'attitude à l'égard de la Ligue de Cognac.

Au cours des dernières semaines de 1526, le nouveau souverain hongrois entreprend des actions diplomatiques afin d'obtenir la reconnaissance internationale de son règne et il n'oublie pas non plus d'envoyer ses délégués ou messagers aux adversaires de l'Empereur. Dans les messages datés de cette époque, il n'y a pas un mot qui fasse allusion à la volonté de la Hongrie de se rapprocher de « la Ligue ». Ferenc Jozefics, évêque de Zengg se rend, fin 1526, à Venise puis auprès du pape. Le 14 décembre, pendant son audiance publique devant le Conseil de la République, il ne parle que de la volonté du roi Jean de vivre en amitié avec la République, et le lendemain, lors de l'audience privée, il ne fait que confirmer ceci en disant qu'en échange de l'amitié, la cour hongroise ne demande pas d'argent non plus, seulement des ambassadeurs auprès du roi pour le conseiller. Le conflit avec les Habsbourg n'est abordé qu'à propos de l'exportation du bétail et de la viande, arrêtée en raison de ce conflit, que Zapolyai serait disposé à diriger vers Venise.

Tandis que devant la « Serenissima », qui avait de bonnes relations avec la Sublime Porte, le diplomate hongrois aborde les rapports avec le Turc, à propos de la campagne de Mohács seulement, devant le pape, il parle surtout du désastre. Il décrit en détail comment les puissances chrétiennes ont délaissée la Hongrie qui luttait contre le danger ultime, comment et dans quelle direction le sultan voulait poursuivre sa conquête et termine son discours par une tournure digne d'un orateur professionnel, priant le saint père d'obtenir des cours d'Europe leur secours efficace afin de sauvegarder la Hongrie, « le bastion du christianisme ».

Alors, au début, Zapolyai s'adresse à François I^er^, roi de France, par écrit seulement. Nous ne possédons pas le texte, mais nous pouvons déduire le contenu d'après la réaction des Français ; rien de plus que l'annonce de son accession au trône et son appel à la bonne volonté du «roi le plus chrétien ».

C'est l'échec de Vienne de l'ambassade de János Szerecsen qui fait que le roi Jean parle ouvertement du problème Habsbourg devant le Saint-Siège. Dans sa lettre du 20 janvier, écrite à Esztergom, nous trouvons déjà la demande que Clément VII « daigne prendre soin de lui ainsi que son pays de façon à ce que, à l'abri de l'hostilité de Ferdinand, il puisse se tourner contre l'ennemi commun au christianisme, le Turc »[75]. Souhait pieux, rien de plus. Il n'est toujours pas question d'alliance, d'action commune.

Pour compléter le tableau, il convient d'ajouter que même les membres de la ligue – au moins à cette époque – ne parlent pas d'une éventualité de l'adhésion de la Hongrie. Après réflexion, le Conseil de Venise se contente d'une réponse dans laquelle il reconnaît le roi Jean et exprime ses vœux et ses sentiments amicaux. Bien sûr, le pape qui est obligé, fin 1526, d'assister au pillage de Rome par les Colonna, partisans des Habsbourg et qui se sent de plus en plus menacé par l'armée impériale envahissant l'Italie pendant l'hiver, préférerait soutenir Zapolyai. Encore avant l'arrivée de la nouvelle de la Diète de Székesfehérvár, il envoie, en tant que son représentant

[75] V. FRAKNÓI, *Századok*, p. 699.

personnel, Ferenc Frangepán, un moine franciscain d'origine aristocratique croato-hongroise, pour apprende à Zapolyai qu'il « souhaite œuvrer, dans le cadre des possibilités, à son élection royale ». Mais sa réponse du 13 janvier, confiée à Jozefics est déjà beaucoup plus réservée, presque distante. Il attribue à Jean I[er] le titre de roi, il remercie même Dieu que Zapolyai soit devenu le nouveau souverain, disant : « Nous étions toujours de l'avis à ton égard, notre cher fils, que tu es digne des honneurs les plus élevés, ...et pour cela nous te souhaiterons toujours bonne chance pour n'importe quelle dignité si ceci favorise la tranquilité et l'intégralité du pays. » Mais déjà dans la phrase suivante, le ton est différent : « Nous serions prêts et disposés à te promettre tout si, au nom de notre cher fils dans le Christ, Ferdinand, roi de Bohême, ne formait pas opposition... » Le rajout qui termine le passage en question dans cette lettre est encore plus révélateur : « Nous regrettons infiniment qu'il y ait toujours quelque cause qui trouble les Chrétiens »[76].

L'évêque Jozefics apporte, début mars, la réponse des deux puissances italiennes. Ferenc Frangepán reste à la cour hongroise et – comme on l'a vu – devient archevêque de Kalocsa et l'un des principaux diplomates de Zapolyai. La distance et le blocus en Autriche empêche l'arrivée de toute réponse des Français jusqu'en avril.

Par contre, on réussit à contacter (aux premiers jours de mars) John Wallop, ambassadeur anglais, arrêté à Prague. Le Hongrois avec lequel il s'entretient clandestinement, apprend à l'Anglais les nouvelles relatives à la menace d'un pacte avec les Turcs, et le raffermissement du règne du roi Jean. Wallop, à son tour, lui apprend que Henri VIII avait eu l'intention d'envoyer, par son intermédiaire, 25 000 pièces d'or à Louis II pour l'aider contre les Turcs ; mais son mandat d'ambassadeur a été prolongé auprès de Jean I[er]. Il n'y avait non plus aucune raison de cacher la sympathie de l'Angleterre avec les associés de Cognac[77]. Mais rien de plus ne figurait à l'entretien.

Il a fallu attendre jusqu'en avril 1527 pour qu'un tournant s'amorce et ceci, de toute évidence, est en relation avec ce qui arrive à la délégation de Regensbourg. Buda apprend l'arrestation de Bánffy et de Chesius, au plus tard, le 17 avril ; tandis qu'au 26 avril, la chancellerie hongroise remet à Hieronym Łaski, un jeune aristocrate polonais, le dossier du mandat officiel d'ambassadeur dont la destination sera la France et l'Angleterre[78].

Łaski était un diplomate très expérimenté, il servait dans la diplomatie polonaise depuis 1520 et représentait le roi Sigismond à la cour de France ; c'était même lui qui avait mis sur pied une alliance polono-française (alliance d'ailleurs mort-née). Sa

[76] La réponse de Venise à Jozefics : SANUDO, 43/484 et 44/81 ; ainsi que ÓVÁRY, II, N° 23. L'ambassadeur de l'empereur à Venise rapporte, dès lors, que la Signoria a proposé aux Hongrois de conclure un accord avec le Turc (P. TÖRÖK, *Konstantinápoly*, note 9/3, L. BÁRDOSSY, p. 62). Je me demande si c'est vrai. Il est un fait, par contre, que Venise a félicité, encore en octobre 1526, le sultan de sa victoire à Mohács (ÓVÁRY, II, N° 6). Sur le message du pape du 13 janvier : P. JÁSZAY, p. 434 ; pour l'évaluation : L. BÁRDOSSY, p. 38 et suivs.

[77] Le rapport de Wallop du 12 mars, de Prague, *DR* VII/1, p. 32 et suiv. Sur les 25 000 pièces d'or de Henri VIII, etc : SANUDO, 43/459 ; le rapport de l'ambassadeur de Venise à Londres, du 13 novembre 1526, S. SMOLKA, note 123/1.

[78] Dans sa lettre du 17 avril à Sigismond, le roi Jean se réfère déjà à l'incident de Krems : *Acta Tomiciana*, IX[2], N° 126 ; les lettres de créance de Łaski : Paris, BN, Dupuy, 468, fol. 155 r-v. CHARRIÈRE, p. 158.

présence à Buda pendant les semaines les plus rudes n'est sûrement pas due au hasard: à son départ de son domicile à Sieradz (Pologne), il laisse courir le bruit qu'il partira en pélerinage à Loreto, mais les Polonais, y compris le roi, suspectent qu'il a une idée derrière la tête. Il est logique donc de penser qu'il soit à Buda ayant répondu à une invitation hongroise, et il est certain que le contenu du message qui lui a été confié à Buda soit déterminé par les événements des dernières semaines.

L'instruction (probablement secrète) délivrée à Łaski propose « l'amitié éternelle » entre la Hongrie et la France, et l'entraide mutuelle. Le roi Jean aurait pris l'engagement d'entrer en guerre contre Ferdinand, de ne pas conclure la paix sans l'approbation de François Ier, et de participer aux guerres italiennes s'il en est capable; au cas où il mourrait sans héritier masculin, il prévoyait de faire d'un prince français son successeur. En échange, il demande à la partie française un support matériel, et au cas où une paix entre les Habsbourg et la France serait conclue, qu'elle comprenne la reconnaissance de son règne en Hongrie, ou faute d'une telle possibilité, que François Ier s'engage à continuer son appui en secret.

Nous ne possédons pas le texte de l'instruction publique, mais nous pouvons faire des déductions à partir des conséquences : Jean Ier demande à être secouru dans sa guerre « contre le Turc », et il laisse entendre l'éventualité de son mariage avec une princesse française, avec Renée probablement. Il convient d'ajouter qu'à Buda, il pouvait apprendre de première source par Kristóf Frangepán la prise de contact de 1525 entre la Turquie et la France, mise sur pied par János Frangepán.

Dans la lettre adressée aux princes électeurs germaniques, envoyée peu après le départ de Łaski, on trouve déjà un avertissement direct : les Hongrois auraient voulu partir à la défense du christianisme, « mais privés du droit des peuples et de tout espoir placé dans les conseils et l'activité de Vous, Seigneurs », ils ne sont plus en mesure de le faire, donc, « veuillez leur pardonner ce qui arrivera...»[79].

Mais il fallait encore patienter pour avoir les résultats de la mission de Łaski. Même ce jeune homme audacieux avait peur de traverser les provinces autrichiennes. Il n'arrivera à la cour française, sa première destination, qu'au mois de juin, après avoir fait un crochet en traversant des territoires vénitiens, bavarois et suisses.

Mais quelqu'un d'autre est arrivé à Buda au lieu de l'ambassadeur hongrois : le représentant officiel de François Ier, le chevalier Antonio Rincón que nous connaissons depuis 1522. Le roi de France a décidé de l'envoyer dès le mois de février, après réception de la première lettre de Zapolyai. Son devoir était, entre autres, de remettre quelques lettres invitant certains magnats hongrois à soutenir Jean (Ferenc Batthyány, ancien ban, István Báthory, palatin, etc.). Mais l'essentiel de sa mission devait être l'établissement de la coopération entre les Hongrois et la Ligue.

« Le roi le plus chrétien » exprime, dans les lettres de créance de son ambassadeur, sa joie de l'accession de Zapolyai au trône, puis il précise : « D'ailleurs nous ne pouvons pas éviter la forte angoisse depuis que nous sommes au courant de ce que ceux qui possèdent le droit d'élire le roi sont partiellement tournés contre toi et que tu as des soucis à cause de ton rival... Prends bravement la défense de tes droits, d'autant plus que tu dois savoir que le pape de Rome, le roi puissant d'Angleterre, la République de

[79] *DR* VII/2, N° 21 (Buda, le 13 mai 1527, arrivée à Weimar le 12 juillet) : «... sed sublato jure gentium et omni spe, quam in consilio dominationis vestrae collocaramus... ».

Venise et nous en particulier ne te laisserons pas sans secours aussi bien pour toi-même que pour la raison que, si ton ennemi réussissait à obtenir la couronne de la Hongrie après celle de la Bohême, et étant de surcroît frère de l'Empereur, qu'il ne se rengorge pas trop au point de s'enhardir jusqu'à causer des ennuis aussi à d'autres ».

C'est bien un appel ouvert ! François Ier n'est pas scrupuleux : il fait comprendre non seulement qu'il suit, en premier lieu ses propres intérêts, mais aussi, il avoue à son partenaire : «...Nous avons surtout recommandé ... à Rincón ... de nous informer assidûment, comment sont tes affaires, quelle partie du pays, quels magnats sont de ton côté, combien de châteaux et de villes tu possèdes et comment ils sont équipés, combien de canons et forces armées tu as, quelles sont tes ressources, où et quel secours tu veux de moi ainsi que de ceux qui nous sont liés par l'amitié ou l'alliance... » Les Français ne veulent pas s'engager à l'aveuglette, mais pour prouver le sérieux de leurs intentions, ils proposent à leur tour, au roi de Hongrie de se marier avec une des parentes de François Ier [80].

Rincón était probablement conscient du fait qu'il ne réussirait pas à passer par les provinces autrichiennes, donc il choisit plutôt la route qui passait par le Nord de l'Italie en flammes. Ce détour exigeait plus de temps que les crochets de Łaski qui prenait la route dans la direction inverse. Rincón arrive à Venise le 1er mai ; il a l'intention de continuer son chemin avec le baron Burgio, légat du Saint-Siège à Buda avant Mohács, mais le blocus de Ferdinand et le début de la campagne des mercenaires allemands contre Rome les obligent pour un certain temps de rester sur place. Finalement, Burgio laisse Rincón ; serait-ce parce qu'il était angoissé par le nouveau tournant ? Ou bien craignait-il d'être arrêté par les autorités autrichiennes ? De toute façon, Rincón, à son tour, a eu la chance d'échapper aux gens d'armes chargés par les autorités styriennes de l'arrêter, voire même de le tuer ; il arrive, début juin, à la frontière hongroise pour rencontrer, le 15 juin en Slavonie, Kristóf Frangepán et arriver, le 25, à Buda[81].

Alors que l'ambassadeur affrontait les difficultés de la route, de grands changements avaient lieu dans la partie méridionale et orientale de l'Europe. Rappelons-nous : le 6 juin marque le début du *Sacco di Roma*, le triomphe des mercenaires des Habsbourg sur Rome. Le 15 juin, la réunion d'Olmütz se termine par un échec total, tandis qu'à Vienne, les armées de Ferdinand commencent leur évolution vers la frontière hongroise. L'Empereur est vainqueur sur la scène italienne et le roi de Bohême se prépare, en toute évidence, à profiter de cette occasion pour attaquer la Hongrie. Rien de surprenant donc, à ce que l'ambassadeur de France soit reçu à Buda comme s'il était « tombé du ciel ». La guerre est déclarée à la Hongrie malgré ses efforts pour l'éviter ; ainsi, le gouvernement ne pouvait faire autre chose que d'accepter aussitôt le bras droit tendu de l'ennemi de son ennemi. Il pouvait le faire car il venait de recevoir des nouvelles de la victoire d'Imre Czibak sur Iovan Tcherni[82].

[80] CHARRIÈRE, p. 155.

[81] Sur Rincón et Burgio à Venise et les mesures prises par Ferdinand : HATVANI, *Bruxelles*, N° 31, SANUDO, 44/361, 369 et 592, 45/361 ; *DR* VII/2, p. 992. (Ici, le roi Jean garde déjà rancune de l'arrestation de Burgio.) D'ailleurs Burgio avait reçu, dès le 19 mars, son mandat pour Buda.

[82] Rincón lui-même écrit à Venise sur son accueil et la victoire de Czibak : SANUDO, 45/564 (Buda, le 3 juillet 1527). Si le message poussant ouvertement à la lutte, atteint sa destination, il pouvait alors exercer son effet lors de la prise de décision.

L'accord est conclu dès les premiers jours. Le 2 juillet, fête de la Visitation, Rincón peut déjà faire célébrer la grand-messe dans le château de Buda pour fêter l'adhésion de la Hongrie à la Ligue de Cognac. Le chancelier István Werbőczy annonce la grande nouvelle à la foule réunie.

Nous ne possédons pas le texte de l'accord, mais il n'est pas difficile d'en résumer l'essentiel à partir des rapports le concernant. Les parties contractantes y annoncent leur alliance contre les Habsbourg ; la France, à son tour, promet de l'argent et des armes à la Hongrie. (Finalement, même le mariage de Zapolyai avec une Française y est peut-être envisagé, mais ceci paraît moins probable.)

Rincón signe tout ceci au nom de François Ier, mais aussi en celui de la Ligue entière, et il se réfère même à l'Angleterre, adhérée à la Ligue le 26 mai, pendant que Rincón était en route[83]. Ceci peut réconforter le roi Jean même si la nouvelle du *Sacco di Roma,* arrivée quelques semaines auparavant, peut justifier le doute quant à la force des futurs alliés. L'ennui est que l'on ne peut pas être certain quant à l'autorisation du chevalier de négocier au nom de la Ligue entière.

Nous ne savons pas si, pendant son long voyage, il a été à Rome et s'il a reçu, pendant son séjour à Venise, des instructions de la Signoria. Le manque de données n'est pas la seule raison qui alimente le doute ; Rincón lui-même pense indispensable, le 3 juin, c'est-à-dire le lendemain de la conclusion de l'accord, d'informer Venise dans une lettre urgente de ce qui vient d'arriver, et cette lettre ne contient aucune indication relative au fait qu'il aurait agi au nom de la République. Il ne fait qu'annocer tout simplement que le roi Jean a accepté le secours qu'il a offert au nom de la Ligue. Pour le reste, il souhaite encourager la République à prêter secours à Zapolyai « parce qu'on peut encore obtenir pour peu ce que, plus tard, on n'obtiendra pas contre beaucoup de sacrifice non plus ». Il ne cache pas qu'il voit la possibilité d'attaquer l'Autriche si les Hongrois ont leur appui[84].

Il ne faut pas penser que Rincón était de mauvaise foi ou qu'il avait fait une blague. Il était un diplomate typique de son époque : dans cette carrière, suivie surtout par des ecclésiastiques, on avait très souvent besoin d'hommes prêts à l'aventure, tout comme ce chevalier espagnol qui, motivé par sa haine contre les Habsbourg, était un fidèle serviteur de François Ier et de la politique extérieure de la France. Or, l'audace et le goût du risque mènent souvent à l'excès. Cet ambassadeur français est coupable d'avoir dépassé les limites de sa compétence, mais parce qu'il était convaincu de rendre service aussi bien à son roi qu'à la Hongrie.

De toute façon, Jean Ier avait autre chose à faire que de contrôler le mandat de Rincón. D'abord, il a fait rédiger une réponse officielle à la lettre de François Ier : dans cet écrit daté du 6 juillet, il remercie le souverain français de sa bonne volonté, et s'excuse que ses propres délégués n'aient pu parvenir jusqu'à la France en raison du blocus de Ferdinand (on croyait Łaski empêché de continuer son voyage). La nécessité de l'aide française y est motivée tout d'abord par la situation qui s'est produite après

[83] La lettre de Tomicki à L. Górka sur l'accord de Buda, *Acta Tomiciana*, IX², N° 235 ; sur le rapport du bohémien Sternberg, daté de Buda le 5 juillet, MUFFAT, p. 49 ; L. SZALAY, *Adalékok*, p. 46 et la lettre de Rincón à Venise. L'affaire du mariage est mentionnée par Sigismond à Rincón dans sa réponse donnée le 5 septembre 1527, mais étant donné que Łaski était de retour alors, on ne sait pas si l'idée était venue de Buda ou de Paris.

[84] SANUDO, 45/546.

la défaite de Mohács, mais plus tard, l'accent sera mis sur la requête de l'appui commun « des princes chrétiens alliés », auprès de qui Jean demande l'intervention du roi le plus chrétien.

La chancellerie hongroise joint également deux annexes au message officiel. L'un s'étale sur la légitimité de l'élection de Zapolyai, l'autre, conformément à la demande française, est une description détaillée de l'état des choses en Hongrie, de la situation de Jean Ier et de ses adeptes. Le compte rendu parle avec fierté du fait que le pays entier a reconnu l'autorité du nouveau roi, il se vante également de la fidélité de la Valachie et de la Moldavie. Il dénonce les réfractaires obstinés (István Báthory, Elek Thurzó, de la « compagnie des Fugger », l'évêque Tamás Szalaházy, le croate János Karlović de Corbavie et quelques jeunes serviteurs de la reine, mais « aucun d'eux n'est de souche des barons hongrois ») ; ensuite il mentionne un par un ceux qui, depuis l'hiver, se sont convertis auprès de lui (Ferenc Batthyány, l'évêque István Brodarics, János Tahy) pour terminer avec ceux qui l'ont délaissé récemment (László Móré de Csula, István Beriszló, despote serbe et Bálint Török, mais à en croire le *post scriptum*, ce dernier est revenu depuis). Le document passe ensuite à la partie la plus importante : répondant à la requête orale de l'ambassadeur, il reconnaît ouvertement l'impossibilité de l'envoi de secours militaire, donc il faut recourir à l'autre moyen : une assistance pécunière que François Ier pourra facilement faire parvenir en Hongrie et qui sera surtout affectée à l'achat d'armes, qui font terriblement défaut en raison de la campagne contre les Turcs et le blocus commercial de Ferdinand.

Le texte se termine, avec un optimisme exagéré quoique compréhensible, par les difficultés de Ferdinand et l'amitié des Bavarois (« qui sont au point de conclure une alliance avec notre majesté royale, tout comme plusieurs des princes de l'Empire ») ; et par la nouvelle des premières avances (réellement accomplies) des Habsbourg auprès du Turc [85].

DELAISSE

Tandis que Rincón poursuit ses derniers entretiens dans la capitale hongroise, les avant-gardes de l'armée de Ferdinand franchissent, le 8 juillet, la frontière hongroise et assiègent Dévény, propriété de János Bornemissza, *castellanus* de Presbourg. Dévény se rend bientôt et l'armée, de plus en plus nombreuse, commence sa poussée vers l'intérieur du pays. Le 31 juillet, Ferdinand lui-même met le pied sur le territoire hongrois, suivi de son arrière-garde. La guerre entre les Habsbourg et la Hongrie est commencée.

Le gouvernement de Jean Ier devait donc agir vite s'il voulait vraiment utiliser l'appui de ses récents alliés. Malheureusement, la distance et l'évolution de la situation militaire en Italie exclut toute possibilité d'action immédiate. Ainsi les premières tentatives de Buda visent à utiliser l'appui indirect de la France. Dès que l'encre est séchée sur les documents de conclusion de l'accord avec les Hongrois, le chevalier Rincón part, le 10

[85] SIMONYI, *Londres*, N° 21, 22 et 23. Le seul point obscur de l'histoire est que le roi Jean pense faire parvenir le secours pécunier « per viam Odany et Pasmany » dont je ne saurai dire ce que ceci veut dire. Serait-ce le nom d'une banque ?

juillet, pour Cracovie auprès du roi Sigismond, avec l'intention explicite d'amener la Pologne à intervenir dans cette nouvelle guerre des Habsbourg, guerre qui renverse le *status quo* en Europe centrale. L'ambassadeur français est accompagné de Jan Rożrazewski, gentilhomme polonais muni du mandat d'ambassadeur (à partir du 12 juin) par Jean Ier, chargé d'informer formellement les Polonais de la déclaration de guerre de Ferdinand et que la Hongrie espère que Cracovie lui fournira des secours.

Le 25 juillet, c'est-à-dire, deux semaines plus tard, un commissaire hongrois, Gian Battista Bonzagno, prévôt de Várad et secrétaire du roi, part pour Venise et Rome. Bien sûr, Bonzagno était pareillement chargé d'exprimer, sans mâcher ses mots cette fois, devant la Signoria et le pape – et faisant allusion à l'accord conclu avec Rincón – que « le roi Jean voudrait une assistance pécunière du pays (de Venise) pour être capable de tenir tête à l'archiduc, car il n'a pas autant de soldats fantassins et de cavaliers qu'il veut ; (en échange) il offre à cette terre le commerce de bovins »[86].

Nous sommes fin août quand Bonzagno arrive à Venise, tandis que les événements se suivent rapidement en Hongrie. Les forteresses de la Transdanubie se rendent les unes après les autres, devant les *landsknecht* et le 12 août, le roi est forcé de quitter Buda. La route est bloquée par le sud-ouest. On peut solliciter uniquement de Cracovie le secours déjà demandé. Le 16 août, le prévôt Statileo part du camp de Szentfalva, près de Buda, pour la Pologne, afin de présenter cette requête devant le roi Sigismond et d'obtenir le congé des nobles polonais qui, de leur propre gré, partaient au secours des Hongrois.

La communication entre Bonzagno et la cour du roi Jean s'est rompue peu après que l'ambassadeur commence ses entretiens à Venise. L'évacuation de Buda, puis la mort de Kristóf Frangepán provoquant le démembrement du parti de Zapolyai en Slavonie, rendent impossible, pour des mois, toute correspondace et il faut attendre jusqu'à novembre pour rétablir, tant bien que mal, la liaison.

Du côté polonais, par contre, le va-et-vient des messagers et des envoyés est continu. Ainsi, Zapolyai qui recule vers la Transylvanie, se tient au courant des réponses de Cracovie. Or, ces réponses ne sont pas favorables du tout. La cour hongroise a beau chercher à gagner les hommes politiques polonais à la cause hongroise : les lettres privées de Jean Ier, de Werbőczy et d'autres sollicitant la bonne foi, n'influencent pas la politique polonaise officielle. Cracovie, prise dans l'engrenage de deux courants, tient à sa neutralité, voire même, le penchant du vieux Sigismond envers les Habsbourg se manifeste au fur et à mesure que les mauvaises nouvelles se multiplient à propos de Jean.

Rożrazewski, dont l'audience à la cour polonaise est différée pour des semaines après son arrivée le 22 juillet, doit se contenter finalement de faire parvenir à Zapolyai la réponse plutôt désobligeante de Sigismond qui prétend être lié par les mêmes liens à Ferdinand qu'à Jean. Si le roi de Pologne avait jamais eu l'intention de porter secours à qui que ce soit, ce serait au défunt Louis II, mais il en a été empêché par la menace des Tatars – termine-t-il, quasi impertinent, la lettre.

[86] Sur les lettres de créance de Bonzagno : SANUDO 54/671 et 693. Sur ses propos tenus à sa première audience publique : *op. cit.* 46/8 , (le 2 septembre) : « La conclusion era quel suo re zuane voria aiuto di danari da questo Stato per poter resister contra l'Archiduca, perché di zente a cavallo et a pedi ne ha quanti el vol, offerendo a questo Dominio dar la trata di la carne. »

Le 1er septembre, le prévôt Statileo reçoit, lui aussi, la réponse de Sigismond. Il est contraint de croire à l'étonnement et le regret hypocrite des Polonais « que ... le roi de Hongrie, voyant l'intention, les préparatifs et l'équipement de guerre permanent et multiple de son ennemi, le roi de Hongrie n'a pas pris les mesures à temps ... et n'a pas porté à la connaissance de sa Majesté [le roi de Pologne] ses forces et ses intentions et ne s'est pas entretenu avec lui de sa défense ... ». Sigismond ne peut plus lui porter secours et « il ne peut pas remettre au roi de Hongrie l'argent demandé en emprunt [car] il n'a pas d'argent comptant »[87].

Pour Rincón, avec qui il fallait être plus prudent, le refus a été moins direct. Après tout, la France était une grande puissance et l'ambassadeur avait promis, au nom de François Ier, quelque argent. Sigismond a réfléchi donc jusqu'au 5 septembre sur ce qu'il devait lui dire, puis il a dit à l'Espagnol qu'il continuait à aimer Jean comme son fils, mais le roi de Bohême, Moscou et ainsi de suite...

La concession ultime du gouvernement polonais est – pour le moment – de fermer les yeux sur le fait que beaucoup de Polonais, désobéissant à son interdiction publique, ont rejoint l'armée du roi hongrois.

En effet, il n'aurait rien pu faire contre cela, sans compromettre son autorité, puisque la reine Bona et ses adeptes, pour des raisons politiques, ainsi que les nobles polonais par germanophobie, ont tout fait pour laisser lettre morte l'interdiction en question. (Sigismond, à son tour, manifeste son sens de la réalité, cette fois, car l'élargissement excessif de la puissance des Habsbourg pourrait être dangereux pour les Jagellon.) Il convient d'ajouter encore, que Rincón et Rożrazewski rassemblaient (pour sauver ce qu'on pouvait) armes et soldats, sans ménager l'argent et la propagande. L'ambassadeur français fait même fêter postérieurement, mais avec d'autant plus de bruit, la nouvelle de la mort de Iovan, puis il part le 17 septembre, avec une troupe polonaise moins importante pour la Hongrie où il a failli subir une déconvenue, car le détachement dirigé par Piotr Kmita, seigneur polonais, a été pris au piège et seuls quelques-uns d'entre eux ont réussi à s'échapper.

De toute façon, après cette aventure de septembre, Rincón était le premier à pouvoir décrire en détails au roi Jean les circonstances du refus de la Pologne. Il s'agissait d'un voyage sinistre et pas seulement à cause de l'hésitation de Cracovie et l'échec de Kmita. L'ambassadeur français se trouve encore à Cracovie lorsque, peut-être le 5 septembre, Hieronym Łaski, ayant fait un long voyage, rentre via Danemark de l'Angleterre. Or, ce que ce jeune polonais apprend à Rincón, équivaut à une catastrophe.

Łaski doit rendre compte du fait que François Ier l'a reçu à la mi-juin, mais – se référant à la victoire de l'armée impériale à Rome – tout ce que le roi a pu lui dire est de souhaiter bonne chance aux Hongrois « pour la guerre contre les Turcs » et de

[87] *Acta Tomiciana*, IX², N° 273 : « Mirari satis non potest Majestas Sua [c'est-à-dire Sigismond], quod serenissimus Rex Ungariae videns hostis sui institutum, videns continuus et multiplices ejus apparatus bellicos, neque providerit tempori, quae opus erant ad tantos tum potentis hostis conatus reprimendos, neque vires et rationes suas Majestati Suae communicavit aut secum de defensione sua consuluit ... ». « Pecuniam, quam petit sibi dari in mutuum serenisssimus res Ungariae, non habet promptam pecuniam Majestas Sua. »

promettre de contribuer à la « défense » de la Hongrie, une fois les problèmes en Italie résolus[88].

Ensuite, il doit rendre compte du fait que, le 15 juillet, à la demande d'aide « contre les Turcs », remise au roi d'Angleterre, il a reçu comme réponse que « Sa Majesté plaint beaucoup la nation hongroise pour les souffrances (et pourtant) puisque la noblesse et la communauté ont élu le nouveau roi de volonté commune, il convient de supposer qu'il possède des qualités qui le rendent capable de régner non seulement en temps de paix, mais aussi de mener la guerre et de sauvegarder le pays contre les Turcs. En ce qui concerne le secours demandé, le roi ne ménagerait ni sa propre personne ni les dépenses si ses provinces se trouvaient à proximité de la Hongrie... Or, considérant la grande distance ainsi qu'actuellement plusieurs parmi les princes chrétiens se trouvent aux prises entre eux, mais surtout pour la raison que le Vicaire du Christ est exposé actuellement à la tyrannie méchante... sa Majesté [à savoir Henri VIII] est tenue de consacrer toute sa puissance et sa force à cette affaire »[89].

Il est cependant vrai que Łaski a poursuivi des entretiens prometteurs à Paris au sujet du projet de mariage entre le roi Jean et une princesse française (ici il ne s'agit plus de Renée mais d'Eléonore) et que le souverain anglais a accordé à Zapolyai, malgré les efforts diplomatiques contraires de Ferdinand, le titre de roi et son corollaire, l'entière reconnaissance. Mais la seule promesse – jamais tenue – d'accorder l'assistance pécunière est venue de l'insignifiant Danemark[90].

A Londres, début juillet, Łaski était encore en mesure de répondre au chancelier Wolsey qui lui avait confié les intentions anglaises : « il estime que son Seigneur (Jean) ferait mieux maintenant de se tenir en suspens et de ne rien décider jusqu'au moment où il s'avérera ce que sa Majesté (Henri VIII) et le roi de France seront à même de faire en faveur de la paix générale » ; et il ajoute sans même sourciller que le roi Jean perdrait plutôt ses biens que de pactiser avec les Turcs[91]. Arrivé en Pologne, et voyant la guerre déjà éclatée et étant sur le point d'être perdue, il dut se rendre compte que sa mission avait échoué.

Nous ne savons pas ce que ce jeune polonais connaissait des événements compliqués en Europe, en automne 1527. Savait-il que François Ier s'évertuait à préparer une contre-attaque de grande envergure en Italie, et que ceci absorbait toutes ses énergies? A-t-il entendu que Venise aussi bien que la Pologne ont encouragé Henri VIII à aider Jean, mais la politique anglaise (tout comme celle de la France) n'a jamais pensé à la Hongrie que pour la monter, le moment venu, contre les Habsbourg, et ne l'a jamais considérée comme un partenaire précieux en soi. On se retenait probablement de montrer à Łaski la lettre cynique et lucide de Wolsey (adressée à Henri VIII) : « à mon humble avis, par ailleurs, il est très important que ce prince (Jean Ier) soit accueilli avec complaisance et affection, *ut Imperialium magnitudini obvietur* [pour enrayer la

[88] Voir la lettre de Wolsey au sujet de son entretien avec Łaski le 5 août 1527 ; SIMONYI, Londres, N° 14.

[89] La lettre de William Knight à Wolsey : SIMONYI, *Londres*, N° 17. Henri VIII a postérieurement fait approuver au chancelier Wolsey la réponse rédigée à l'insu de celui-ci (SIMONYI, *Londres*, N° 18).

[90] Łaski parle de ses entretiens de France à Wolsey (SIMONYI, *Londres*, N°14) et en résume l'essentiel à Sigismond : *Acta Tomiciana*, IX², N° 278. Sur la promesse d'aide des Danois, etc. : W. POCIECHA, II, p. 332. Henri VIII reconnaît Jean : BREWER, N° 3243.

[91] SIMONYI, *Londres*, N° 14.

puissance de ceux de l'Empire], de peur qu'opprimé, *Ferdinandus nimium exaltetur* [ne s'exalte davantage]; et cet homme ainsi soutenu, ne contribuera pas moins à ce que Ferdinand soit préoccupé par lui et ne puisse porter secours dans les affaires italiennes ou contre la France. Et au cas où il serait question de guerre entre Votre Majesté et l'Empereur,ce prince pourrait servir à des fins importantes »[92].

Par contre, on peut facilement comprendre qu'à l'arrivée de Łaski à Cracovie, Rincón se soit senti mal à l'aise pour un moment. Statileo, l'ambassadeur également présent, l'injuriait avec une colère peu digne de son statut d'ecclésiastique, pour avoir « entraîné » le roi Jean dans cette guerre et parce que rien du secours promis ne s'était réalisé. L'Espagnol jurait, traitait le prévôt d'animal et s'excusait en disant qu'il y avait à Venise 50 000 pèces d'or, et la même somme donnée par le pape, destinées aux Hongrois. (Nous aimerions bien savoir si François Ier le lui avait vraiment promis à son départ ; il est certain que personne n'en a soufflé mot à Bonzagno, alors à Venise)[93]. En homme intelligent, il devait se rendre compte que Statileo avait raison sur plusieurs points, et ce qu'il aura à dire aux seigneurs hongrois, ne serait pas non plus mieux accueilli. Il faut pourtant dire à sa décharge qu'il était le dernier à blâmer pour la situation. Ses excès de juillet auraient pu passer pour erreurs seulement dans le cas où le marché de Buda aurait été refusé par le pape ou Venise. Mais le « non » officiel venait de la France, or, il est certain que François Ier avait dûment mandaté Rincón pour se mettre d'accord avec les Hongrois. Donc, c'était son commissionaire qui s'était retiré de ses propres propositions, non à cause des agissements de l'ambassadeur, mais de la chute de Rome.

Tout ceci explique pourquoi le chevalier dont la situation était devenue délicate, se hâtait auprès du roi Jean, en risquant ainsi sa tête. De toute façon, aux alentours du 20 septembre, on le trouve à Kassa, s'entretenant avec Zapolyai ; et le 23, à l'issue de ces entretiens, Zapolyai envoie un courrier chez le maréchal Montmorency, l'un des personnages-clés de la politique française. Ce courrier (ou ambassadeur ?) est Tranquillo Andreis, humaniste d'origine dalmate connu mais peu apprécié. Le message qu'il porte demande au maréchal « d'informer Sa Majesté la plus chrétienne de toutes les choses qui sont à l'origine de sa mission, et d'obtenir d'elle de le renvoyer le plus tôt possible, car il est nécessaire que je sois, le plus vite possible, au corant de la volonté de Sa Majesté la plus chrétienne »[94].

[92] Wolsey à Henri VIII (le 8 jullet, Canterbury) : SIMONYI, *Londres*, N° 15.

[93] « Der franzosische bott ist ubel content auff den Statilio, das er gesagt, sein her rettet seinem heren vil zugesagt und nichts gehalten in in das spil gefurt, das er sinen schatz vorschwendet und unutzlich aufgegeben. So spricht der franczose dorauff, der Statilius sey ein bestia und mit urlaub her lige, sein her der Cristenlichste Konig habe seinem herren nicht mer als hundert tausent zugesagt. Die sein schon zu Venedig gewest, do hat man aus seines herrens bewillung dem Bapst funffzig tausent dor von gegeben, die an ier funffzig tausent kan man nicht in wexel pringen, wie er den alhie in seinem beyweszen mit etlichen person geredet hat. » Le rapport de G. Logschau à Ferdinand, Cracovie, le 14 septembre 1527; HHSta. UA, fasc. 6 (septembre 1527) f. 94-96, publié par W. POCIECHA II., p. 576.

[94] La lettre à Montmorency : CHARRIÈRE, p. 160 ; Ferdinand pensant que Rincón se préparait à rentrer, a donné l'ordre de l'arrêter (HATVANI, *Bruxelles*, N° 36). L'Espagnol était la bête noire des Habsbourg, même Logschau a essayé de le faire enlever (W. POCIECHA II, pp. 578 et 584 ; *Acta Tomiciana* X, N° 48).

Andreis part hâtivement, et le roi Jean, à son tour, rejoint son armée qui recule en direction de Tokaj. Le 27 septembre, c'est le jour de la bataille livrée à proximité du vieux château, bataille qui décide du sort de la campagne de l'automne 1527. L'assaut de la cavalerie hongroise est repoussé par les *landsknechts,* puis ces derniers forcent les partisans de Jean Ier en retraite à traverser la Tisza.

Il est de plus en plus évident que la Hongrie n'est pas capable de résister aux Habsbourg. L'armée battue se dirige vers la Transylvanie et Hieronym Łaski la rejoint en route ; il a été retenu dans la cour de Sigismond où il a dû se disculper de sa mission d'ambassadeur, faite sans l'autorisation de son souverain. Ensuite, une nouvelle sinistre arrive : le jour de la bataille de Tokaj, Kristóf Frangepán, affreusement blessé, est mort, loin en Slavonie, pendant le siège de Varasd ; il était l'un des piliers les plus solides du parti de Jean. En Transylvanie, ancienne province de Zapolyai, la révolte éclate : le voïvode Péter Perényi se détourne de Zapolyai et les villes saxonnes se préparent à la résistance.

Il y a peu de chance de continuer la lutte sans secours. La France, l'Angleterre, la Pologne, Venise et le pape n'ont rien donné que des mots creux. Les deux principautés roumaines qui auraient pu être, en raison de leur proximité, un appui important, et que Zapolyai comptait si fièrement parmi ses partisans, ont choisi l'attentisme. Bien que Petru Rareş, le nouveau voïvode de la Moldavie, exerçant son autorité depuis le mois de février 1527, ait envoyé son représentant auprès de lui, au printemps, pour lui rendre hommage, mais en même temps, il était en rapport avec les hommes de Ferdinand, à qui il s'était soumis officiellement. Le seigneur de la Valachie, Radul, appuyé pour accéder au trône par Zapolyai encore voïvode, chez qui le souverain hongrois envoie son ambassadeur Miklós Körösy, secrétaire de la cour, suit la même tactique.

L'ACCORD D'ISTANBUL

Fin 1527, la politique extérieure hongroise n'a plus le choix (contrairement à sa situation du début de l'année) : il faut composer avec les Turcs.

En effet, les derniers entretiens avec eux ont eu lieu au mois de mai 1527. Le service de renseignement vénitien apprend directement de Buda l'arrivée des visiteurs turcs. Sur quoi portent les négociations ? On a vu que Łaski a expliqué à Wolsey : la Hongrie avait l'intention de proposer une alliance contre les Habsbourg. Le prévôt Statileo, à son tour, demande au roi Sigismond, précisément le jour de l'arrivée des Turcs, quelle serait sa réaction si les Hongrois avaient l'appui du sultan. Afin de nous assurer que les premiers pas ont été faits par la Sublime Porte, je mentionne ici le rapport du 22 juin de Piero Zen où il informe la Signoria que « le Sultan a l'intention d'envoyer du secours au voïvode contre l'archiduc et il lui a envoyé des troupes »[95].

En mai, le ciel seulement se couvrait, l'orage n'avait pas encore éclaté. Le roi Jean avait reçu – semble-t-il – en présence de ses magnats, les messagers turcs (car ils n'étaient pas des ambassadeurs véritables) ; mais le roi ne voulait s'entretenir avec eux qu'en catimini, et il leur a donné sa réponse en secret, les renvoyant pendant la nuit.

[95] Piero Zen : SANUDO, 45/511 (« Il Signor vol mandar aiuto al Vayvode contra L'Archiduca, e ha ordinato vi vadi zente »).

Quelle pouvait être cette réponse ? Depuis le début, ce sont les Turcs qui insistent auprès des Hongrois pour que ceux-ci leur demandent secours ; pourtant, le 17 juillet, les Vénitiens chargés de transmettre les nouvelles, ne peuvent obtenir d'Istanbul les renseignements que Soliman attend d'un émissaire du souverain hongrois. Donc, Jean I[er] joue un coup pour gagner du temps et quoique sa promesse (crédible) d'envoyer son émissaire puisse paraître une concession, il est impossible de la différer sans entraîner la rupture[96].

Ensuite, la guerre avec Ferdinand de Habsbourg éclate, et ceci risque de balayer le nouveau roi hongrois. L'exhortation du Sultan est palpable, et il n'est plus de temps d'hésiter. Il faut trancher pour ou contre.

La Hongrie était un pays chrétien, et en lutte atroce avec les Turcs depuis un siècle et demi. Il était donc difficile de passer outre les interdictions des traditions, d'autant plus que les implications politiques risquaient d'être graves. Bien que certaines puissances européennes aient fait auparavant marché avec les Ottomans, une telle coopération envisagée sur la scène hongroise était sans précédent. Evidemment, le roi était conscient que son ex-beau-frère, le souverain polonais avait raison quand il répondait à la question de Statileo, en mai (sur l'aide turque) : « Sa Majesté (Sigismond lui-même) ne peut aucunement approuver ceci, car c'est une chose sacrilège et dangereuse, car, en conséquence, les Turcs pourraient, sous ce prétexte, plus facilement occuper et envahir la Hongrie, et sans doute, la chrétienté entière s'indignerait-elle contre sa Majesté hongroise ainsi que contre son pays ; ainsi elle aurait, au lieu de secours, des hostilités pour toujours. Pour cela, Sa Majesté lui demande et lui conseille [à Jean I[er]] de chercher, si possible, un autre moyen pour sa propre défense et sa cause, et non pas de chercher le secours des plus dangereux et indignes d'un prince chrétien»[97].

Mais la question du «si possible» s'est résolue depuis dans le sens de l'«impossible». La nouvelle question est tout-à-fait simple désormais : resté seul, est-il permis, vaut-il la peine d'accepter l'aide des Turcs dans la guerre qui est sur le point d'être perdue, contre les Habsbourg ?

Les historiens soulèvent de temps en temps la question de savoir, sous quelle influence Zapolyai a pris une décision dans cette affaire. On souligne d'habitude l'importance de Rincón et de Łaski. Sans doute, ces diplomates pouvaient lui fournir quelques informations précieuses sur la situation en Europe. Rincón, par exemple, était en mesure d'informer les responsables de la politique hongroise que la République de Venise avait envisagé, dès le mois de mai, d'inviter le Sultan à porter secours au roi hongrois, de peur que la puissance de la dynastie impériale ne s'accroisse excessivement. Il serait intéressant de savoir si, en Transylvanie, on entendait parler des

[96] SANUDO, 45/360. Il ne pouvaient pas être des ambassadeurs ordinaires car Łaski ne les mentionne pas à Istanbul. SANUDO, 45/620.

[97] *Acta Tomiciana* IX[2], N°128. « Verum quod auxilioTurcorum illius Majestas (c.-à-d., Jean I[er]) uti deberet, id nequaquam a Majestate sua probari posset, res enim esset juxta impia et periculosa, unde et regnum Ungariae facilius confici ac occupari posset hoc praetextu a Turcis, et universi Christiani hac impietate permoti haud dubie in ipsum serenissimum regem Ungariae et regnum eius commoverentur, ita ut ab illis pro subsidijs perpetuam hostilitatem haberet, et proinde Majestas Sua rogat et consulit, ut illius Majestas alios potius modos se et sua tuendi, si fieri potest, sequi velit, quam eos qui et periculosissimi sunt et christiano principe non satis digni. »

incursions turques importantes qui suivaient la campagne de Ferdinand et qui avaient été ordonnées – peut-être sous l'influence des encouragements vénitiens – par le grand vizir Ibrâhîm lui-même[98].

Une chose est certaine : la décision devait être prise, en raison du droit d'un roi souverain et du poids de la responsabilité, par le roi. On peut croire sans réserve aux mémoires des contemporains, qu'il l'a fait au prix d'un lourd combat intérieur, ayant même recours à la Bible. Le 18 octobre ou un des jours précédents, Hieronym Łaski est chargé d'une nouvelle mission à Kolozsvár : il doit se préparer au voyage et partir, d'abord pour Istanbul, ensuite pour Venise.

Le Polonais audacieux accepte le défi, même s'il doit prendre le risque de partir sans attendre le sauf-conduit habituel qui assure la protection du voyageur. De surcroît, rien ne garantit l'effet des recommandations du roi Jean, adressées à Ibrâhîm, aux Pachas et à Lodovico (Alvise) Gritti, le fils naturel du doge de Venise, devenu banquier (et le confident du grand vizir). Avant son départ, il a seulement le temps d'informer son ami, le hetman Jan Tarnówski de son voyage, faisant allusion aussi au but de ce voyage : «si ses alliés trahissent Sa Majesté, il est à craindre qu'elle s'efforcera d'avoir l'amitié des nations étrangères et puisqu'elle ne peut pas obtenir l'aide des rois couronnés, elle l'aura du prince qui porte du lin sur la tête... »[99].

Łaski se dirige précipitamment vers les Balkans et après des péripéties survenues en route, il arrive à la capitale ottomane. Le 22 décembre, le grand vizir Ibrâhîm daigne le recevoir enfin, et ensuite les rouages se mettent en marche. Le lendemain, l'ambassadeur du «ban de la Transylvanie » a un entretien avec le Pacha Mustafa, le gendre du Sultan, et le Pacha Aïas. Le sujet des entretiens est le même, seul le ton y est différent. C'est Ibrâhîm qui donne le ton, en effet : « ton seigneur a oublié de demander le pays au Sultan ... Notre seigneur avait laissé le château de Buda intact, car il avait eu l'intention d'y retourner. Ton seigneur aurait dû envoyer son ambassadeur plus tôt, non pas maintenant, mais avant qu'il pose la couronne sur sa tête. S'il cherche à obtenir la grâce du Grand Seigneur maintenant, c'est qu'il est coincé par l'archiduc..., dans le cas contraire, nous aurions pu nous attendre à autre chose qu'à la paix. Nous sommes au courant de ce qu'il voulait obtenir du Tzar Iovan par l'intermédiaire de Radić... »[100].

Mustafa est encore plus brutal quand il ajoute : « N'es-tu pas chargé d'autre chose? N'as-tu pas apporté des cadeaux à mon seigneur ? ... Notre loi dit que tout endroit où notre seigneur prend repos, même si ce n'est qu'une seule fois, revient à notre seigneur,

[98] Voir le chapitre intitulé « Le théâtre oublié » dans la deuxième partie. Si la constataion de SZERÉMI, p. 140, c'est-à-dire qu'un envoyé turc nommé Kassim aurait escorté le roi Jean en retraite de Buda, serait vraie, nous pourrions tenir l'ordre d'Ibrâhîm pour connu. Ces rumeurs ont beau être étayées des informations venues de Venise (rumeurs fondées sur des nouvelles racontées par des marchands en octobre 1527, SANUDO, 46/273), les circonstances de la mission de Łaski en excluent toute possibilité. Szerémi aurait confondu le mémoire d'un voyage ultérieur avec la retraite en automne 1527. Or, dans les nouvelles de Venise, il y a beacoup d'autres absurdités aussi.

[99] *Acta Tomiciana*, IX², N° 314 : « Quod si illius celsitudo fuerit destituta a confoederatis, vicinis et amicis suis, timendum est, ne cogatur quaerere exteras naciones ac amicitias, et ne, cum non possit habere regum coronatum auxilia, habeat ab principe linteolum in capite ferente... » La manque du « salvus conductus » indique dans quelle mesure les négociations du mois de mai étaient inachevées.

[100] Le dernier éditeur du rapport des négiciations de Łaski : HURMUZAKI, II/1.

de droit éternel. Tu dédaignes le sultan si tu parles de l'amitié de ton seigneur. Mon petit frère, tu viens de la part d'un serviteur : si tu n'apportes pas l'impôt, je cesse de converser avec toi. »

Le Pacha Aïas lui rappelle discrètement : « Dis-donc, le serviteur de notre seigneur, celui que nous avons envoyé en tant qu'ambassadeur auprès du roi Louis et dont on sait qu'il était tenu en captivité à Tata, est-ce qu'il est encore en vie, et où est-il, entre quelles mains, actuellement ? »

Après de plus ou moins longues circonlocutions, Łaski répond à tous en disant la même chose : « Or, mon Seigneur est loin de penser aux taxes, donc je me tais là-dessus. » En récompense de son obstination, et peut-être pour souligner l'avertissement d'Aïas, Łaski est mis en résidence surveillée le 24 décembre, si bien qu'il passera les fêtes de Noël coupé du monde extérieur.

Le 26 et le 27 décembre, Gritti, ayant suborné les gardes, prétend-on, réussit à voir le prisonnier et « en son propre nom et privé » l'incite à accepter l'imposition de la Hongrie. Le Polonais répond par la négative et pour faire comprendre à l'Italien à qui il a affaire, Łaski lui confie que François Ier enverrait 30 000 couronnes à la Hongrie, via Venise, et invite Gritti à aider à faire parvenir cette somme à destination. Le banquier ne trouve rien à riposter que de faire l'éloge de la Serenissima : selon lui, le fait qu'en 1526 le Sultan a quitté la Hongrie est un mérite qui appartient à la République.

Alors, la ronde recommence. 28 décembre 1527 : une nouvelle audience, cette fois accordée par le grognon grand vizir : « Demande le pays à mon seigneur en don, exhorte-le qu'il ne prenne en mal le retard de ton seigneur... Promets-lui les taxes, sans en mentionner le montant, je me charge de le faire réduire. Si tu agis ainsi, tu réussiras... Et ton seigneur, contre qui nous donnera-t-il secours ? Ceux-ci sont trop loin de vous !... Pour l'amitié (seule), lui donner notre Hongrie et partir à sa rescousse avec toutes nos forces ?... Ecoute mon conseil et rends hommage à mon seigneur, promets-lui les taxes, sinon la Hongrie n'appartiendra ni à ton seigneur ni à Ferdinand. Nous ferons de Buda Constantinople, nous en ferons le siège de notre empire et nous enverrons les Tartares contre la Pologne... »

Łaski commence d'abord par des fanfaronnades : «Si vous ne voulez pas de l'alliance que je viens vous offrir, donnez-moi un passeport que je puisse repartir par où je suis venu » ; ensuite, il passe à la contre-attaque : « Si, comme on en fait courir le bruit, l'Empereur Charles, l'Angleterre et la France s'allient entre eux, même les morts s'élèveront contre vous. Je ne nie pas que maintenant, c'est nous qui sommes nécessiteux, car ce serait une besogne trop dure de faire la guerre avec ton seigneur et Ferdinand à la fois. Mais le temps n'est peut-être pas si loin où vous verrez vous-mêmes que l'alliance que j'ai proposée est dans votre intérêt. Et si vous voulez que nous ayons du respect pour vous – toi-même tu m'as dit qu'aux yeux de ton seigneur le respect prime plus que la fortune – rendez à mon seigneur (les territoires) que vous aviez pris du temps du roi Louis de la Hongrie, la Slavonie et la Croatie... Alors, mon seigneur respectera toujours le tien... et alors, il le reconnaîtra comme son tuteur ».

Ibrâhîm se met à rire et part. Il répond seulement le lendemain, par l'intermédiaire de Gritti, qu'il tient toujours aux taxes, mais à Łaski de répliquer une nouvelle fois : « Le peuple hongrois éprouverait de l'aversion à entendre ceci, et pour cette cause, les puissances chrétiennes s'éloigneraient du roi Jean, voire même le roi François serait, lui aussi, contraint à lui dénier son aide ... »

Ici, comme si on arrivait au point mort, il y a quelques jours de pause. Ensuite, le 2 janvier 1528, Gritti se présente de nouveau avec le message du grand vizir : « Le Pacha laisse tomber les taxes, mais il tient toujours à ce que les rois hongrois envoient des ambassadeurs auprès du Sultan chaque année, munis de 10 000 florins de cadeaux.»

« Donner des cadeaux selon un calendrier préalablement fixé équivaut aux taxes payées » – répond l'ambassadeur, pour commencer le marchandage qui durera plusieurs jours : « Si la Sirmie ne nous est pas rendue, pour une telle amitié et alliance avec le Sultan, le roi de Hongrie enverra un ambassadeur chaque cinq ans, muni de cadeaux selon la volonté de notre roi, mais le montant du cadeau n'est pas déterminé. Rendez-nous la Sirmie et l'ambassadeur viendra chaque année avec les cadeaux. »

Le 12 janvier, Ibrâhîm fait une nouvelle concession : il promet de parler avec le Sultan pendant la chasse qui aura lieu les jours suivants. Il tient parole, tout comme le Pacha Mustafa qui, en l'absence du Sultan, s'entretient avec le Polonais amicalement et lui offre son amitié. Il s'intéresse déjà à des questions pratiques telles que : les Turcs feraient-ils armée commune avec les Hongrois ou les alliés combattraient-ils dans des armées séparées ?

La chasse du sultan dure longtemps ; c'est seulement le 26 janvier que le grand vizir désire voir Łaski. Il paraît que celui-ci est déjà mis au courant par Gritti, car il commence directement par dire : « Vous avez renoncé à exiger la taxe, n'insistez pas non plus pour les cadeaux... Je prie votre dignité de m'accorder l'opportunité de m'entretenir avec l'auguste Sultan, je crois qu'il est plus généreux que certains ne le pensent. »

« Je ne sais quel génie tutélaire t'a appris le caractère de notre monarque – répond Ibrâhîm sans broncher –, demain tu le verras... je serai moi-même l'interprête. »

Le lendemain, en effet, une légion de tchavuch arrive et après de longs préparatifs (entretiens préalables avec Ibrâhîm et deux autres Pachas), le Polonais est finalement conduit devant Soliman. Łaski se montre éloquent, il se permet même de prétendre que le roi Jean avait déjà envoyé deux autres ambassadeurs auprès du seigneur puissant, mais qu'ils n'avaient pu atteindre leur destination. De lui-même, il ajoute : il a été pillé en Valachie, ce qui explique pourquoi il est là les mains vides. Les Pachas se taisent, le Sultan lui-même se garde d'embarasser l'ambassadeur. Il attend Łaski annoncer : le roi de Hongrie « s'offre lui-même ainsi que ses pays, à votre Majesté » et c'est alors que Soliman répond : « J'accepte l'intention de ton roi le cœur plein de reconnaissance: son pays était le mien et non pas le sien, car je l'ai acquis du droit de la guerre et avec le glaive. Mais apprenant son penchant pour moi, non seulement je ferai en sorte que le pays lui soit dévolu, mais aussi, je l'aiderai contre Ferdinand d'Autriche, autant qu'il puisse être sûrement tranquille. »

Łaski comprend qu'il est sur la voie de la réussite. Bien que Soliman maintienne le *principe* de sa prétention à la Hongrie, il cède sur l'*essentiel* : il n'est plus question ni de taxes ni de cadeaux. Aussi Ibrâhîm le lui dit-il, en ajoutant que la lettre d'alliance entre les deux puissances est en train d'être rédigée. Mais pour tempérer la joie de Łaski, le grand vizir ajoute : le sultan partira personnellement porter secours à Jean, que

le roi de Hongrie évite donc de se faire battre, car ce serait honteux pour Soliman aussi[101].

Le Polonais tente de s'y opposer : que le sultan aille plutôt chasser à Drinople, les Hongrois se contenteront des janissaires et des forces de quelques sandjaks. Mais Ibrâhîm l'arrête : la décision du sultan est définitive.

Les jours suivants apportent à l'ambassadeur les fruits personnels du succès : le représentant de Venise l'invite à déjeuner, le sultan lui offre un caftan de gala et de l'argent. Le 3 février il se rend chez son Altesse pour prendre congé. Il doit alors promettre que son roi informera la Sublime Porte des événements du monde chrétien. Mais Łaski doit encore attendre le firman orné : c'est seulement le 29 février que, l'ayant en main, il peut partir par la porte de l'ancien Byzance, et se diriger non pas vers Venise, mais vers la Hongrie. Il a raison d'être fier de lui : il emporte l'alliance dans laquelle « Soliman a prêté serment à Jean, ... roi... de Hongrie... sur l'omnipotence du Très-Haut et à la sainteté, la lumière et la bonté de sa divinité toute-puissante, aux cieux, au soleil, à la Lune, aux étoiles et la Terre, ainsi qu'à Mahomet sacro-saint, son aieul et son aieule », lui jurant de ne pas le délaisser « même pas dans sa plus grave nécessité, même si doit-en périr tout son Empire et ses pays »[102]. Le Polonais obstiné pense même à sa propre patrie : une clause stipule que l'alliance n'est pas en vigueur contre la Pologne. Łaski a même l'audace de prolonger, sans en avoir l'autorisation, le cessez-le-feu entre le roi Sigismond et la Porte.

Nous rappelant les événements de ces derniers mois, et conscients que notre unique source nous rapportant les entretiens est constituée par le journal de Łaski, où l'ambassadeur décrit ses actes en y ajoutant ou en y embellissant son rôle, quand même, nous avons l'impression d'assister à une partie de poker dont l'enjeu est le sort de millions d'hommes. Le jeune Polonais, représentant d'un roi qui avait déjà presque perdu son pays, se met au tapis vert sans un atout, en compagnie des Pachas munis de la force de tout un empire et de la liberté de décision. Et pourtant, c'est Łaski qui gagne!

En effet, presque tout dépendait de son caractère. Tout diplomate contemporain aurait pu lui envier son audace allant jusqu'au défi, sa ténacité, ses réactions rapides, sa technique admirable du bluff et son don pour s'entendre avec les interlocuteurs étrangers.

Mais malgré l'importance de tout ceci, le marché d'Istanbul n'en dépendait pas. Le comportement de l'ambassadeur indique clairement qu'il a eu des instructions qui excluent carrément l'acceptation du paiement d'impôts et la soumission. Le roi Jean était effectivement en extrême péril, mais il ne souhaitait pas se vendre. Ayant suivi la marche des entretiens, je suis convaincu que ce dernier n'était pas disposé à sacrifier sa souveraineté et ses rapports avec l'Europe contre sa couronne, car avec cela c'est précisément la valeur morale de cette couronne qui aurait été compromise.

La détermination de Zapolyai n'était pas suffisante, bien sûr. Les entretiens secrets poursuivis en décembre 1526 et en mai 1527 permettaient au souverain hongrois de conclure que la Porte souhaitait carrément l'avoir comme allié. Lorsqu'il pose des

[101] Le rapport de synthèse du 5 février de Piero Zen confirme cette fois le journal de Łaski, SANUDO, p. 47/99 et suiv.

[102] L. SZALAY, *Adalékok*, p. 124 et suiv.

conditions aussi rigoureuses pour Łaski, il agit non seulement par détermination du «quitte ou double», mais aussi par des considérations politiques inspirées par le bon sens.

L'ACCEPTATION DE L'ALLIANCE TURCO-HONGROISE

Hieronym Łaski est moins chanceux à son retour que pendant les entretiens. Fidèle à son caractère, il « nomme » Gritti représentant permanent de la Hongrie auprès de la Porte, mais ensuite il est retenu par l'hiver et la maladie. Ce n'est qu'au début d'avril qu'il parvient, accompagné par des troupes auxiliaires turco-roumaino-tartares à Tîrgoviste dans la Valachie. Il ne souhaite pas s'approcher de la Transylvanie sans se faire apercevoir : il se fait précéder de messages de bravade aux Ordres de cette province, et au roi Ferdinand. (Ce geste carcatéristique est aussi motivé par son envie de riposter: la déclaration de guerre de Ferdinand à Jean I[er] a été pareillement faite par Casimir, margrave de Brandebourg, adressée au « voïvode ». Aussi, Łaski y fait-il allusion !) Il écrit ensuite un long rapport avec des explications à son propre souverain, le roi Sigismond.

Avant que ces écrits étranges ne passsent la frontière et n'arrivent en Pologne et en territoires germaniques, et avant que les rapports de l'ambassadeur ne trouvent leur chemin jusqu'à Zapolyai et Sigismond I[er], beaucoup d'eau aura coulé sous les ponts. Pourtant, les destinataires attendaient, de plus en plus impatiemment depuis octobre 1527, les nouvelles d'Istanbul.

Le roi Jean passe l'hiver à préparer la guerre, sans cependant laisser ses diplomates les bras croisés. Rincón, juste après l'entrevue de Kassa, rentre à Cracovie pour y continuer le recrutement et la propagande. Des soldats polonais et prussiens marchent vers la frontière hongroise.(Bien sûr, le vieux Sigismond «ne voit rien, n'entend rien», ainsi l'ambassadeur autrichien ne peut protester qu'en vain.) A la mi-octobre, une autre mission se met en route vers les Carpates. L'archevêque Ferenc Frangepán et l'évêque István Brodarics se rendent à la Diète polonaise de Piotrików, afin d'utiliser la pression de la noblesse pour obliger le gouvernement de Cracovie à montrer le dessous de son jeu. Par contre, Statileo rentre pour s'occuper de l'accueil et de la direction des mercenaires qui arrivent via Munkács et Homonna. Le 18 novembre, le roi Jean envoie un nouveau mandat à Frangepán et à son compagnon, les chargeant de renouveler et d'élargir l'alliance hungaro-polonaise conclue en 1512.

Le Seim se réunit en décembre et les délégués hongrois – non seulement Brodarics et Frangepán, mais aussi Statileo, chargé d'une nouvelle mission ainsi qu'un certain Wilczek, sans parler de Rincón l'infatigable – font tout pour faire reculer le parti pro-Habsbourg.

Le climat leur est favorable, mais Szydłowiecki et ses amis tiennent le coup, tandis que les hommes de Jean I[er] tombent de plus en plus souvent dans des situations délicates. Les informations de la Hongrie, si importantes en ces jours critiques, sont devenues rarissimes ; par contre, l'envoyé de Ferdinand, l'habile Georg Logschau fournit quotidiennement des informations (qui, de surcroît, sont favorables à sa partie). Si étonnant que ce soit, c'est le brillant orateur, le moine-prélat Frangepán qui perd patience le premier et, le 23 janvier, il fait connaître, dans une lettre rude sans pareille, son avis sur les capacités et l'activité du chancelier Werbőczy, responsable d'office pour cette affaire. « J'ai peine à m'étonner de ce que cachent vos négligeances dangereuses

et maudites... – lui écrit-il. - Comme si vous étiez d'avis que l'essentiel de la sagesse politique consiste à ne rien savoir de ce que les autres décident pour vous. J'ai adressé un grand nombre de lettres à sa Majesté royale, mais en vain. Difficile à comprendre les raisons de cette lâche négligeance... Peut-être faut-il que je vous traite de sot et si vous ne nous apprenez rien soit parce que vous n'avez pas confiance en nous, soit parce que, votre Altesse me permette le mot, vous n'avez pas la moindre idée de la manière dont les hommes d'Etat traitent les affaires de la nation.

«...Toi, Sire, qui te trouves auprès de sa Majesté, tu devrais plus te soucier des affaires publiques. Que vous me pardonniez, ... je m'emporte, car votre négligeance qui se manifeste de temps en temps, m'entraîne à déconseiller tout honnête homme de s'adresser à un prince dans une affaire délicate par votre intermédiaire, puisqu'il aura pour seule récompense la honte et l'ignonimie. J'ai l'honneur de vous saluer, Votre Altesse, que Vous viviez dans le bonheur selon vos souhaits. Si vous n'avez pas l'argent nécessaire pour envoyer un messager, il faudrait affecter à cette fin ce que vous dépensez pour le déjeuner et le dîner du dimanche, vous pouvez vous contenter, ce jour-là, du pain et de l'eau acheté avec peu d'argent ...»[103].

Par rapport à l'effet de la défaite de Tokaj et la capture (fin décembre 1527, près d'Eger) du preux Ferenc Bodó, ce sont de menues affaires. Par considérations politiques, presque tous les membres du gouvernement polonais se rangent, en février, du côté des Habsbourg ; Bona, le primat Łaski et les autres restent dans l'isolement malgré la sympathie de la noblesse, Le 20 février 1528, Sigismond refuse l'idée d'une alliance avec la Hongrie et prévient les ambassadeurs que pactiser avec les Turcs pourrait finir mal, et il propose plutôt que le roi Jean se mette d'accord avec Ferdinand et qu'ils marchent ensemble contre les Turcs ; Sigismond se charge de la médiation dans cette affaire. Le 4 mars, l'interdiction de s'engager comme soldat à l'étranger est de nouveau proclamée.

De la même façon que la connexion polonaise est restée sans fruits, la tentative de Jean I^{er}, ayant tiré la leçon de la défaite de l'automne, de gagner un chef d'armée connaissant la tactique allemande échoue, elle aussi. Son choix est tombé sur Albert, prince prussien, et Statileo a même obtenu la permission de Sigismond (le 8 janvier 1528), tandis que le primat Łaski, accroché à la réponse hésitante de son roi, presse les Hohenzollern dans une lettre personnelle. Mais celui-ci, trop préoccupé par le processus dans lequel l'Ordre des Chevaliers Teutoniques se transfome en Etat, a finalement refusé. Son envoyé transmet son refus le 24 janvier aux intéressés à Cracovie.

Pour la cour hongroise passant l'hiver au-delà de la Tisza, les nouvelles de Venise constituent la seule et maigre consolation. Le 31 décembre, le Conseil de la République vote les frais du retour de Gian Battista Bonzagno qui, d'octobre jusqu'à décembre, se prépare à rentrer, mais finalement reste sur place. Réduit pour longtemps aux nouvelles de la Hongrie qu'apportent les rares et imprécis voyageurs, il ne peut entamer des entretiens substantiels, mais le 28 février 1528, il se présente devant la Signoria et répète ses propositions du 2 septembre. Il est propbable donc qu'il ait réussi (peut-être grâce à Andreis) à prendre contact avec son souverain. Il n'aura pourtant une nouvelle instruction personnelle qu'aux environs du 10 juin 1528, mais ceci constitue déjà les préludes d'une autre époque.

[103] HHSta. UA, 1527, fasc. 8.f. 28 et suiv.

Nous pouvons résumer en une phrase le contenuu des rapports qu'il pouvait transmettre à cette époque. Les seigneurs de la Serenissima l'ont mis au courant lors des entretiens secrets de septembre : la République n'est pas en mesure d'accorder une aide pécunière à cause du poids de la guerre de la Ligue ; par contre, il attire l'attention de la Hongrie sur les informations selon lesquelles une réponse favorable est plus probable de la part du sultan. Si l'envoyé est assez malin ou si les Vénitiens ont assez confiance en lui, il peut rapporter aussi que la Signoria a sollicité, dans une série de notes, de la Sublime Porte une intervention en Hongrie, afin d'arrêter la nouvelle expansion des Habsbourg, aspirant à l'hégémonie mondiale et de le faire, s'il le faut, en secourant le roi Jean[104].

La République, elle non plus, n'a pas donc fourni de secours véritable, voire même elle commence à marchander le commerce des bovins, offert à l'origine par Zapolyai, avec les seigneurs de la Slavonie qui se sont soumis depuis longtemps à Ferdinand. Pourtant Jean Ier peut conclure avec satisfaction : il avait raison quant à son jugement sur le comportement de la Ligue, et le marché avec les Turcs ne l'isolera pas du monde chrétien.

La contre-attaque de Jean, lancée au début du printemps à partir de la Trans-Tisza, se termine, après les succès du début, par une défaite à Szina (près de Kassa), le 8 mars 1528. Le groupe fondant des fuyards franchit, le 12 mars, la frontière polonaise. Malgré les protestations préalables de Ferdinand, de ne jamais offrir l'asile à son adversaire, Sigismond ne prend pas la responsabilité impopulaire et susceptible d'avoir des conséquences, on ne sait jamais, d'expulser son beau-frère qui a perdu son trône. Il permet donc que Zapolyai s'établisse dans le château de Tarnów ; le propriétaire en est Jan Tarnówski, un parent éloigné de l'hôte, du côté maternel[105].

Le gouvernement de Cracovie stipule, évidemment, que le réfugié ne doit rien faire qui puisse nuire aux bonnes relations entre la Pologne et la Hongrie, pays devenu royaume de Ferdinand. Jean promet tout et ne tient rien. Fin mars, il convoque les nobles polonais pour s'entretenir avec eux de sa situation. Il envoie, de temps en temps, des agents en Hongrie et reçoit le reste de ses fidèles qui lui rendent visite.

En réalité, les autorités polonaises ne le dérangent en rien. Le monarque exilé n'a qu'un seul souci à leur égard : il doit les dissuader de forcer un accord avec Ferdinand. Sigismond doit recevoir, début mars, le long traité d'István Brodarics dans lequel il fait une proposition sur ce que l'envoyé polonais partant pour Prague devrait dire au sujet des affaires hongroises à Ferdinand. L'évêque de Sirmie demande que l'envoyé avance les arguments suivants : « [Ferdinand] peut tenir pour certain que les Turcs envahiront l'été prochain la Hongrie entière afin de l'acquérir pour eux-mêmes (ce qui est le plus probable) ou bien afin de porter secours à l'ennemi de sa Majesté, comme plusieurs le

[104] Sur l'intention renouvelée de Bonzagno de rentrer : SANUDO 46/111 et ÓVÁRY II, N° 36-38. Sur les frais du voyage : SANUDO 46/20 ; le 28 février : ÓVÁRY II, N° 60. Dans sa lettre du 22 mai 1528 à la Signoria, le roi Jean se plaigne-t-il aussi de ne pas avoir reçu de réponses à plusieures de ses lettres (cette lettre parvient à sa destination le 12 juin). SANUDO 48/238. La Signoria rapporte à Istanbul, dès le lendemain, ce qu'a été abordé lors de l'entretien avec Bonzagno le 2 septembre : L. ÓVÁRY, N° 34. Voir encore la note 94.

[105] D'ailleurs, la cour de Pologne fait poser la question à Vienne : « Et si Zapolyai avait pris sa refuge chez les Turcs, ceci aurait été mieux ? » (*Acta Tomiciana* X, N° 126) Tomicki lui-même parle d'une mainère approbatoire des restrictions dans la lettre du 2 mai : *op. cit.* N° 293.

pensent. Les deux solutions sont très dangereuses pour la chrétienté entière »[106]. Le vieux prince répond sur le champ. Il envoie auprès de Jean, dès fin mars, Stanislaw Tarlo et le charge de décider Zapolyai à s'arranger avec les Habsbourg pour éviter la menaçante attaque turque. Tout comme à l'époque de la Diète de Piotrików, il se propose en médiateur une nouvelle fois, voire même il se prête à accepter le rôle d'arbitre.

Cette fois, le chancelier Tomicki aussi approuve le projet et, fin mars, apprend à Rincón même « qu'à conditions honnêtes de paix », il faut accepter l'accord. Au mois de mai, Tomicki essaye de réunir les deux parties. Vu la situation dans laquelle Jean se trouve, la paix ne peut que signifier la capitulation. Zapolyai ne peut pas refuser l'idée du renouvellement du dialogue, mais il réitère la demande de secours de Sigismond, se référant à l'ancienne alliance.

La politique extérieure de la cour en exil de Tarnów reste jusqu'à la fin d'avril plutôt réservée. Aucune nouvelle d'Andreis. Quant à Łaski, on reçoit, début avril, une lettre de lui, tenue rigoureusement secrète, datée du 20 janvier à Istanbul, écrite donc avant la conclusion de l'accord final. Ainsi, Tarnów se contente d'envoyer, le 8 avril, une note de protestation, à l'intention des « princes chrétiens » en générale. Cette note utilise encore les arguments d'usage pour sensibiliser les puissances européennes : la légitimité de l'élection de Székesfehérvár, la disposition du roi Jean aux négociations et la lâche agression de Ferdinand sont suivies par le rappel des fausses promesses des Habsbourg à chasser le Turc, alors qu'en réalité Jajce était perdu et au moment du couronnement de Ferdinand (le 3 novembre 1527), les Ottomans s'acharnaient près de Székesfehérvár. Le 13 avril 1528, une lettre adressée à la Diète suivante de l'Empire germanique réitère tout ceci, mais elle est complétée par la nouvelle, arrivée entre-temps, que Ferdinand, le grand ennemi des Turcs, a envoyé des ambassadeurs auprès du sultan pour lui demander la paix et lui a même offert des taxes contre la Hongrie.

En effet, l'Europe ne se soucie pas trop de Zapolyai. Seul Philippe, margrave de Hessen, qui organise le mouvement des princes germaniques protestants, cherche à établir avec lui des rapports. Otto von Pack, son envoyé, s'entretient le 26 et le 27 avril avec Zapolyai sur des projets anti-Habsbourg, à Tarnów. Les pourparlers poursuivis en grand secret finissent par la conclusion d'un accord en règle, dans lequel le margrave promet aux Hongrois son aide militaire et exclut la possibilité de la paix séparée. En toute évidence, le roi Jean doit être comblé de joie, puisqu'en raison de cet accord, il devient l'allié de nombre de princes germaniques. Pour quelle raison aurait-il suspecté Pack qui était muni de si brillantes recommandations ?

Comment savoir que ce diplomate de renom s'est transformé entre-temps en l'escroc politique le plus dangereux de son temps ? Or, c'était la vérité. Pack montait les princes germaniques les uns contre les autres avec de fausses chartes. Avant de venir voir Zapolyai, il a réussi à tromper un monarque aussi éminent que Philippe de Hessen, dont

[106] *Acta Tomiciana* X, N° 124 : «...certo intelligat Turcum aestate proxima regnum Ungariae omnino invasurum, qui sive veniat ad occupandum pro se regnum Ungariae, quod vero sit similius, sive in auxillium adversarii suae Majestatis, quod multi opinentur, utrumque esse valde periculosum toti reipublicae Christianae. »

on vient de parler. L'aide saxonne et celle de Brandebourg que Pack avait promises n'a jamais existé, sinon dans son imagination[107].

Mais à présent, à Tarnów, on ne se doute de rien. D'ailleurs, de plus importantes nouvelles attirent l'attention de tous. Au dernier décade d'avril, le silence menaçant est rompu. Wasyl Wrona, l'interprète d'origine arménienne de la cour polonaise, rentre d'Istanbul et apporte la grande nouvelle : Łaski est en voyage de retour et il est muni de l'accord conclu. Quelques semaines plus tard, les premiers rapports du 14 avril de Łaski arrivent de Tîrgoviste.

Zapolyai et son entourgae semblent reprendre vie. Le 18 avril encore, ils n'osent que chuchoter devant leurs visiteurs polonais qu'ils ont confiance en l'appui turc. Le 3 mai, le roi Jean annonce dans une lettre au vice-chancelier Tomicki qu'il ne comprend pas pourquoi Sigismond ne se souvient plus de l'accord conclu avec lui en 1512 (!), et pour avertir Sigismond du fait que le Turc saisira l'occasion que représentent les hostilités entre chrétiens, il envoie l'archevêque de Kalocsa à Wilno, auprès de sa Majesté. Dans la capitale litouanienne, Frangepán est reçu en audience publique le 14 mai. Le message qu'il apporte est plus dur que les précédents. Il demande le renouvellement de l'autorisation de recrutement et, cette fois, il est plus explicite : son mandant compte sur l'aide turque. La confiance en soi accrue ranime aussi la diplomatie à grande distance. Le 30 avril, l'archevêque Ferenc Frangepán et le chancelier István Werbőczy annoncent, au nom des Ordres de Hongrie, dans une lettre à Henri VIII, roi d'Angleterre, qu'un envoyé hongrois ira le voir ; entre le 12 et le 16 mai, le roi fait établir les documents officiels pour János Statileo (déjà évêque de Transylvanie) l'accréditant auprès des souverains anglais et français[108].

Le mandat de Statileo lui rend les mains libres, pour qu'il « noue l'amitié ferme, les liens fraternels et l'accord entre sa Majesté la plus chrétienne et nous », comme si le roi Jean « était présent personnellement, quoi que ce soit qui nécessiterait une lettre de créance encore plus précise que celle-ci. » Zapolyai s'engage à « accepter, décider et confirmer *a priori* tout ce avec quoi l'envoyé se mettra d'accord. » Tomicki est indigné: jamais de sa vie, il n'a vu une instruction d'ambassadeur dans laquelle la partie accréditanta ne pose aucune condition préalable à l'accord. Or, le roi Jean n'est pas en mesure de poser des conditions. Il ne lui reste qu'à demander un peu d'argent et la princesse Renée pour l'épouser.

Le 1er juin, Statileo part donc de Tarnów et prend le bateau à Gdańsk, dans les premiers jours de juillet. Il n'est pas seul ; Rincón l'accompagne. Il paraît que le chevalier n'a pas eu de réponse à ces questions interprétées par Andreis, il souhaite donc personnellement mettre au point la situation. En tant qu'étranger aux affaires hongroises, mais observateur de bonnne volonté, il peut se rendre utile, en tout cas.

Entre-temps, la cour de Pologne connaît la confusion. Łaski a écrit au roi Sigismond de ne pas envoyer d'ambassadeur à Istanbul tant qu'il ne s'entretienne avec le roi sur ce qu'il y a à faire. Szydłowiecki et Tomicki, en accord cette fois, retiennent l'envoyé Jan Tęczynski déjà en route pour avoir l'avis du roi Sigsimond se trouvant à Wilna. Les

[107] Le texte intégral de l'accord de Pack est publié par W. POCIECHA, IV, pp. 289 et suivs. Sur toute l'affaire louche voir *op. cit.* p. 23 et suiv., L. RANKE, *Reformation* pp. 482 et suiv.

[108] Les papiers de Statileo : en France (avec une lettre au maréchal Montmorency) : Paris, AN, J/995/27. Publié par CHARRIÈRE, p. 161 ; en Angleterre : SIMONYI, *Londres*, N° 28/a et 28/b.

partisans des Habsbourg exigent que le jeune homme soit puni, mais Sigismond se rend compte que l'envoyé du roi Jean, avec ce coup effronté a mis la Pologne au pied du mur. Jusque-là, les affaires hongroises ne le concernaient qu'au sujet des hostilités entre Zapolyai et Ferdinand. Après la défaite du premier, la Pologne a pu tranquillement tenir la neutralité qui, en pratique, signifiait partialité. Or, désormais, les questions hongroises sont liées aux rapports avec les Turcs et il est fort imprudent d'irriter le sultan.

Finalement on laisse Tęczynski partir. Tant que les dignitaires polonais sont absorbés pour des mois par le débat sur les propositions de Łaski, Jean Ier entame l'évaluation de l'accord déjà connu par le monde entier, ainsi que des explications destinées à l'Europe. L'évaluation se révèle plus difficile à cause du rapport trop laconique de Łaski qui, d'ailleurs, tarde à rentrer inexplicablement. Le 19 juillet, Lukács Berekalji, secrétaire de Werbőczy, part de Tarnów pour la capitale turque.

Le plus urgent était l'information des Polonais en tant que hôtes. L'ambassadeur hongrois de Wilno, l'archvêque Frangepán se présente, le 24 mai, en audience au roi Sigismond. La réponse nous permet de déduire le contenu de ses propos ; le souverain refuse le secours militaire à la Hongrie (entre autres, pour des raisons de mauvais temps!), ensuite il dit, avec une indignation non dissimulée : il est reconnaissant à Łaski d'avoir pensé à la Pologne lors de la conclusion de la paix avec les Turcs, « mais il est fort surpris que le roi Jean n'ait pas informé sa Majesté [c.-à-d. Sigismond] sur ses négociations avec les Turcs, sur ce sujet et sur d'autres encore plus graves, et qu'il n'ait même pas demandé son conseil »[109]. Sur quoi Tomicki a envoyé, au nom du gouvernement de Cracovie, un messager à Tarnów pour demander une explication. Ce messager (de nouveau Stanisław Tarlo) est parti le 28 mai, nous pouvons donc situer ses négociations au début de juin. Le roi Jean ne voulait pas tergiverser devant lui. Dans sa réponse, qui peut être considérée comme une déclaration-programme, il a déclaré qu'il assumerait la responsabilité de l'alliance avec les Turcs, précisément pour assurer le salut et la paix de la chrétienté.

Alors le roi exilé s'est dirigé, parmi les souverains chrétiens, à ceux qui étaient les protagonistes de la situation. Le 21 mai, il a écrit au pape Clément VII, au conseil des cardinaux et à la ville de Florence qu'il aurait été prêt à se soumettre à une sentence arbitrale, mais Ferdinand s'y opposait : c'est donc ce dernier qui devait assumer la responsabilité de tout ce qui arriverait. Le lendemain, le 22 mai, le roi écrit une longue lettre à l'empereur Charles Quint et à la République de Venise, dans laquelle il répète ses arguments de droit public déjà connus et ses plaintes contre Ferdinand. Il fait remarquer à Venise qu'elle doit le secourir, au moins avec de l'argent, parce que'autrement les frères Habsbourg perdraient la chrétienté tout entière. Dans la lettre il ne fait pas mention de la question turque, c'est seulement dans les instructions, envoyées avec celle-ci à Bonzagno, qu'il autorise l'ambassadeur à donner des informations sur l'appui promis par la Porte et par Cracovie (!). La lettre destinée à l'Empereur ne sort naturellement pas de la phraséologie chrétienne, ce qui n'empêche

[109] La réponse à Frangepán : *Acta Tomiciana* X, N° 264 : « Majestas regia miratur vehementer, quod cum serenissimus rex Johannes aliquid hujusmodi vel majus etiam tractare cum Turcis instituisset, nullam de hac re prius significationem Majestati regie fecerit, neque consilia sua de hoc instituto autem communicare voluerit ».

pas le roi d'imputer à Ferdinand, dans ses dernières phrases, la responsabilité de tous « les maux et les dangers qui menacent » la chrétienté.

Le 22 juin, c'est le majordome Gergely Pestyéni qui reçoit les lettres de créance afin qu'il négocie et se mette d'accord avec le chevalier Nikolaus Minkwitz, désigné par le roi Jean pour capitaine suprême de Silésie d'une part, et avec Philippe, margrave de Hessen d'autre part, « au sujet de l'union, de la ligue et de l'alliance et de toutes les choses qui sont nécessaires pour cela ». Le 1er juillet, l'exilé de Tarnów déclare aux Ordres de Bohémie qu'il est prêt à leur obtenir un accord de paix avec les Turcs, avec qui lui-même avait conclu un accord « de bon chrétien » (non pas comme le roi Ferdinand qui a perdu les confins).

Pendant ce temps, Ferdinand assure une pression diplomatique de plus en plus forte sur Cracovie. Logschau et son successeur, Joachim Maltzan y travaillent infatigablement. Le 30 juin, Piotr Opaliński, l'envoyé polonais à Prague, écrit à Tomicki que selon les rumeurs, Zapolyai aurait conclu un accord avec le sultan contre 100 000 or par an et des livraisons régulières d'esclaves (!). Brodarics et Frangepán, ce dernier se trouvant de nouveau à Cracovie au mois de juin, ne cessent de protester à cause des manœuvres autrichiennes. Par exemple, le 18 juillet, ils répètent pour Tomicki que pour conclure la paix, le roi de Bohême « doit renoncer à son égoïsme ». Fin juin, ils acceptent, du moins en apparence, le renouvellement de la médiation polonaise, même sur la base des conditions « très dures », proposées par Ferdinand.

Jean Ier, à son tour, assure dans une longue lettre au vieux Sigismond, que les allégations de Ferdinand sur la paix conclue avec le Turc ne sont que pure calomnie. Il n'est pas vrai non plus qu'il aurait promis au sultan d'accorder le droit de passage, bien que – ajoute-t-il aigrement – « en ce qui concerne ce libre passage, ni nous ni personne des princes chrétiens ni le roi Ferdinand lui non plus n'est capable, de sa propre force, d'empêcher un prince aussi puissant que lui d'aller là où il veut ».[110]

La tension dure encore des semaines. Début août, un émissaire nommé János Fekete court à toute vitesse à Istanbul pour avoir des nouvelles. Les jours suivants jusqu'au 10 septembre, le voilà de retour, et il confirme les nouvelles répandues mais jamais justifiées sur les résultats obtenus par Łaski. Une semaine après, le vieux château est encore plus bouleversé. «Hier soir, pendant le dîner» – écrit l'évêque Brodarics le 23 septembre à Tomicki – « monsieur Łaski, devenu tout Turc, arrive à l'improviste parmi nous »[111].

L'ambassadeur que l'on croyait perdu, rentre d'un voyage plein d'aventures. En avril, il essaye, en vain, de quitter la Valachie vers la Transylvanie. La défaite de Szina et les volte-face des Ordres transylvains amènent le voïvode Radul à réfléchir avant de décider finalement de se ranger du côté de Ferdinand. Il essaye même de faire arrêter l'ambassadeur hongrois qui fraternise avec le Turc et qui, pourtant, lui apporte du Sultan un ordre de mobilisation. Le voïvode menace Łaski de le livrer à Péter Perényi. Heureusement pour le Polonais que Tranquillo Andreis vient d'arriver de France à

[110] *Acta Tomiciana* X, N° 364 : « Quod autem subdit de libero transitu, hoc illi tanto et tam potenti principi – si quo ire velit – neque quisquam christianorum principum neque ipse rex Ferdinandus viribus suis privatis prohibere potest ...»

[111] Sur le voyage de Fekete : SZERÉMI, p. 173. ainsi que *Acta Tomiciana* X., 395. « Dominus Łaski heri vesperi coenantibus nobis supervenit repente totus in Turcum mutatus », *op. cit.* N° 400.

Tîrgoviste, après être passé par Venise, la Slavonie, la mer et Raguse. Ce Dalmatien *incognito* réussit à faire échapper l'ambassadeur. Ils courent chez les Turcs à Nicopole, ensuite à Istanbul.

Ils arrivent à temps à la capitale pour pouvoir suivre de près les négociations commencées le 29 mai, entre la Porte et les ambassadeurs de Ferdinand : János Haberdanecz et Siegmund Weichselberger. Qui plus est, Łaski, à l'ombre de Gritti et Ibrâhîm, contribue à rendre la tâche de Haberdanecz et son compagnon plus difficile (aidé, bien sûr, par Piero Zen aussi). Lorsque finalement la mission de Habsbourg reçoit la réponse qui équivaut à la déclaration de guerre de Soliman, Łaski compose encore une lettre grondeuse à l'envoyé de Venise de François Ier (pourquoi l'activité des Français est-elle si inefficace en Italie ?) ensuite, avec Andreis, il se dirige chez Zapolyai à travers la Hongrie, choisissant ainsi la route la plus sûr (!). Il est dans le château de Smederevo le 6 août, chez Radić Bosić à Lippa le 4 septembre, et comme nous l'avons déjà vu, il est à Tarnów le soir du 22.

Le roi Jean apprend des choses extrêmement importantes de son homme. D'abord, que l'année suivante, le sultan viendra en Hongrie suivi de son armée entière. Deuxièmement, qu'au Divan, la nouvelle de sa fuite produit une agitation remarquable. Troisièmement, que Mehmed, bey de Smederevo, a reçu les instructions de préparer militairement le retour du roi exilé.

Par rapport à ceux-ci, les positions des interlocuteurs chrétiens de Zapolyai deviennent secondaires. Ce n'est pas par hasard que le 25 septembre, le roi Jean écrit une lettre à Henri VIII, dans laquelle, après les éléments fixes (tels que la légitimité de son élection, la disposition de négocier, l'attaque de Ferdinand), il explique l'alliance avec le Turc, acceptée *sans payer d'impôt* (soulignant que son adversaire ne l'a pas pu obtenir même contre l'impôt), alliance avec laquelle « le bastion du christianisme » a gagné du temps pour attendre l'arrivée du secours chrétien. A la fin de cet écrit étonnant pour sa franchise, Zapolyai plaide en faveur de Łaski et sa déclaration de guerre devenue depuis pierre de scandale en Europe. Ajoutons-y encore que les nouvelles de l'Europe étaient si contradictoires qu'elles ne pouvaient pas fournir de points de repères pour la décision finale des Hongrois. Certains Etats (Venise, Hessen, la France) continuaient leurs négociations avec Jean Ier qui marchandait avec le Turc.

Le pape était conscient du fait que la guerre hongroise ne faisait qu'ouvrir les portes devant le Turc. Malgré ceci, sous le poids de la menace des Habsbourg, il écrit à Jean, le 30 août 1528. Dans cette lettre, il assure le souverain hongrois de sa sympathie, au moins, puisqu'il est incapable de l'aider : « comme nous ne nous doutons pas de ce que tu as de la rancœur en voyant nos peines, pareillement ne te doutes pas, mon fils, de ce que tes peines nous sont difficiles à supporter... Nous sommes contraints de déplorer que... nous ne puissions t'exprimer que nos regrets, mais ne pouvons te secourir »[112]. Or, le pape était sûrement au courant des négociations avec les Turcs, puisque, le 10 mars, il s'est adressé à Venise pour se renseigner.

Une autre chose à considérer aurait peut-être été la question de l'accord avec la France, mission dont Statileo était chargé ; mais pour le moment, cet accord est pratiquement sans utilité directe. Aussi, comme on avait pu le prévoir à Tarnów également, cette affaire aboutissait-elle, le 28 octobre 1528, à Fontainebleau, à la

[112] La lettre du pape : *ETE* I, N° 406.

conclusion d'un accord quasi humiliant pour la Hongrie. Mais il fallait de longues semaines pour que les nouvelles en arrivent jusqu'à Jean Ier [113].

Jean Ier récompense donc Łaski (il lui fait dons de châteaux et le nomme *comes* héréditaire de Szepes) et plaide de nouveau en sa faveur auprès de la cour de Pologne toujours irritée et envoie à la Porte, à Gritti et Ibrâhîm des paquets de lettres, dès le 28 septembre.

Peut-on, doit-on agir ? La Porte a décidé et ceux de Tarnów doivent compter avec cette décision. Certes, le réfugié de Tarnów est incommodé de nouveau par des missions polonaises qui expriment la désapprobation des hôtes au sujet de la conclusion du traité avec les Turcs sans en être prévenus ainsi que du rôle que joue Łaski ; par contre, rien n'indique que les Polonais auraient eu l'intention de modifier leur comportement hésitant. Par conséquent, les Hongrois refusent tout net les propositions de médiation de Sigismond. Seules les nouvelles arrivant sans cesse depuis le début de l'automne peuvent les troubler substantiellement, comme il s'agit de la nouvelle défaite des Français sur la scène italienne (celle de Lautrec devant Naples). Par contre, les nouvelles arrivant de la Hongrie sont de plus en plus prometteuses. Au printemps encore, il semblait que même les derniers fidèles de Jean se soient soumis à Ferdinand; en été, les combats reprennent. Le manque d'argent du côté des Habsbourg, leur incapacité, les ravages des Turcs jusque Buda même, tout ceci finit par tourner la sympathie en faveur de Zapolyai. Le passage de Łaski par la Hongrie équivalait à cent rapports...

Zapolyai se pose déjà la question essentielle dans une réponse à Stanisław Tarlo, du mois de juin : « Et si le Turc que ce soldat vantard (c'est-à-dire, Ferdinand) provoque sans cesse, vient ici et trouve le pays dans ses mains, et n'y trouvant pas sa Majesté (c'est-à-dire Jean), il l'occupera pour lui-même, au détriment éternel du christianisme – à qui alors la faute ? [114]».

Durant les jours où Statileo met une dernière main à l'accord dont on vient de parler, le roi prend sa décision finale. S'il accepte sa défaite et se confie à la médiation de la Pologne, l'accord d'Istanbul de Łaski reste lettre morte, et Soliman doit continuer seul la partie hongroise. Mais il ne l'accepte pas. Deux semaines après le retour de son ambassadeur, le 3 octobre, le roi Jean quitte Tarnów. Il appellle sa suite aux armes et le 3 novembre, il franchit son Rubicon, la frontière hungaro-polonaise. Ainsi l'alliance hungaro-turque entre en vigueur, dans la pratique aussi.

[113] Les documents de Fontainebleau : CHARRIÈRE, p. 162 et suivs.

[114] « Quod si ... Turcus ab isto glorioso milite toties provocatus veniat et regnum in manibus ejus inventum, Majestate regia in eo non reperta, pro se occupet in perpetuam rei publicae christianae jacturam, cujus erit culpa ? » *Acta Tomiciana* X, N° 271.

II. NOUVEAU GOUVERNEMENT - NOUVELLES GUERRES

LA TENTATIVE DE CONSOLIDATION DE JEAN Ier (FIN 1526 - AUTOMNE 1527)

Le désarroi hongrois après Mohács était un symptôme avant tout politique. Jusqu'au moment où Ferdinand de Habsbourg renversait, avec son attaque, le cours des événements, le roi Jean a fait des efforts considérables pour ranimer l'appareil du gouvernement hongrois, désintégré depuis septembre 1526[115]. Les principaux dignitaires de l'Etat sont nommés dès novembre 1526, juste après le couronnement à Székesfehérvár. Le nouveau gouvernement en formation repose apparemment sur deux pilliers.

D'une part, Zapolyai a nommé dignitaires ses parents et ses principaux partisans. Le poste du *magister tavernicorum* (juge des villes royales libres) a été attribué à Ferenc Drugeth de Homonna, cousin du monarque. Pál Várday, évêque d'Eger, un homme politique depuis longtemps éprouvé du parti de Zapolyai, a été nommé grand chancelier (il est en même temps proposé à la dignité de l'archevêque d'Esztergom, pour remplacer László Szalkai, tombé à Mohács). Les fonctions du *comes* (ou comte, le chef de l'administration du comitat) de Temes, centre de la défense hongroise contre les Turcs, sont dévolues à Bálint Török, obligé des Zapolyai depuis 1522 : ce sont eux qui l'avaient défendu lors du procès de haute trahison engagé contre lui en raison de la perte de Belgrade (1521).

D'autre part, les figures de proue politiques de la noblesse moyenne ont été, eux aussi honorées de dignités et de fonctions différentes : il s'agit de ceux qui, dans les luttes de partis d'avant 1526, étaient du côté du voïvode Jean Zapolyai (contre le gouvernement alors en place). Parmi eux est choisi le chancelier (le chef proprement dit de l'administration centrale) : István Werbőczy, le célèbre juriste. Jakab Thornallyai est devenu trésorier ; Benedek Bekény, le seul haut magistrat en juridiction du pays en ce moment, le *personalis* (originairement : le *personalis preasentiae regiae majestatis locumtenens) ;* et János Dóczi, le chef de l'économie de la cour de Buda.

En dehors de ces fractions de poids se trouvent deux aristocrates puissants qui assument, à leur tour, des fonctions dans l'appareil du gouvernement : le comte Kristóf Frangepán, vieil homme politique et chef d'armée expérimenté, chef de file reconnu de la noblesse croate-slavonne, devenu gouverneur (ban) de la Croatie, de la Dalmatie et de la Slavonie, tandis que le jeune Péter Perényi, l'un des plus puissants magnats de

[115] Ce chapitre est le résumé d'un article publié dans *Századok,* année 1977, sous le titre de : Tentatives de consolidation en Hongrie après le désastre de Mohács - Le règne du roi Jean Zapolyai du mois de novembre 1526 à août 1527). La version originale en hongrois est plus détaillée. L'ensemble massif des notes est constitué par un matériel d'archives non publié pour la plupart, ce qui explique pourquoi il ne figure pas dans les cadres de ce résumé.

Hongrie est devenu le gouverneur (voïvode) de la Transylvanie, remplaçant Jean Zapolyai élu roi.

Parmi la noblesse moyenne, Gergely Pestyéni, ex-chef de file de la fraction anti-Zapolyai, a eu, lui aussi, une fonction remarquable ; il est nommé majordome, l'animateur de la vie quotidienne de la cour royale.

Au choix des dignitaires, l'équilibre politique n'était que l'un des buts importants. Le nouveau roi veillait aussi à ce qu'il y ait eu autour de lui des hommes d'Etat et des fonctionnaires d'expérience. On note que Bálint Török avait été, avant la défaite de Mohács, capitaine de Szörény, Péter Perényi *comes* de Temes, Pál Várday et János Dóczi trésoriers, István Werbőczy, numéro deux après le roi en tant que palatin.

Le même principe s'affirme quant au choix des fonctionnaires de rang inférieur. Benedek Bekény, le *personalis* était l'ex-disciple de l'excellent juriste István Werbőczy, et son collaborateur le plus fidèle qui, avant Mohács, avait été maître-juge (en latin utilisé en Hongrie : *prothonotarius)*, c'est-à-dire, l'un des chefs des tribunaux royaux. Les secrétaires de la cour (Ferenc Bácsi, Miklós Körösy, János Statileo-Statilić, Tamás Tatár) et les maîtres-juges (Miklós Miletinczi et Bernát Baksai) avaient des fonctions similaires dans la cour du défunt roi Louis II aussi. Il en était de même pour les fonctionnaires subalternes de la chancellerie et la *curia* (bureau des tribunaux du roi).

La structure du nouveau gouvernement différait à peine de celui des années précédentes. La plus grande différence à remarquer était qu'il n'y avait plus de palatin auprès du roi Jean. Or, le palatin était non seulement le numéro deux du pays après le roi, mais aussi l'un des juges suprêmes et le suppléant du roi en cas d'absence. En vertu des lois de Hongrie, ce n'était pas le roi qui devait nommer le palatin, mais la diète. Le dernier palatin de l'époque antérieure à Mohács (István Báthory) était encore en vie, et bien que partisan dévoué de Ferdinand de Habsbourg, il aurait fallu pour le destituer, un décret de la diète. Le roi Jean était convaincu de pouvoir gagner Báthory (avant 1525 ils étaient en très bons termes), ce qui explique pourquoi son poste a été laissé vacant.

Par contre, la raison de la vacance du poste de *judex curiae* (juge du pays, deuxième des trois juges suprêmes, après le palatin et avant le *personalis*) n'est pas très claire. Parmi les dignités traditionnelles mais sans utilité pratique (et sans compétence) depuis longtemps, seul le *magister ianitorum* (maître des huissiers royaux ; János Guti Országh) entre en fonctions, toutes les autres (connétable, sénéchal, échanson) demeurent vacantes. Aussi est-il inutile de chercher les jurés de la petite noblesse qui, à l'époque, particpiaient aux travaux du conseil du roi et de la curie, et qui, lors de la décennie précédente, ont causé tant de problèmes de politique intérieure.

Tout ceci s'explique probablement par la volonté du roi de réduire l'effectif du conseil du roi et – par conséquent – réduire son influence très forte avant 1526. Le nouveau *consilium regium* est resté un corps sans être précisément défini, tout comme il n'avait été, au XVe siècle que le rassemblement des aristocrates, prélats, hauts dignitaires et secrétaires du roi. Son rôle était en régression, et son fonctionnement n'a laissé pratiquement pas de trace au début du règne du roi Jean.

Le personnel de la grande chancellerie (*cancellaria major,* bureau chargé de l'administration gouvernementale « en général ») revêtait une grande importance dans le fonctionnement quotidien de l'appareil d'Etat. Ses fonctionnaires prenaient une grande part à l'élaboration des décisions touchant à l'ordre public, au budget de l'Etat et aux affaires militaires et extérieures, à leur décret et à leur application. De même, l'activité

officielle des principaux dignitaires ayant un rayon d'action bien défini (par exemple, celui du trésorier), était contrôlée par la chancellerie.

Par l'analyse des formules et des procédés de cachetage utilisée par la chancellerie, il a été possible de jeter la lumière sur le mécanisme de décision. Dans certaines affaires de privilège, les membres du conseil royal (principalement les secrétaires du roi) jouaient un rôle d'intermédiaire entre les demandeurs et la chancellerie. Lorsqu'ils acceptaient la responsabilité de l'affaire, ils l'indiquaient par la phrase « *relatio domini N* », écrit sur le document même. Dans d'autres affaires de grâce, « *de gratia* », la signature du souverain ou son cachet indiquaient une intervention personnelle du roi.

Naturellement, on ne retrouve la signature royale que sur un petit nombre de documents politiques ou diplomatiques. Tous les autres documents, qu'il s'agisse d'affaires touchant aux relations extérieures, aux affaires publiques ou aux finances, portent le sceau secret (*secretum sigillum*) et la mention « *commissio propia domini regis*». Cette formule indique que le chancelier assumait la responsabilité de l'affaire : le nombre extrêmement élevé de ces inscriptions montre que la majorité des affaires gouvernementales étaient traitées dans un travail administratif de routine.

La prédominance de l'administration « bureaucratique » de la chancellerie majeure suffisait en soi à rendre très importante la personne du chancelier, István Werbőczy. En même temps, le seul grand juge (le *personalis*) qui soit resté en place, appartenait également à l'entourage de Werbőczy. De même, les fonctionnaires des tribunaux royaux (la *curia*) avaient été presque tous les disciples ou les anciens subordonnés du chancelier. Etant donné que Webőczy comme chancelier avait exercé (en principe) les fonctions de juridiction aussi, les tribunaux se trouvèrent placés, en pratique, sous sa direction personnelle et monopolisée. Par suite de cette innovation importante, la distinction existant jusque-là entre les attributions de la grande chancellerie et de la *curia* (dont la partie subordonnée au *personalis* porta le nom de la «petite chancellerie») s'est presque effacée.

De tels changements, pourtant, ne touchaient point le cours de la juridiction. Les modalités de l'assignation, l'audience, la délibération et l'exécution sont restées les mêmes comme avant 1526. La brièveté de la période pacifique n'a pas laissé le temps à la juridiction hongroise de prouver qu'elle aurait pu être plus efficace que le mécanisme hérité.

Alors que sous les Jagellon, les offices gouvernementaux modernes et compliqués étaient devenus des instruments entre des cliques luttant pour le pouvoir, dans le cas qui nous occupe, le souverain pouvait embrasser à lui tout seul tout l'appareil d'Etat radicalement simplifié. C'était le roi qui prenait les décisions dans toutes les affaires d'importance, et c'était en fait lui qui gouvernait le pays à travers une chancellerie qui collaborait étroitement avec lui.

Au cours de cette réorganisation menée à grand train, presque deux douzaines de postes de *comes* (ispán, chef de comitat) devenus vacants à la suite du désastre de Mohács furent confiés à des partisans du roi et à des chefs de la noblesse. (Les *comes* qui avaient survécu à la bataille - une bonne quarantaine - furent par contre, tous laissés en place, afin de préserver la stabilité !). Sur le plan de l'imposition, on observe un certain désordre. En l'espace de dix mois à peine, trois décrets différents furent pris. Mais le désordre financier était déjà connu bien avant 1526, et on ne peut pas oublier les dangers extérieurs qui ont pesé si lourd sur le gouvernement de Jean I^{er}. Et vraiment, le roi prit en main de façon stricte les douanes, signa un accord avec les Fugger qui

louaient les mines les plus importantes (les mines de cuivre de Besztercebánya) et mit à la disposition de l'Etat les revenus de ses domaines familiaux. Instruit par l'exemple négatif de ses prédécesseurs, il apporta le plus grand soin à ne pas distribuer et morceler ses immenses domaines.

Au début de son règne, Jean Zapolyai lança avec succès un processus qui laissait prévoir un retour de l'autorité de l'Etat, un renforcement du pouvoir central. Cependant, Ferdinand de Habsbourg qui prétendait au trône de Hongrie, attaqua le pays avec quelques partisans hongrois et avec des mercenaires allemands. Les Ordres sortant à peine de l'ahurissement causé par l'invasion turque, n'osaient pas assumer le risque d'une nouvelle guerre et abandonnèrent Jean I^er^ à lui-même : c'était le propos du présent volume. Il fallut interrompre la tentative entreprise de consolidation, et ce avant d'avoir pu dépasser le cap des difficultés de l'expérimentation.

Dans la guerre éclatée l'été 1527, Zapolyai perd ses adeptes et ses dignitaires les uns après les autres. Bientôt, la chancellerie, le *curia* et le corps des secrétaires du roi seront tombés en morceaux. Ceux qui sont nommés pour remplacer les défunts et les infidèles, sont confrontés à l'impossibilité d'agir. Ce sera donc pratiquement inutile d'entrer dans les détails de leur activité. L'essentiel est – tout comme d'ailleurs dans la politique – de faire prévaloir la raison du plus fort. Le gouvernement partage le sort que Ferdinand de Habsbourg et la guerre qu'il a lancée, impliquent pour le pays entier.

LA GUERRE INTESTINE DE HONGRIE (1527-1528)

Bien que les hostilités entre les deux prétendants au trône laissaient prévoir, dès novembre 1526, des accrochages armés, des escarmouches entre le parti des Habsbourg et celui de Zapolyai n'avaient pas eu lieu pendant longtemps. La course précédant le couronnement de Jean I^er^ à Székesfehérvár s'est terminée, elle aussi, dans des échaufourrées insignifiantes sur la frontière slavonne-styrienne, et ont cessé dès les premiers jours de 1527.

L'archiduc Ferdinand (roi de Bohême à partir de la fin d'octobre 1526) trouve, malgré tout, les moyens d'accroître les soucis de son adversaire avec un problème militaire grave. Nous sommes à l'époque des batailles contre les Turcs en 1526, où Iovan Tcherni (Ivan Nenad), ancien palefrenier du voïvode Zapolyai, prétend-on, organise une force armée remarquable en recrutant des paysans rescapés rasciens (Slaves du Sud) dans les comitats méridionaux. Son armée prête serment de fidélité au roi Jean qui, en échange, les établit dans les villages récemmenet dépeuplés des comitats du Sud. Il est probable que Zapolyai essaye ici de créer des confins militaires (une zone habitée par des paysans-soldats), afin de parer aux incursions turques, comme les régions frontalières de Transylvanie, sur le territoire des Sicules existant depuis des siècles. (Les Habsbourg, pour leur part, organisent aussi des confins militaires, deux cent ans plus tard, au début des années 1700, dans le sud de la Hongrie, contre le Turc, précisément.)

Il est certain que Iovan et ses hommes, encore à la fin de 1526, reprirent plusieurs châteaux forts aux Turcs (Cserőd et Bánmonostor dans la Sirmie). Or, les propriétaires fonciers dont les biens se trouvaient dans les villages occupés par les Rasciens, se sont retournés contre Iovan. Bálint Török a fait, encore en décembre 1526, une tentative échouée pour reprendre son domaine, la bourgade de Szabadka. (C'était à Szabadka précisément que Iovan tenait sa « cour ».) Mais le roi Jean était intervenu à temps pour

mettre sur pied un cessez-le-feu de six semaines entre les Rasciens et les seigneurs fonciers. Mais pendant qu'il réfléchissait sur les possibilités de résoudre ce problème, Ferdinand de Habsbourg est passé à l'action. Ses émissaires confidentiels, avec János Habardanecz à leur tête, réussissent, début avril 1527, à conclure un marché avec Iovan. On ignore ce que le Habsbourg a promis au chef Rascien. Il est certain, de toute façon, qu'étant hors de possession, il pouvait promettre plus facilement que Zapolyai, confronté aux soucis effectifs du gouvernement.

Iovan Tcherni, après sa volte-face, prend le titre de « tsar », et similairement à son nouveau seigneur, il accuse Jean Ier de turcophilie, voire même d'être le stipendié des Turcs[116]. Le cessez-le-feu conclu avec les Hongrois cesse de jouer. Bálint Török reprend Szabadka dans une attaque brusque en avril, tandis que les Rasciens gagnent deux autres batailles mineures et franchissent la Tisza pour aller jusqu'au Maros et dans le Temesköz. Le voïvode Péter Perényi, obéissant à un ordre royal, essaye d'affronter Iovan avec ses troupes transylvaines, mais il perd la grande bataille livrée près du Maros, au village de Szőllős (début de mai 1527). Les avant-gardes des Rasciens, poursuivant le voïvode en retraite, font une incursion dans le comitat de Hunyad. Ils pillent les villages (habités pour la plupart de Roumains orthodoxes comme eux) jusqu'à la mi-mai.

Zapolyai ne peut mobiliser la force suffisante contre « le rebelle » avant la mi-juin. Le 25 juin, Imre Czibak, évêque honoraire de Várad, en tête de ses propres troupes, des mercenaires du roi et des paysans appelés en croisade des comitats de Békés, Zaránd et Arad, bat l'infanterie de Iovan près du village de Sződ. Par la suite, le «tsar» rassemble ses forces près de la Tisza, mais l'armée de Czibak, renforcée des armées transylvaines de Péter Perényi le refoule à la rive de l'ouest de la Tisza. Le 22 juillet, dans une bataille pour la possession de la ville de Szeged, Iovan est blessé et le lendemain, il tombe entre les mains de Bálint Török, qui le fait décapiter. Mais une partie moindre de l'armée rascienne se réfugie dans la Sirmie, du côté turc.

Ainsi, Jean Ier termine cette campagne victorieux, mais vu le cours entier de la guerre, les batailles dans le Sud de la Hongrie contribuent à la promotion de la cause de Ferdinand. Si le plan original de ce dernier (c'est-à-dire marcher contre Buda avec du côté sud-est Iovan, du sud la flottille du Danube d'István Révay et du côté de de Vienne le gros de l'armée des Habsbourg), a échoué, l'action des Rasciens a pourtant rendu, en tant que diversion, un service irremplaçable.

L'armée de Ferdinand, composée uniquement de mercenaires allemands et bohémiens, douze mille personnes environ, a franchi, avant la mort du « tsar », le 8 juillet 1527, la frontière hongroise près de Presbourg, à Dévény. Les troupes du roi de

[116] « Iowan Chaar a Deo missus... Hungariae regnicolis... salutem et omnem bonum. Intellexĭmus qualiter Ioannes wayvoda comes Scepusiensis violare non formidans libertatem, qua Christus suum gregem christianum liberum reddere dignatus est, imposuisset in omnes ordines et status huius regni Hungariae taxam decimalem in toto christianorum orbe inauditam. Cum qua quidem taxa certo didicimus eundem Ioannem wayvodam velle caesarem Thurcarum de expensis suis, quas fecerit in devastations Hungariae, eo pacto contentum reddere, ut ipsam ad regni fastigium Thurcus ipse levare ac provehere curavisset ; proinde hortamur et rogamus vos tanquam veros christianos : nolite adaugere opes paganorum. Iam enim instat tempus liberationis vestrae, quandoquidem pro comperto habemus... Ferdinandum indubitatum atque legitimum Hungariae et Bohemiae regem... cum omnis apparatibus bellicis et exercitibus suis brevi descendere velle ad defensionem et liberationem huisi patriae miserrimae. » Le texte, sans indication de date, est publié par R. Goos, *Siebenbürgen*, note 119/159.

Hongrie étaient encore engagées à 400 kms de là, aux alentours de Szeged, dans la bataille contre le reste de l'armée de Iovan.

L'armée d'agression des mercenaires était dirigée par Casimir Hohenzollern, margrave de Brandebourg. Au début, elle avançait quasi sans rencontrer de résistance, dans l'intérieur du pays. Les forces que Jean Ier, en manque d'argent, pouvait réunir, devaient être employées contre la flottille d'István Révay s'approchant de Buda. (La base de Révay avait été dans le comitat de Baranya, au sud, et il arrivait à la hauteur de la capitale le 15 juillet.)

Les forces de Jean refoulent la flottille du Danube après trois semaines de lutte (le 9 août), mais il est trop tard pour pouvoir empêcher le duc Casimir d'occuper Nagyszombat, Győr, Komárom et Tata. Les gardes des châteaux forts se rendent en un ou deux jours maximum. Esztergom et Visegrád tombent les jours suivants, le roi fait évacuer Buda le 12 août, et les vainqueurs font leur entrée dans la capitale hongroise le 20 août.

C'est seulement alors que l'armée en retraite commence à reprendre vie. Elle tente, aux alentours d'Eger, d'exécuter des raids mineurs, mais elle ne peut pas défendre efficacement ce château fort important. Après des échauffourées insignifiantes, le roi Jean accepte la bataille entre Tokaj et Tállya, à 450 kms de la frontière occidentale. Il a 10 000 hommes environ, tandis que le nouveau chef d'armée Habsbourg, le comte Niklas von Salm en a 7 000 à peu près. La bataille de Tokaj est gagnée par les «Allemands», le roi Jean est contraint de se réfugier au-delà de la Tisza.

Un malheur en attire toujours un autre. Parallèlement aux victoires du duc Casimir et du comte Salm (entre août et octobre), un plus petit corps d'armée dirigé par Hans Katzianer s'empare de Nyitra, Galgóc et les petits comitats de Túróc et Zsolna. Seul le foyer principal de la famille Zapolyai, Trencsén résiste encore ; après la bataille livrée sous ses murs, Katzianer est forcé à se retirer jusqu'à Nagyszombat.

D'autres plus petits corps d'armée soumettent la moitié occidentale de la région transdanubienne. Des manœuvres importantes ont lieu en Slavonie : le ban du roi Jean, Kristóf Frangepán rassemble une armée de 10 000 personnes et même si elle est composée pour la plupart de paysans, elle est en mesure de refouler le parti adverse ; et coincer les partisans principaux de Ferdinand dans cette région, Ferenc Batthyány et Lajos Pekry, au château de Varasd. Mais il ne reste plus de temps pour le siège : le 27 septembre, Frangepán est touché par un boulet et le lendemain il meurt ; son armée se disperse. Le parti de Zapolyai en Slavonie est réduit aux domaines de János Bánffy, c'est-à-dire, au château de Verőce et ses environs.

Au cours du reste de l'automne, Jean Ier doit assister à la révolte de la Transylvanie où il se rendait en octobre, et ceci malgré l'exécution de l'évêque rebelle de Gyulafehérvár, János Gosztonyi. Mais le roi ne se décourage pas, il réorganise plutôt ses forces armées. Il lance ses premières contre-actions dès décembre 1527 et il réussit même à reprendre Tokaj et Eger pour un certain temps.

Les forces principales – 7 ou 8 000 personnes – partent, en février 1528, vers Kassa en traversant la région de Hegyalja. Après des succès initiaux, il rencontre, le 8 mars, près du village de Szina, l'armée de 5 500 personnes de Hans Katzianer, le nouveau commandant en chef de Ferdinand. La bataille est gagnée, une fois de plus, pas le «parti» allemand et Zapolyai est contraint à se réfugier en Pologne.

Les quelques mois qui suivent l'échec de Szina sont marqués par la désintégration spectaculaire du parti de Zapolyai. Malgré le fait que l'armée victorieuse de Katzianer

perd des semaines en restant à Kassa pour marcher finalement contre Trencsén, alors que les partisans les plus dangereux du roi défait se trouvent dans la région d'au-delà de la Tisza, la plupart des seigneurs changent simplement de camp (par exemple, Simon Erdődy, évêque de Zagreb, Bálint Török ou le voïvode Péter Perényi), tandis que d'autres, tel que Ferenc Bodó, l'un des meilleurs commandants, choisissent la captivité. Le château de Trencsén se rend le 30 juin 1528 et la dernière base en Transylvanie, Fogaras, le 2 juillet. Au cours de l'été, les derniers résistants, tels que les frères Kosztka à Árva, Ferenc Drugeth de Homonna à Munkács, Imre Czibak à Várad et le Rascien Radić Bosić à Lippa, entreprennent des négociations avec le vainqueur.

Pourtant, l'effondrement total se fait attendre. Czibak et ses collègues interrompent en juillet les négociations, et Simon Erdődy, avec une nouvelle volte-face, rend la majeur partie de la Slavonie au camp de Zapolyai. Les lieutenants renvoyés de la Pologne (le clerc Simon Athinai) et ceux qui sont restés en Hongrie (Czibak, Radić, János Kállay) gagnent les batailles mineures les unes après les autres. Lorsque le parti des Habsbourg se rend compte de son erreur et tente d'envahir la région d'au-delà de la Tisza, il est trop tard : la chance a tourné. Bien qu'András Báthory et ses compagnons réussissent à battre Czibak près de Kereki, le 20 août 1528, Várad ne se rend pas. Le voïvode Péter Perényi a beau mettre le siège à Lippa : après de lourds sacrifices de sang, il abandonne, le 31 septembre. Entre-temps, le 23 septembre, l'armée d'István Révay et de Gáspár Serédy, la force principale des Habsbourg en Hongrie, est mise en déroute par Athinai dans une bataille en règle au Hegyalja devant Újhely. Cette victoire ouvre la possibilité du retour du roi Jean au mois de novembre.

Pour quelle raison la fortune de la guerre a-t-elle changé si spectaculairement ? Le premier signe en était la nouvelle de la conclusion de la paix à Istanbul par Łaski, aussi est-ce la raison de l'interruption des négociations d'Imre Czibak. Mais derrière les apparences, les véritables raisons sont plus fondées. Ferdinand Ier (qui se fait couronner le 3 novembre 1527 à Székesfehérvár par le même évêque de Nyitra qui avait couronné Zapolyai), en confisquant et distribuant à tour de bras les domaines du parti adverse, crée un climat de malaise. Une telle rigueur était étrangère à la tradition politique hongroise, tandis que la situation actuelle contribuait au renforcement de la solidarité entre les partis de la classe dirigeante.

Au malaise dû à la politique foncière et juridictionnelle s'ajoutait la forme particulière que revêtait l'organisation de la nouvelle administration. Le nouveau gouvernement renvoyait les *comes* et les évêques qui ne voulaient pas changer de camp; jusque-là il n'y a rien à réprimer. Mais une partie des nouveaux *comes* et capitaines étaient choisis parmi les Allemands et ceci déjà était scandaleux. La nomination de Leonhard Gallynczer au poste de *comes* de Borsod ne choquait pas trop, vu ses services rendus auprès de la reine Marie. Mais l'affectation de Dietrich von Harttisch ou Christoph von Thurn au poste de *comes* de Sopron et de Zólyom respectivement, ainsi que la nomination du comte Lamberg capitaine de Győr (et les cas similaires) ne plaisaient pas à tout le monde.

L'état d'âme des Hongrois qui n'avaient jamais eu d'affection pour les Allemands, était davantage détérioré par les excès du comportement des mercenaires. Les soldats étrangers se conduisaient en Hongrie comme s'ils avaient été parmi des païens. Il suffit de citer ici une des nombreuses complaintes. Bálint Török, récemment passé au camp ennemi, écrit avec indignation de la ville d'Eger occupée, le 21 septembre 1527, à Elek Thurzó : « Soyez certain, Monsieur, que nous tous les Hongrois, nous allons quitter ce

camp et nous insurger et irons contre sa Majesté, mais ne pouvons laisser faire tant de mal si nous le pouvons, mais le regarder ne pouvons »[117]

Il n'y a pas d'erreur : le roi Jean et ses partisans ont également ravagé les domaines de leurs adversaires, s'il le pensait nécessaire. Mais à partir du printemps 1528, seules les armées de Ferdinand circulent dans le pays. Le 10 juillet, c'est la lieutenance elle-même qui formule une plainte devant le roi pour les pillages et meurtres des soldats. A elle seule, l'armée assiégeant Trencsén avait rasé trente villages, dit-on, et on y ajoute qu'après la perte du château, ce fut le tour de l'archevêché d'Esztergom et des domaines d'Elek Thurzó. Le 17 août, le nouveau chancelier Szalaházy annonce de Buda au roi Ferdinand qu'András Báthory harcèle la population de la bourgade Szatmár avec plus de méchanceté que le Turc. La reine Marie écrit à son frère, le 23 août, d'Orth an der Donau (Bas-Autriche) d'un ton similaire à étonner : « ...et ausy se plainent qu'ilz ne sont pas seulement opressés des Turcs, mais ausy de voz gens propres, lesquels les treptent, sans tuer et bruler leur maisons et les amener ors du pays, ausy si mal que jamais Turc porointe faire, et se ne ce fait seulement a voz rebelles, mes ausy a ceulx quy vous sont obeissant sujett... »[118].

C'est surtout les mercenaires allemands qui réussissaient à avoir une renommée exécrable. Etaient-ils vraiment plus féroces que la moyenne ? Ou bien, était-ce l'aversion contre ceux de la langue étrangère, déjà existante, qui soulignait leurs faits et gestes ? Le résultat est certain : Ferdinand et ses partisans se sont rendus odieux dans leur propre pays par les faits de leurs soldats victorieux.

Or, le comportement des mercenaires avait ses raisons. Le roi Ferdinand n'a plus d'argent à la fin de 1527, et il lance la campagne de 1528 presque à crédit. Cet état sans payement avait déjà entraîné des conséquences fâcheuses lors du stationnement des troupes à Kassa, en avril. Après la victoire sur Trencsén, il en résulte un tournant tragi-comique : Hans Katzianer, capitaine suprême du pays et son armée entière de 4 000 personnes s'installe sur les villages malheureux de la vallée de Vág et n'en veut pas bouger ni à l'ordre le plus pressant du roi.

Les soucis matériels n'ennuient pas seulement le commendement de l'armée. L'appareil du gouvernement du pays devait être relancé et la deuxième fois en douze mois. Il fallait organiser l'administration. Par la nomination des nouveaux *comes* et des magnats, la machine est mise en marche. Il fallait continuer les procès en cours et se mettre à remédier aux violations récentes du droit. (Les excès de pouvoir n'étaient pas plus rares du simple fait qu'un nouveau roi avait pris le trône !) Tout ceci exigeait de l'argent ; or, la correspondance de la Lieutenance est remplie de complainte : il n'y a pas d'argent. Pourtant, ce n'était pas le personnel qualifié qui faisait défaut...

Pourquoi le camp de Zapolyai devait-il essuyer la défaite au cours de la première étape de cette guerre contre le roi Ferdinand et ses partisans ? L'effectif des armées qui se confrontent est à peu près égal. Le commendement commet, de parts et d'autres, des erreurs stratégiques (par contrainte surtout) : le roi Jean abandonne la Transdanubie, la partie des Habsbourg épargne l'au-delà de la Tisza.

[117] « Alioquin vero certus sit Magnificentia Vestra, ut omnes quotquot sumus Hungari, castra ista statim amittemus et insurgemus, erga Suam Majestatem veniemus, non quod tanta male facere amitteremus, si possemus, sed neque videre possumus » = *ETE* I. N° 337.

[118] *ETE* I, N° 393 et 403 ainsi que R. Goos, *Siebenbürgen*, note 133/200.

La supériorité de l'agresseur relève d'autres facteurs : celle de la qualité que représente la présence de l'infanterie des *landsknecht* et de la faiblesse morale qui est depuis le début, celle du camp de Jean.

Dans la bataille de Mohács, la Hongrie était privée d'une bonne partie de son effectif militaire entraîné. L'histoire des combats de 1527-1528 prouve sans équivoque le bien-fondé de cette thèse. Le noyau de la force principale de Ferdinand Ier consiste en une formation de *landsknechts* de 3 000 à 5 000 personnes seulement. Partout où ils apparaissent, Zapolyai est battu. L'infanterie de mercenaires allemands avait pour tâche de parer et de repousser la grosse cavalerie ennemie. Or, dans la guerre en Hongrie, il n'y a pas eu de bataille pendant huit mois entiers, où la partie hongroise aurait pu tenter une attaque frontale. Dans les accrochages sous Eger, ainsi que dans la bataille de Tokaj, les Hongrois échouent même dans la tentative d'une attaque-surprise.

Nous en déduisons trois choses. *Primo :* le roi Jean n'avait évidemment pas de grosse cavalerie capable de lancer une attaque, ni d'infanterie entraînée pour exécuter un plan de bataille défensif. Les haïdouks qui se trouvaient surtout dans le corps d'armée d'Imre Czibak, et qui avaient jusqu'alors participé à des actions militaires seulement lors de l'insurrection des paysans en 1514, pouvaient ainsi devenir l'un des facteurs les plus importants et les plus efficaces sur les terrains secondaires (tel contre Iovan Tcherni) des forces armées de la Hongrie.

Secundo : nous pouvons être certains que Zapolyai et les autres commandants étaient conscients par expérience des faiblesses de leurs armées, faiblesses dues à leurs compositions. Le recrutement en Pologne et la tentative de gagner le prince Albert en sont les preuves, sans parler du fait que le roi Jean, encore avant le déclenchement de la guerre, en mars 1527, négocie l'engagement des *landsknechts* avec Winzerer, l'envoyé bavarois. (Zapolyai contrôle même les réponses reçues dans un manuel sous sa main !) L'affaire ne s'arrête pas là : de Tarnów, Jean Ier envoyait des sommes considérables à Nikolaus Minkwitz von Sonnenwald, un chef mercenaire allemand qui, en automne 1528, avec une petite troupe allemande a fait irruption en Silézie. Selon les plans du roi, Minkwitz aurait dû joindre les troupes hongroises.

Tertio : le commandement hongrois avait choisi consciemment la tactique ci-dessus mentionnée : disons celle de la guérille. La défaite en automne 1527 et peut-être l'augmentation de la proportion des mercenaires polonais aussi dans la bataille de Szina, a finalement amené Zapolyai à changer sa pratique : d'une part, il attendait l'attaque de l'ennemi ; d'autre part, dans la seconde phase, lorsqu'il n'avait plus rien à perdre, il lançait l'attaque générale. Comme nous l'avons vu, le résultat a été la défaite la plus grave de toutes.

Selon Gnojenski, un noble polonais, l'un des survivants de la bataille de Szina, la raison de l'échec est le fait que la cavalerie de Jean Ier s'embrassait avec les hussards de Bálint Török et de Lajos Pekry, au lieu de les combattre. Même si c'est une constatation exagérée, elle traduit le climat de ces mois critiques.

Nous avons déjà parlé de l'effet paralysant de la situation désespérée de la politique hongroise après 1526. Zapolyai avait promis de sauvegarder l'autonomie et l'intégrité du pays, mais il ne pouvait conjurer la guerre allemande. La conclusion de l'accord avec les Turcs tardait : et pourquoi un noble d'intelligence moyenne ou un magnat serait-il content du fait que la rivalité de deux souverains livre l'Etat hongrois à la merci des Turcs ? Une fois que Ferdinand risquait la conquête et avait aussi promis le secours de l'Empire germanique, pourquoi lui tenir tête jusqu'au bout ?

La propagande de Vienne et de Presbourg avait beau tâcher d'affaiblir la force morale de l'adversaire en l'accusant de fraterniser avec le Turc, c'était la réflexion de l'angoisse qui, dans les moments décisifs, avait semé le doute parmi les soldats et les chefs du camp de Zapolyai. Je le répète : l'incertitude morale du parti de Jean était l'autre facteur, équivalant au désavantage de qualité, du résultat des combats en Hongrie, en 1527-1528.

A côté de la haine suscitée par le comportement des militaires étrangers, c'est avant tout ce qui s'était passé sur le front turc pendant cette année qui a mis fin, une fois pour toutes, à la supériorité morale des Habsbourg. Ferdinand Ier et son entourage sont aussi bien tombés dans le piège de leurs propres illusions que Jean Ier et ses partisans dans les leurs, six mois auparavant. Ils ont surestimé leur force et la déception a annulé tout l'effet des succès militaires.

LE FRONT OUBLIE : LES LUTTES CONTRE LE TURC (1527-1528)

Le retrait du sultan Soliman en septembre et octobre 1526 n'a trompé que les naïfs. A l'issue de la campagne de Mohács, la ligne déjà affaiblie des châteaux des confins sur le secteur de la Sirmie au Danube est rompue. Il est vrai, d'ailleurs, que les Turcs ont évacué une partie des forteresses occupées, telles que Szalánkemén, Zimony et Bács, pour ne mentionner que les plus importantes. Haram, Orsova et Szörény-tornya sont vides depuis des années (sur le secteur frontalier du cours inférieur du Danube), et Péty (comitat de Krassó), Kolich et Gradistyán (comitat de Pozsega) et les autres localités sont restées sans gardes.

Regardant la carte, nous pouvons voir que l'évacuation concernait tous les châteaux au nord de la ligne du Danube. La seule exception était Titel, ce qui s'explique par le fait qu'en conservant ce château, les Turcs pouvaient contrôler le confluent Danube-Tisza, et couper ainsi les deux voies fluviales les plus importantes de la région.

Dans la Sirmie, par contre, seules les ruines ou les palanques sans valeur étaient laissées vides. Pétervárad, Szerémújlak, Bánmonostor, Szávaszentdemeter, Atya, Cserőd, Racsa, Barica, Rednek et les autres localités étaient occupées par des garnisons turques. Nous n'avons pas de données quant au sort d'Eszék un peu plus éloigné, mais nous supposons qu'il était occupé définitivement.

Le départ des forces principales est suivi par les contre-coups de dimension restreinte des Hongrois. Ceux-ci avaient lieu, d'une part, dans les lointains confins de la Croatie où Miklós Jurisics et Hans Katzianer, capitaines suprêmes de la Croatie et de l'Autriche inférieure, respectivement, ont réuni leurs forces à la mi-octobre (ne nous nous trompons pourtant pas, il s'agissait seulement de 2 ou 3 000 hommes au total), et ont fait une incursion rapide dans la Bosnie. D'autre part, à la hauteur de la Sirmie, près du Danube, Iovan Tcherni a occupé le château abandonné de Bács, ensuite, toujours en novembre 1526, est passé par le Danube à Futak et a repris d'assaut Cserőd et Bánmonostor.

Agissait-il ainsi de son propre chef ? Ou était-ce sur l'ordre du roi Jean ? Nous ne pouvons exclure cette dernière possibilité. Nous avons vu : le « tsar » avait originairement l'instruction du nouveau souverain de réunir les réfugiés rasciens en une organisation de garde-frontière antiturque. Tant qu'il en avait la possibilité, Zapolyai avait tâché, en tant que roi, de faire attention à l'organisation languissante des châteaux

des confins. Il avait envoyé un renfort militaire (100 fantassins) à Peter Kruzić, capitaine de Senj et de Klissza et il avait donné le château de Regéc en gage à Miklós Gilétfi, capitaine de Jajce, lorsqu'il n'avait plus d'argent.

De surcroît, les Turcs ne se montraient pas non plus trop compréhensifs. Le Pacha de Bosnie ne réagissait pas tout de suite à l'incursion des Croates, mais les gardes de Belgrade ne laissaient pas sans réponse les actions hongroises. Comme l'engagement des soldats turcs dont la majorité était d'origine serbe, aurait été trop risqué sur place contre Iovan très populaire et respecté comme un demi-Dieu, il était préférable de mettre le siège devant le château de Marót, sur la frontière occidentale des conquêtes nouvelles. Cette action avait eu lieu pendant les derniers jours de novembre, mais malgré le commendement de Bali, sandjakbey de Belgrade, elle avait échoué.

Le pas suivant était fait de nouveau par le camp chrétien. Le 16 janvier 1527, près de Pétervárad, Radić Bosić a exécuté un raid contre un détachement turc ; il a tué soixante quinze hommes et a envoyé à Buda quinze prisonniers.

Le théâtre de Bácska-Sirmie se calme ensuite pour un certain temps. Nous y voyons les effets secondaires des négociations diplomatiques turco-hongroises, qui petit à petit, sont mises en route. István Beriszló, qui s'était engagé comme allié du tsar Iovan, avait pris en flanc, de son propre chef, les positions turques dans la Sirmie quelque part en mars 1527, et dans une rapide campagne, avait repris Valkóvár et deux autres châteaux mineurs, Erdőd et Boró. Cette action trop audacieuse est laissée sans riposte des gardes-frontières turcs, pourtant très actifs.

En même temps, l'activité de guerre était d'autant plus vive sur le secteur croatien, la partie la plus éloignée de la ligne de front. Durant la deuxième moitié de février, une troupe de cavaliers de plusieurs milliers de personnes, estimée venir de trois sandjaks, fonce sur le pays jusqu'aux environs de Modrus. Elle « débusque » le château de Hodovikovics et pille Metlica et Terranova (je n'ai pas réussi à identifier toutes les localités en question).

A la mi-mars, au cœur du comitat de Zagreb, aux environs du château de Sztenyisnyák (de Kristóf Frangepán), les Turcs font des ravages, ensuite, aux environs du 25 mars, l'un des beys de Bosnie, le « voïvode » Murâd encercle avec sa cavalerie le château d'Obrovác (domaine de János Karlović, se trouvant non loin de l'embouchure de la rivière Zermanja qui sépare la Croatie de la Dalmatie). A la fin du mois, une forte armée se trouve réunie dans la région mais elle ne commence pas le siège avant le début d'avril. Après trois jours de combat, le *castellanus* a cédé la forteresse, vers le 14 avril.

La prise d'Obrovác est bientôt suivie de celle de Novigrad (Castelnuovo), qui se trouve sur la rive opposée du canal Morlacca. De ce fait, la voie de terre conduisant de la Croatie à la Dalmatie a été coupée. Or, le voïvode Murâd ne s'arrête pas à ces deux victoires. Toujours fin avril, il se rend maître du château d'Udbina, près de Corbavie. Il se serait sérieusement préparé à attaquer Bihács et Kruppa, d'importance primordiale. Enfin, cette action de grande envergure n'a pas lieu ; nous sommes seulement au courant d'une randonnée plus petite aux alentours de Dobrovár et Udnice (localités non identifiées sur la carte). Ce qui est certain, c'est que les Turcs ne se sont pas arrêtés par peur de l'intensité de la résistance. Les lettres écrites par Ferenc Batthyány, János Karlović, Peter Kruzić, Miklós Jurisics et autres aristocrates, sont remplies d'appels au secours désespérés : ils demandent au roi ou à n'importe qui du renfort et de l'argent pour les châteaux menacés, car ils ne sont pas en mesure, à eux seuls, de les garder. Mais pour tout secours, ils n'auront que les quelques centaines de fantassains envoyés

par les Ordres de la Carniole, la Carinthie et l'Istrie pour soutenir la garnison constituée par quelques châteaux (p. ex. Fiume et Zengg) qui leurs sont importants. Les Turcs ne renouvellent l'attaque qu'à la mi-août, cette fois sous le commandement du sandjakbey de Bosnie, le célèbre Ghâzî Hüsrev. Il démolit d'abord les alentours de Grobnik, pour marcher ensuite sur la côte à travers les montagnes rudes et brûle les villages à partir de Novi jusqu'à Fiume. Le 24, les Turcs ont déjà franchi la frontière des provinces autrichiennes et ils maintiennent pendant au moins une semaine la population allemande-slovène dans la terreur. Cette armée composée selon les estimations de 4 000 hommes, ayant ramassé un gros butin, réapparaît, aux environs du 10 septembre à proximité de Grobnik. Lors de son repli, elle pille une fois de plus cette région malheureuse. Vers le 20 septembre, Peter Kruzić se rendant à Otocsác de Zengg, a toujours l'occasion de rencontrer des Turcs en randonnée dans les vallées rocheuses.

Retenons les dates : la randonnée de grande envergure de Hüsrev suit le début de la campagne de Ferdinand en Hongrie et précède de quelques jours seulement l'évolution de Kristóf Frangepán contre Varasd. Pour l'instant, il ne faut pas penser à la coopération directe des deux parties. Bien que la cible principale des Turcs soit toujours le domaine d'un seigneur du camp des Habsbourg, ou l'Autriche elle-même, ils ramassent sans se gêner un gros butin en passant par les biens des partisans de Zapolyai aussi. Malgré les rumeurs selon lesquelles le comte Kristóf Frangepán et son père, Bernát Frangepán s'entendrait avec les Ottomans, ceux-ci suivent plutôt angoisssés les événements et envoient des regrets à ceux qui ont été endommagés.

A part les dates, les lieux sont aussi révélateurs. Il est évident que pendant l'année écoulée depuis la défaite de Mohács, la résistance chrétienne est plus vive et plus effective dans le secteur de la Sirmie : les Rasciens de Iovan Tcherni, Radić Bosić et István Beriszló arrivent même à repousser un peu les envahisseurs. Par contre, en Croatie, on est seulement sur la défensive depuis la randonnée de Bosnie en octobre 1526. Dans la Sirmie, les Turcs, mis à part une seule tentative faible (le siège échoué de Marót), n'entreprennent aucune action. Par contre, sur le front croate, les actions se suivent sans cesse : de février jusqu'à mai 1527, on note quatre attaques, dont l'une est poussée jusqu'à la Carniole et une autre endommage sérieusement la ligne des châteaux des confins. N'oublions pas non plus l'aventure de Hüsrev, en août et septembre, poussée jusqu'aux provinces autrichiennes.

On sait depuis longtemps que la diplomatie vénitienne pousse ouvertement la Porte, depuis le printemps 1527, à empêcher les Habsbourg de prendre le pouvoir en Hongrie. (La Signoria, indépendemment de sa participation à la Ligue, est sincèrement angoissée par les succès d'alors de l'Empereur.) Les premiers pas sont probablement faits fin mars - début avril, car le 13 mars, la République prend acte dans une lettre du rapport de son ambassadeur à Istanbul, rapport selon lequel le grand vizir Ibrâhîm trouve, à son tour, que l'accroissement de la puissance de Charles Quint et de Ferdinand est dangereux. Dans la même lettre, on lit le premier appel ouvert dont on a déjà parlé : que le sultan aille à la rescousse de Jean contre les Habsbourg[119]. Le 25 mai, une nouvelle

[119] ÓVÁRY II, N° 31, texte original de ce document important (MTA, Kézirattár MS 4979) : « ... e sta grato intender che le sia ben nota la causa che indice l'Archiduca di farli la reposta che ne scrivete la quale a fine di assicurar la incoronatione del'Imperator Suo fratello, parendoli che quando il Serenissimo Gran Signor non li dagi impedimento le sera facile ottenir il desiderio suo, che a imprimis (suite...)

instruction de Venise est adressée au vice-baylo : on espère que la sagesse d'Ibrâhîm trouvera les moyens d'écarter Ferdinand de la Hongrie. Le 21 juin, la Signoria demande à la Porte d'attaquer Ferdinand en Autriche aussi. Le 22 juin, Piero Zen, l'ambassadeur à Istanbul, apprend au gouvernement de la Serenissima que « le sultan a l'intention d'ordonner l'appui du voïvode contre l'archiduc, et a donné le mot d'ordre aux troupes de s'y rendre »[120].

Dans une lettre datée du 10 août, Venise se réjouit du fait que la cavalerie turque a reçu l'ordre d'appuyer Jean et que seul le grand vizir Ibrâhîm est attendu pour commencer l'exécution. Les mercenaires de Ferdinand sont alors à proximité de Buda, alors la Signoria ordonne à son ambassadeur d'insister auprès des Turcs sur l'intervention.

Avant même que cette lettre arrive à sa destination, Ibrâhîm agit. Le 19 septembre, le gouvernement de la République est en mesure d'exprimer au grand vizir ses remerciements aux troupes de Bosnie qui ont été détachées pour empêcher l'expansion des Habsbourg.

Nous arrivons ainsi à la déduction que les Turcs ont décidé d'agir contre Ferdinand et de ménager le pays du roi Jean avant que les Vénitiens les y poussent. Donc, la Porte n'avait pas besoin de « souffleurs » pour se rendre compte que c'était l'expansion des Habsbourg qui constituait le danger primordial pour elle. Connaissant les actions de la diplomatie turque de l'époque en question, il est certain qu'il s'agissait d'une décision politique consciente. La politique extérieure de la Signoria, tout comme celle de la France avant la défaite de Mohács, n'a fait que promouvoir ou précipiter l'exécution de cette décision.

De cette optique, les manœuvres ottomanes faites à partir de l'automne 1527 revêtent une importance qui dépasse leurs proportions.

A la fin du mois de septembre, la situation a beaucoup changé en Hongrie. Kristóf Frangepán est mort, le roi Jean est refoulé dans la région d'au-delà la Tisza, tandis que le roi Ferdinand s'est rendu maître de Buda et se prépare à son couronnement à Székesfehérvár. Yahïaoglu Mehmed, le successeur de Bali décédé entre-temps, réunit son armée et fonçant à travers le comitat de Valkó, ravage les environs de Pécs, début octobre. Bien qu'il soit embarassé par des contre-raids réussis, au château de Nemti d'abord, par les paysans de la région, ensuite par Ferenc Zay et Mihály Kunovics (pendant son repli déjà), il peut rentrer en emportant un gros butin.

Mais tout ceci n'est qu'avertissement. Le plus fort viendra en hiver. Avant Noël 1527, des troupes turques apparaissent dans les villages aux environs de Jajce. En janvier, Mourâd et Yahïaoglu Mehmed se mettent à assiéger le château célèbre. Le capitaine János Szeglaki Horváth tient le coup pendant dix jours, ensuite il cesse la résistance. Ferdinand note l'infidélité de Horváth, le 5 février, mais ceci ne change rien. Après la chute de Jajce, les autres châteaux mineurs des confins cessent de résister

[119](...suite)
di haver il Regno di Hungaria, con il quale et il Regno di Bohemia... che lui tiene potra tanto augmentar le forze del imperator suo fratello, che li sara facile dar executione alle loro dissegni, e Sua Signoria po cognoscier quanto sia necessario refrenar li ambitioni sue de far si Signor non solo l'Europa ma nel mondo... »

[120] La note d'ÓVÁRY II, N° 36, ainsi que *idem* N° 33 : « Il Signor vol mandar auito al vaywoda contra l'Archiduca e ha ordinato vi vadi zente ».

désespérément. Le roi a beau priver les commandants de leurs biens fonciers, les forteresses tombent les unes après les autres.

Le désastre de Jajce secoue profondément l'opinion publique en Hongrie. Les déclarations et les documents diplomatiques du roi Jean utiliseront longtemps cet échec évident comme argument contre Ferdinand. Ce château isolé depuis longtemps n'était plus, en réalité, du point de vue militaire, qu'une base enclavée entre des territoires ennemis et difficiles à défendre, mais en tant que dernier monument de l'ancienne gloire, il signifiait beaucoup pour les Hongrois, les Croates et les Bosniaques.

Les accusations venant de Tarnów sont bientôt alimentées davantage. Le 9 avril 1528, Venise apprend que les Turcs ont pris le château de Senj, près de Klissza. Deux mois après, le roi Jean imputera à son adversaire le crime d'avoir laissé perdre non seulement Jajce, mais aussi Zengg et Klissza.

En réalité Klissza n'est pas encore perdu, et c'est seulement la distance et la propagande qui fait de Senj Zengg. Par contre, la nouvelle ramassée par Domenego Zaratin en décembre 1527 à Buda et à Vienne, selon laquelle les Turcs sont passés par le Drave et ont poussé, en ravageant tout, jusqu'à Pécs, a plus de fondement. Ceux de Szendrő ont déjà ouvert le passage dans cette direction, encore en octobre, et il est fort probable que le nouveau siège de Marót fait aussi partie de cette seconde randonnée en Transdanubie. Or, la petite forteresse de Valkó est sauvée une fois de plus : János Habardanecz, le survivant de la guerre de Iovan met les Turcs en déroute avec seulement 500 soldats. L'hiver est extrêmement rude, toutes les rivières sont prises et mêmes les chevaux sont parfois bloqués par la neige.

Une chose est certaine : le théâtre jusque-là relativement calme du sud de la Hongrie sera plus animé au printemps. En mars, le bruit court que les Turcs se préparent contre le château de Siklós. Début avril, une colonne turque bien réelle fonce jusqu'à Szeged, pille la ville et fait régner l'épouvante dans la contrée jusqu'à Gyula et Cegléd. La chasse aux esclaves réussit à merveille : Tomà Contarini, le nouvel ambassadeur de Venise se rendant à Istanbul, s'étonne de voir autant de prisonniers hongrois et tant de butin d'origine hongroise[121].

Le désastre de Szeged est bientôt suivi d'une nouvelle incursion beaucoup plus grande. Le rassemblement commence en mai, entre Újlak et Belgrade. Les forces armées des trois sandjaks – celui de la Bosnie, Smederevo et de Nicopole – y sont réunies. Selon les informations de la reconnaissance arrivées en Hongrie, les beys se préparaient d'abord à l'élargissement de la tête de pont de Sirmie, ensuite à l'attaque des provinces autrichiennes via Zagreb. L'action est lancée dans les derniers jours de mai. Les Turcs ont un blocus à Marót, à Nemti et à Barka, sur la rive du sud de la Save. Mihály Kunovics, capitaine de Barka quitte son poste pour courir à Buda et implorer de l'argent et des soldats. Il ne recevra rien. Barka est bientôt prise et, début juillet, l'armée turque entière se trouve entre le Drave et la Save. Elle est si forte que István Beriszló, qui devait regarder (impuissant) de Szentlászló la lutte, croit longtemps se trouver en face du sultan lui-même. C'est en partie la raison pour laquelle il appelle (le 3 juillet) la Lieutenance de Ferdinand à reprendre les châteaux de Félegyháza, Szalka et Dobor dans le comitat de Bács, parce qu'il n'est pas capable, à lui seul, de les

[121] Tomà Contarini : SANUDO 48/42 : « Qui vedessemo una gran quantità de puti hongari schiavi et molte altre cose depredate ne l'Hongaria ».

défendre. Le 4 juillet, János Tahy rapporte de Diakóvár que le Pacha de Bosnie (c'est-à-dire Hüsrev) a foncé dans Pozsega, tandis que le reste de l'armée se prépare à assiéger Marót, du côté de Szabács et de Belgrade.

Le pays est proche d'être pris de panique. A la mi-juin, Dorottya Kanizsai, propriétaire d'énormes biens fonciers cherche à se réfugier à Németújvár, le château le plus à l'occident de Ferenc Batthyány. La contre-attaque à laquelle Ferdinand pousse ses adeptes (surtout István Beriszló, capitaine général de Sirmie) n'est plus réalisable. Beriszló à lui seul était trop faible, tandis que les quelques grands seigneurs venus à sa rescousse, étaient bientôt contraints à rentrer dans leurs domaines, menacés à leur tour, par les déplacements turcs à proximité. (C'était précisément le cas de János Tahy, lors des luttes de Valkó.)

Est-ce que Marót et Nemti ont tenu bon ? Malheureusement, nous n'avons pas de données pour le savoir ; je crois que, par la force des choses, les deux châteaux ont succombé. De toute façon, le théâtre de Sirmie est de nouveau calme au mois d'août ; par contre, le Temesköz s'est enflammé : les troupes en retraite de Valkó y sont mandées par le voïvode Kassime, le nouveau commandant turc d'Újlak, au lieu de les envoyer en Slavonie. Les éclaireurs hongrois qui transmettent cette nouvelle, ne fournissent pas d'explications à ce changement dans les plans. Pourtant, nous avons des indications permettant de deviner ce qui s'est passé. Se dirigeant auprès du roi Jean, Hieronym Łaski est passé par Smederevo, au mois d'août, et il a des ordres nouveaux du sultan. Ceux-ci instruisent les beys à préparer le retour du roi exilé. Łaski sait que l'armée la plus forte de son souverain est à Lippa, ce qui permet de conclure que la proposition d'harceler l'ennemi plutôt à Temesköz, vient de lui. Ce n'est pas par hasard qu'on prétend qu'il est lui-même à la tête des Turcs qui se rassemblent à Pétervárad.

La contrée frontalière slavonne paraît relativement calme par rapport à la Sirmie (du moins d'après les données sous la main). Nous sommes au courant d'une seule incursion. Le 21 juin, Pál Bornemissza, secrétaire du roi, écrit de Pettau à Kristóf Batthyány que cette incursion portait jusqu'à Kapronca. Nous n'avons plus d'informations de cette région jusqu'au mois de septembre, lorsque des rumeurs nous apprennent que Simon Erdődy, évêque de Zagreb rassemblait à Csázma des troupes turco-hongroises et promettait le passage libre aus akindjis vers la Styrie et la Carniole. Pour juger le bien-fondé de cette information, la suite nous apprend du même coup l'absurdité que les Turcs chassaient 15 000 personnes de la Hongrie mais « pour prouver leur bienveillance », ceux-ci ne devaient pas franchir la frontière.

Afin de constater la gravité de la situation aux confins croates en 1528, il suffit de lire la lettre plutôt indignée de Ferdinand, écrite le 10 avril à Prague, dans laquelle il apprend au ban Ferenc Batthyány qu'il le tient pour coupable de cet incident où les Turcs ont fait une incursion dans la Carniole, près de Rudelsberg et ont gravement endommagé la province. En vertu de cette lettre, nous datons la randonnée en question à la fin du mois de février ou au début de mars. C'est précisément le moment d'ailleurs, où Venise apprend que les Turcs ont occupé la majeure partie de la Croatie et que la population se réfugie sur le territoire allemand ou italien (le 14 mars) et où les autorités d'Udine apprennent que les Ottomans poussent leur randonnée jusqu'à Postojna (le 13 mars).

Les premières semaines de l'été passent sans nouvelles tentatives du côté turc, mais, début juillet, on apprend que les troupes de Bosnie se préparent contre la Croatie. Peter Kruzić redoute la perte de Klissza, ou plutôt celle de Zengg et Otocsác (Osztrosác peut-

MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

être ?), Batthyány ordonne la retraite de János Tahy qui devait servir de renfort dans la Sirmie, tandis que le comte János Karlović tâche de renforcer ses domaines familiaux. La situation est tellement grave que le ban annonce, le 6 juin à la Lieutenance qu'il démissionne de son poste car il est incapable de défendre les pays associés contre ceux du parti de Jean et les Turcs.

Pendant que la lettre fait son long chemin vers Buda, le malheur arrive. Les Turcs ont de nouveau parcouru la Croatie et, fin juillet, début août, ont fait des ravages au sud-est de la Carniole. L'autre ban, János Karlović envoie des éclaireurs vers l'Udbina, si proche de la Carniole, et ceux-ci confirment la probabilité d'autres attaques. Ces préparatifs aboutissent finalement, fin septembre, à la troisième randonnée de l'année du nouveau « Pacha » de Mostar, dirigé vers la Carniole. Les défenseurs sont, cette fois, préparés. Le ban János Karlović a même réussi à obtenir quelques fantassins allemands de la Carniole. Les Turcs marchent, le 1er octobre, sur Otocsác, mais trois jours plus tard, Karlović réussit à les rencontrer et près d'un château nommé « Wolau » il les entraîne dans la bataille (le 4 octobre).

Quoique les deux armées ne pussent pas être trop grandes, la bataille était très sanglante. Finalement, le commandant turc tombé, ses hommes battent la retraite. Il ne s'agissait pas de fuite, les vaincus rentraient dans leur camp en ordre. Tandis que les chrétiens se reposaient, de l'autre côté on assistait à la nuit des horreurs : les akindjis passaient littéralement leurs prisonniers au fil de l'épée, surtout des femmes et des enfants, ensuite ils se retiraient. Karlović averti, tente de les rattrapper avec sa cavalerie, mais il n'a pu écraser que l'arrière-garde. En rentrant, Karlović se heurte à la fusillade de sa propre infanterie allemande. Le temps d'éclaircir ce malentendu, le ban est couvert de blessures mortelles. Ferenc Batthyány, apprenant par la suite cet accident, demande à la reine Marie dans une lettre exaspérée : n'y avait-il pas attentat volontaire ? Est-ce bien la récompense de celui qui prend des armes pour sauver sa patrie ?

Triste fin d'un triste bilan : j'ai réussi à enregistrer pour la période entre novembre 1526 et octobre 1527, six campagnes turques : une en Hongrie proprement dite, et cinq dans les confins de la Croatie et la Slavonie. On compte dix incursions entre novembre 1527 et octobre 1528, une période de même durée que pour l'exemple précédent ; plus que la moitié de celles-ci, c'est-à-dire, six incursions ont été dirigées contre la Hongrie, soit poussées jusqu'à Temesvár, Szeged, Pécs, soit terminées par la perte de châteaux dans le comitat de Valkó. Des quatres autres, deux incursions ont été poursuivies jusqu'aux provinces autrichiennes, et une seule des dix a été repoussée en octobre 1528, celle venant de Mostar et ceci seulement avant Fiume.

Il est évident donc, que l'objectif du commandement militaire turc a changé : tandis que sur les confins croato-slavons, le niveau de l'activité militaire est stationnaire, *l'activisation du front de la Sirmie répond à la prise de pouvoir de Ferdinand. L'établissement des Habsbourg n'est pas de toute évidence au goût du sultan.*

Il est vrai pourtant que les intentions de la Sublime Porte étaient encore plus poussées; à l'issue des entretiens de Hieronym Łaski à Istanbul, le sultan a promis de partir en personne à la rescousse de Zapolyai. En effet, à la fin de février 1528, les préparatifs du corps de l'armée turque pour la campagne en Hongrie sont entamés. Le départ était prévu pour avril, plus tôt que d'habitude, de Drinople : dix bateaux de vivres ont été envoyés sur le Danube, et les beys des frontières étaient instruits de se préparer à la campagne. L'élan initial se réduit au fil des semaines, et début avril, les

rapports d'Istanbul nous apprennent que seul le grand vizir Ibrâhîm, ou plutôt seul le Pacha Kassime, beylerbey de Roumélie et ses troupes prendront part à la campagne.

La raison de ce coup d'arrêt est probablement le fait que même l'administration parfaitement organisée de l'Etat turc n'était pas capable, en quelques mois seulement, d'accomplir les préparatifs visant la mobilisation et l'assurance du ravitaillement, entamés d'habitude encore en automne de l'année précédente.

Le zèle de la Porte est davantage affaiblie fin avril, à la nouvelle de la défaite de Zapolyai et de sa fuite à l'étranger. Le grand vizir, lui aussi, se ravise, et abandonne l'idée même de mander ses troupes de Roumélie. Tout ce qui s'était réalisé du projet grandiose était d'avoir ordonné que quelques sandjaks frontaliers envoient des cavaliers en Hongrie. Nous avons vu l'effet de cet ordre.

A la fin de l'hiver 1528, en tête d'un petit détachement, plutôt une suite qu'une force, Hieronym Łaski quitte Istanbul. Rien n'indique que le sandjakbey de Nicopole a été instruit à lui porter secours, malgré la promesse originale. Dans ses propres déclarations de guerre du 14 avril, il se réfère à ses soldats turcs, tartars et roumains, ce qui prouve qu'il n'avait reçu sous son commandement que des soldats irréguliers. Si le voïvode Radul a pu purement et simplement le faire arrêter à Tîrgoviste, c'est que sa suite célèbre n'était composée que de quelques centaines de gens armés de toute les paroisses.

L'hésitation du commandemant suprême turc ne sera manifeste en Hongrie que beaucoup plus tard et sous une forme incertaine. D'ailleurs, les rumeurs au sujet des intentions d'Istanbul sont de plus en plus fantastiques et, bien sûr, menaçantes. A Prague, à Vienne et à Presbourg on a de plus en plus de peine à se faire une idée de la situation. A partir de février 1527, les rapports d'espions et d'autres se suivent : Pétervárad est renforcé, il y a là une armée de 10 ou 15 000 hommes. Puisque rien ne s'est produit pendant longtemps, cette nouvelle alarmiste est « passée finalement de mode ». Entre-temps, en février notamment, on rapporte en Transylvanie des mouvements de troupes de la Valachie ; aussi le voïvode Péter Perényi ordonne-t-il aux Saxons de faire garder les passages. Mais les sandjaks de Bulgarie n'occupent que Kilia et Akkerman. Ainsi, aucun danger véritable ne menaçait la Transylvanie.

La rumeur la plus tenace et la plus troublante était relative à Belgrade. Dès avril 1527, on prétend savoir que Ibrâhîm est sur le château avec ses 80 000 hommes. On «voit» par la suite le sultan, soit les potentats turcs et Jean I[er] ensemble dans le fameux château. La dernière de ces informations date d'août 1528 et elle est la seule qui ait quelques fondements.

Il faudra attendre l'été 1528 pour que les esprits lucides puissent se rendre compte que le sultan n'attaquera pas cette année. Mais les incursions de plus en plus fréquentes suffisaient à maintenir la terreur. Or, les beys des frontières étaient non seulement de bons chefs d'armées, mais aussi d'habiles hommes politiques. Ils ne cessent d'envoyer des lettres aux Hongrois et aux Croates. L'une de celles qui nous sont restées est écrite par Ghâzî Hüsrev à Klissza, aux temps du siège de Jajce. Il y énumère les victoires de l'année passée, ensuite il propose des propriétés de « sîpahí » aux habitants de Klissza qui passeraient dans leur camp. Le bey Yahïaoglu Mehmed fait écrire en langue serbe, en avril 1528, à László Móré de Csula que Soliman en personne viendrait en Hongrie pour remettre le roi Jean sur son trône.

Enfin et surtout il me faut parler des diplomates hongrois aussi qui sont de plus en plus audacieux à menacer par l'arrivée de l'armée du sultan. Mis à part le cas répété

déjà sur tous les tons, voici plutôt celui d'István Brodarics qui, en février 1528, a essayé d'effaroucher les Polonais et Ferdinand Ier parlant de 300 000 Turcs.

Rien n'est plus normal donc que les partisans et sujets du nouveau roi hongrois demandent à leur seigneur de plus en plus fort qu'il tienne ses promesses. Or, alors que Ferdinand a lancé sa lutte pour le trône de Hongrie, il prodiguait les promesses soit en Hongrie, soit à l'étranger. Des douzaines sinon des centaines d'écrits de propagande ou officiels parlaient de la campagne contre les Turcs en général et de la reprise de Belgrade, en particulier. L'aide « fraternelle et impériale » de Charles Quint figurait aussi bien sur le tableau des illusions de l'avenir que le recours aux forces armées des provinces autrichiennes, bohémiennes ou allemandes.

L'attente était donc justifiée. Par contre, le résultat sera une série de déceptions pour tous. Commençons d'abord par Ferdinand Ier : on dirait aujourd'hui qu'il était tombé dans le piège de sa propre rhétorique. On suppose qu'il était assez lucide pour ne pas croire pouvoir tenir toutes ses promesses. Mais il ne pensait probablement pas qu'il ne réussirait à en tenir aucune.

Voyons d'abord son atout le plus puissant, l'appui de l'Empereur ou de l'Empire. Ce dernier était *a priori* douteux. Ferdinand a tenté, même à deux reprises, d'obtenir l'appui des princes allemands, difficiles à réconcilier : d'abord, au printemps 1527, à la réunion impériale de Regensbourg, contre les Turcs et le roi Jean. Bien sûr, le camp des adversaires des Habsbourg a entrepris une vigoureuse propagande contre ce projet. L'assistance finalement votée par le Reichstag n'aurait pu être utilisée en Hongrie contre les Turcs qu'au cas où les Turcs auraient attaqué Ferdinand.

Mais d'autres décisions de l'Empire prises auparavant dans le même esprit étaient pareillement neutres pour la Hongrie. Maintenant, les princes ne redoutaient pas l'état des luttes hungaro-turques, par contre, ils avaient beaucoup plus peur de Charles Quint, victorieux contre le pape. Donc, les Habsbourg n'auraient jamais eu un sou de leur assistance.

Le résultat était pratiquement le même quant à leur demande d'argent lors des préparatifs de la réunion de Speyer. Or, en mai 1528, date où le roi de Hongrie et de Bohême lance son offensive diplomatique, le moment est propice pour se référer, à juste titre, aux incursions de plus en plus graves des Turcs. De plus, Ferdinand a le bon sens de profiter de la déclaration de guerre de Tîrgoviste, le défi de Łaski, ce qu'il propage avec dévouement. Mais la résistance des princes allemands n'est qu'accrue par la nouvelle victoire de l'Empereur. L'assistance contre le Turc est de nouveau sur le tapis, mais ne se matérialise pas cette fois non plus.

En ce qui concerne l'empereur : en automne 1527, il se réjouit probablement de voir son frère conquérir la Hongrie. Mais en janvier 1528, une forte armée française, dirigée par Odet de Foix, comte de Lautrec, part à la conquête du royaume de Naples. En avril, il met le siège devant Naples, tandis que Filippino, le cadet des Doria met en déroute, le 28 avril, à Amalfi, la flotte espagnole envoyée pour secourir la ville. Ainsi Charles Quint non seulement ne donne pas, mais demande plutôt de l'argent et des soldats à Ferdinand. En réalité, fin juillet, la situation en Italie s'améliore sensiblement. François Ier et ses conseillers traitent mesquinement Andrea Doria, le meilleur amiral de l'époque et la flotte la plus puissante de la chrétienté passe du côté des Habsbourg. L'armée assiégeant Naples est elle-même encerclée par l'ennemi. Au défaut de l'approvisionnement s'ajoute l'épidémie dans le camp. Le 15 août, Lautrec lui-même décède, la majorité de l'armée se disperse, le reste se rend. Mais les Français ont

encore des réserves en Lombardie, et François aussi tient à continuer. Aux environs du 9 novembre 1528, les jours les plus difficiles pour Ferdinand, il reçoit la lettre de Charles Quint, adressée à lui et à l'archiduchesse Marguerite (gouverneur de la Néerlande) : le voyage de l'empereur en Italie est prioritaire, ensuite c'est le tour de la victoire sur les Français. A cette fin, l'empereur compte sur l'appui de ses parents. Les affaires hongroises ne seront à l'ordre du jour qu'après[122].

Si le roi Ferdinand avait su combien de fois il serait encore obligé d'éprouver de pareilles et graves déceptions ! Les malheurs de 1527-1528 ne sont pas encore finis. Les provinces de l'Autriche et de Bohême qui prêtaient assistance si difficilement en 1527 à la campagne en Hongrie, ne se soucient guère du danger turc non plus. Bien que la Carniole, la Carinthie et la Styrie envoient quelques centaines de soldats en Croatie, leur assistance s'arrête là net.

Ainsi Ferdinand est réduit à lui-même pour contenir le danger turc et répondre aux attentes justifiées des Hongrois. Mais ses propres ressources ne suffisent pas déjà en 1526 pour couvrir l'entreprise hongroise. A quoi s'attendre alors maintenant, lorsque les trois campagnes contre Zapolyai ont épuisé ses ultimes réserves mêmes ?

Il s'est produit ce que même ses adeptes n'osaient pas prévoir : la Hongrie épuisée par les guerres incessantes, aurait dû se défendre réduite à elle-même. Or, indépendemment des espérances et de l'accueil réservés à leur nouveau roi, les Hongrois n'avaient pas d'argent. L'argent manquait à l'Etat d'abord : dans les deux années précédentes, il n'avait pas été question de percevoir effectivement les impôts, et les autres sources de recette (douanes, mines) étaient atteintes aussi par la lutte des deux rois. Lorsque les commandants aux frontières écrivaient à la Lieutenance pour réclamer assistance, paiement ou tout simplement la solde, la réponse qu'ils recevaient chaque fois était tout simplement : « il n'y en a pas ». Les lettres du chancelier Tamás Szalaházy à Ferdinand I^er^ sont également pleines de complaintes : « Ici, nous travaillons aux affaires publiques et privées dans le besoin incroyable d'argent », « la Chambre est toute épuisée », « il faudrait de l'argent pour l'expédition, mais c'est ce dont le Fisc de Vorte Majesté manque entièrement »[123].

Il y a pourtant deux moments caractéristiques et tragicomiques durant ces mois : l'un d'eux c'est que les frégatiers du Danube, ceux qui avaient joué un rôle important dans la guerre civile, comme ils ne recevaient pas leur solde du tout, partaient de leur port d'attache pour aller jusqu'à Buda où ils menaçait de mettre le siège à la ville. Elek Thurzó *iudex curiae* écrivait au roi que les Rasciens et la majorité des magnats se rangeraient du côté de Jean à moins qu'il ne se passe quelque chose. Finalement, vers le début du mois d'août, les membres de la Lieutenance ont réglé une bonne partie de l'arriéré, probablement de leur propres poches, qui étaient loin d'être pleines.

L'autre cas est encore plus curieux. Nous avons déjà parlé de la fameuse troupe des *landsknecht* qui, après avoir occupé Trencsén, à la fin de leur troisième campagne en Hongrie, se sont établies dans la vallée du Vág. Comme c'était la seule armée vraiment

[122] La lettre de Charles Quint : *DR* VII/1, note 376/2.

[123] « Nos indicibili pecuniae aegestate laboramus publice ac privatim » – écrit Szalaházy, le 3 juin 1528 à Buda, IVICS, *Szpomenici* N° 8 ; «... ad expedicionem eius pecunia opus esset, qua omnino caret fiscus Majestati Regie... » : A. IVICS, *Istoria*, p. 367 ; « camera tota exhausta » : LASZOWSKI, *MH* I, N° 122.

capable de Ferdinand Ier, il est d'autant plus choquant que ses plans aient prévu de l'envoyer de Trencsén non pas sur le front turc, mais en Transylvanie. Les instructions pertinentes ont été prêtes dès le début de mai 1528 (donc, avant même le siège de Trencsén !). L'obstacle principal de l'exécution était naturellement le manque d'argent: les Ordres transylvains ont refusé net l'idée de payer la lourde somme des soldes. Ce qui plus est, Hans Katzianer et ses camarades de commandement refusent par écrit (le 23 juin) - parce qu'ils n'ont pas été payés - de se rendre après la prise du château en Transylvanie. 4 000 soldats bien entraînés se dispersent dans la vallée du Vág et rançonnent les paysans pour leur entretien et, malgré l'insistance de Ferdinand pour les amener à partir en guerre, ils ne sont pas disposés à quitter leurs logements plutôt comfortables. Ainsi, le ban Ferenc Batthyány a beau demander d'envoyer Katzianer dans les confins croates et le souverain a aussi beau promettre l'armée allemande à Kassa ou Buda, en réalité elle a cessé d'exister.

Les dirigeants du pays essayent, faute de mieux, de ranimer le soulèvement de la noblesse et d'armer les serfs. Les mesures prises à la diète du printemps 1528 n'ont pas été suivies de faits. Or, il est question de recourir aux « soldats de la glèbe » (un cavalier sur 20 serfs) contre ceux du camp de Jean. Parmi les documents qui nous sont restés, il y a une série d'appels du roi adressée au comitat de Szepes où chaque ordre du 19 mai jusqu'au 16 août commence par la question de savoir pourquoi les instructions précédentes n'ont pas été exécutées.

La seule force armée utilisable dans les confins était donc l'armée privée des seigneurs féodaux. La Lieutenance a tenté de mobiliser les *banderia* de Batthyány, Karlović, Beriszló et des autres. Sans argent, elle l'a fait à crédit. Voici quelques exemples : Ferenc Batthyány, dans sa renonciation, se plaint d'avoir besoin de 3 000 florins pour payer ses serviteurs et il n'en a que 16. C'est toujours lui qui écrit, le 20 juillet 1528, à la Lieutenance qu'il n'y a pas suffisamment de matériel de guerre ni de gardes dans les châteaux de Bihács et Repacs. Il les équiperait volontiers (il marchande depuis un an déjà avec le roi pour la possession de ces châteaux, quoiqu'il ne le mentionne pas ici), seulement l'argent lui manque, et d'ailleurs, il s'agit des propriétés de sa Majesté, c'est à elle donc de les prendre en charge. En même temps, le 11 juillet, Karlović écrit une lettre désespérée à Ferdinand : il est incapable de maintenir, à lui seul, Kruppa, sa propre forteresse, les canons ont été pris par le commandant de Carniole, Hans Ungnad, et il faudrait que sa Majesté lui envoie un peu d'argent.

Je crois qu'il serait inutile d'accuser les magnats des contrées du Sud, effectivement exposés au danger, d'avoir des idées derrière la tête, parce qu'ils étaient vraiment incapables à eux seuls, d'assurer la sécurité des frontières. La noblesse des régions voisines ne leurs tendait pas de main secourable. Ici, l'insurrection nobiliaire a échoué, une fois de plus. Batthyány impute la passivité de la Slavonie aux partisans du roi Jean, notamment à Simon Erdődy et János Bánffy, ce qui est plutôt un prétexte qu'une explication. Des régions plus éloignées du pays, nulle aide n'est arrivée .

Le 24 août 1528, Batthyány remercie avec gratitude l'évêque Szalaházy d'avoir envoyé son *familiaris* (serviteur), Ferenc Nyáry, « car il y a très peu de gens qui pensent à la défense du pays ».

Les seigneurs croates et slavons n'avaient d'autre choix que de s'aider mutuellement, ce qu'ils faisaient assez souvent, mais ceci ne pouvait pas remplacer les forces manquantes. Lorsque l'agile chancelier Tamás Szalaházy demande dans sa lettre du 10 septembre 1528 à la reine Marie de pousser Ferdinand à rentrer, c'était peut-être la

dernière occasion pour sauver la situation, Szalaházy parle comme le porte-parole de toute la nation.

Pour les Hongrois, le problème principal est celui des Turcs, l'évolution de la situation de guerre, tandis que l'impuissance du gouvernement rend de plus en plus évident que Ferdinand ne veut ou ne peut pas tenir ses promesses. Le dernier ressort aurait pu être une paix conclue avec la Porte. La preuve de la prévoyance de Ferdinand (et de l'insincérité de sa politique hongroise à la fois) est que dès le début de 1527, il a contacté le bey de Smederevo puis, le 14 février, il a envoyé un agent secret à Bali et Hüsrev pour leur demander d'obtenir un *salvus conductus* pour son envoyé auprès de la Porte. Le sauf-conduit est bel et bien arrivé en avril, mais il y avait une ombre au tableau, c'est-à-dire, qu'une des lettres de Ferdinand, adressée à Mehmed, bey de Smederevo est tombée entre les mains des hommes du roi Jean, leur fournissant ainsi un moyen de propagande plutôt grave. « Bagatelle » – disait-on à Presbourg : un agent (je n'oserais pas dire envoyé) nommé Miklós Horváth est passé à Istanbul au mois de mai 1527.

La rapidité inattendue de la campagne en Hongrie a pour conséquence que les négociations avec le sultan sont enlevées à l'ordre du jour. Mais l'automne et l'hiver apportent la prise d'Obrovác, Novigrad, Udbina, Jajce et Senj, ainsi qu'en Italie, la reprise de la guerre entre la France et les Habsbourg. Au printemps 1528, le roi Ferdinand envoit donc une délégation d'honneur auprès de Soliman, dirigée par János Habardanecz et Siegmund Weichselberger. Les délégués essayent de négocier – sans le savoir – sur la base des conditions de Hieronym Łaski : ils offrent l'amitié de leur souverain en échange de Belgrade, Szabács, Pétervárad et d'autres forteresses. Ils offrent de l'argent aussi en échange pendant que leur pompe et les cadeaux avec lesquels ils éblouissent les Pachas causent un grand dépit à Łaski qui vivote presque en mendiant. Pourtant, la réalité était contraire au rapport entre Jupiter et le bœuf du célèbre dicton: Łaski a réussi à obtenir l'alliance du Turc, et la délégation autrichienne n'a pas obtenu la paix tant désirée. Le 28 juin, le sultan leur dit carrément : « Votre Seigneur n'a pas encore senti notre amitié et notre voisinage. Il le sentira désormais. Je viendrais moi-même avec toutes mes forces et toute ma puissance pour lui rendre personnellement les châteaux qu'il souhaite. Avertissez-le : qu'il prépare tout pour nous accueillir comme convient »[124].

Quelque soit l'interprétaion de cet avertissement narquois, il ne s'agit d'autre chose que d'une véritable déclaration de guerre. La délégation n'a eu la permission de rentrer de la capitale turque que beaucoup plus tard, le 24 novembre, mais leur échec est connu dès la fin de l'été à Buda, à Vienne et à Prague.

En Hongrie, tous les gens de bon sens savaient que déjà la guerre allemande lancée en juillet 1527 pouvait amener à la catastrophe. Le prévôt András Csézi (Chesius), ancien diplomate du roi Jean, qui avait gardé son poste et son rang à Esztergom même après la volte-face de l'archevêque Várday, écrit, le 18 janvier 1528, à son ami, un chanoine de Zagreb : « Nos affaires publiques entre les deux princes ennemis courent le danger le plus grave et il est à craindre que parmi les parties en litige, un troisième

[124] L. SZALAY, *Adalékok*, p. 129 et suivs. et L. BÁRDOSSY, p. 73 et suiv.

réussira et chassant tous les deux, pourra accéder au pouvoir »[125]. Cette argumentation n'est pas nouvelle, mais son poids pèse de plus en plus gravement. Ceux qui, en été 1528, ont arrêté les négociations menant vers les Habsbourg, ne cachent point ce qui les inquiète le plus. János Kállay Vitéz écrit ces propos caractéristiques adressés à András Báthory, son adversaire, le *comes* de Szatmár (faits à Kompolt, sans date) : «J'ai bien reçu la lettre de Monsieur dans laquelle Monsieur m'écrit que le diable m'emporte ensemble avec mon roi Jean. Que le Bon Dieu eût emporté Monsieur, ensemble avec le roi Ferdinand dans les cieux, il y a six ans, et les eût mis à côté de Saint Pierre vous empêchant ainsi de perdre les châteaux des confins ; si cette année vous laissez perdre autant de châteaux que vous aviez perdu du temps de votre roi, il est à craindre que vous perdrez l'année prochaine, après les châteaux, Lietava aussi ». Je dois encore une explication à ceci : avant les événements de Mohács, Kállay avait lutté contre les Turcs en tant que capitaine du château de Szörény où il avait eu l'occasion de sentir l'impuissance du gouvernement de l'époque ; or, la Lieutenance de Buda, en 1528, était bel et bien le successeur légitime de cette même compagnie. Lietava était l'une des forteresses du nord du pays, au coin le plus haut de Trencsén. La suite de la lettre vaut aussi la peine d'être citée : « Et là où vous écrivez que je voudrais élire un roi de la fève, Monsieur n'ignore pas que j'y suis pour le moins, mais c'est bien Monsieur qui l'avait élu et élevé ensemble avec l'archvêque Pál dans le château de Tokaj »[126].

[125] «... res nostra publica inter hos dissidentes principes in gravissimo versetur periculo, et verendum plurimum est ne inter hos litigantes tercius incurat, qui utriusque explosis precipiat imperium ». LASZOWSKI *MH* I, N° 107.

[126] « Litteras eiusdem Dominationis Vestre Magnificentie accepi, in quibus Eadem scribit mihi ut diabolus me deducat unacum rege meo Joanne. Utinam deus deduxisset Dominationem Vestram Magnificentiam unacum rege suo Ferdinando ceterisque dominis antehac annis sex in celum, collocassetque ad latus S. Petri, ne castra finitima perdidissetis et amisissetis, que et quanta castra tempore regis vestri amisistis, si enim solo hoc anno tanta castra perdidistis, timendum est ad annum futuram ne etiam castrum Lethawa non prodest Dominationi Vestre tantum, quantum fructum de Maythen cum pertinentiis eadem Dominationi Vestra percipi potuisset. Ubi vero Eadem scribit ut omni die vellem regem elevare pynkhesthyensem, non ignorat Eadem quod ego illum minime elegi sed Dominatio Vestra unacum Paulo archiepiscopo et Petro Pereny elegistis et elevastis in castro Thokay ». *ETE* I. N° 427.

III. ANNEES D'ILLUSIONS

A peine plus de deux ans ont passé depuis que l'armée hongroise a essuyé une défaite écrasante à Mohács, et le vaincu et le vainqueur d'antan se présentent maintenant comme alliés.

L'évolution, à partir de la guerre jusqu'à la coopération est l'issue logique du cours des événements, dans l'optique contemporaine. L'élection de Zapolyai roi, était conforme à la volonté de la nation, et sa légitimité n'était point mise en question par des erreurs formelles sans importance, d'autant plus que la position de l'adversaire était beaucoup moins fondée légalement. Quant à la politique, Zapolyai était conscient que la dynastie des Habsbourg était trop mêlée dans les guerres européennes sans merci pour envisager de s'aventurer pour la Hongrie. De surcroît, le voïvode aspirant au trône avait probablement envisagé l'éventualité de la Hongrie impliquée dans les luttes européennes, sans intérêt pour la Hongrie et extrêmement dangereuses à cause de la menace turque – pour le cas où les Habsbourg auraient accédé au pouvoir en Hongrie.

Dans ce contexte, la situation était extrêmement délicate après l'élection de Ferdinand et la cause directe de l'explosion fatale était la prise de Rome, ville lointaine. Les mains des Habsbourg libérées, le roi Jean devait se préparer à la guerre qu'on souhaitait tant éviter. Le tournant inattendu a embrouillé même les rapports internationaux en train de se former : le temps qu'il fallait pour le roi de se laisser amener, par la force des choses, à chercher secours auprès des ennemis de ses ennemis et ceux-ci ont révoqué leurs propositions d'aide. Pour continuer la guerre désespérée et pour éviter la conquête turque directe, il n'est resté qu'une seule chose à faire : accepter l'accord proposé par les Turcs pendant les entretiens secrets.

Malgré la logique interne de ce processus, la grande question est toujours ouverte. Notre point de départ et notre conclusion à la fois est que l'accord d'Istanbul de 1528 était le prélude à la conquête turque. On ne pouvait pas l'éviter ? Etait-ce forcément ainsi ? Si non, les auteurs de l'accord en sont-ils responsables ? La décision fatale a été la conséquence de l'effondrement militaire et de la politique intérieure de la Hongrie ; et cet effondrement ne cesse de préoccuper, depuis le XVI[e] siècle, les historiens hongrois, permettant la naissance des prises de positions diverses. Beaucoup de causes, tels que l'absence de l'« union nationale », « l'étroitesse d'esprit de la noblesse » ont déjà été apportées qui, ensemble ou en elles-mêmes, imputent la catastrophe aux fautes des contemporains.

Laissons donc l'optique contemporaine et tentons de faire le bilan de ces deux années tragiques, en connaissant les conséquences et à partir des données que nous avons aujourd'hui. Les survivants de Mohács avaient, à l'origine, trois possibilités pour sauver le pays. 1/ Continuer à gouverner sur la base de l'autonomie totale de l'Etat hongrois.

2/ S'allier avec les Habsbourg pour conjurer la menace turque. 3/ S'allier avec les Turcs pour freiner l'expansion des Habsbourg.

Le règne de Jean Ier était évidemment une tentative pour réaliser « l'option n° 1 ». Mon travail traite, en fait, de cette expérience et de son échec survenu en peu de temps.

Considérant les possibilités de politique étrangère, je devais constater que, pour maintenir l'état précédent de la Hongrie, au moins trois conditions auraient dû être remplies : 1/ que la partie turque et la partie Habsbourg soient disposées, l'une comme l'autre, à conclure la paix avec la Hongrie ; 2/ qu'aucune des deux n'exige, contre l'accord, que la Hongrie ne se tourne contre *l'autre* ; 3/ que ni les Turcs ni les Habsbourg ne considèrent comme mesure hostile la conclusion de l'accord *avec l'autre*. En réalité, aucune de ces conditions n'était remplie. Même si les Turcs se montraient disposés à se mettre d'accord avec Zapolyai, Ferdinand de Habsbourg était décidé à recourir aux armes. Aussi était-il indifférent que le prix du rapprochement avec le Turc était contraire à la deuxième condition (comme il s'agissait de s'allier contre les Habsbourg) et que ni les Turcs ni Ferdinand ne voulaient remplir la troisième condition (l'approbation de la paix conclue entre les Hongrois et *l'autre partie*).

Ainsi, la guerre fatale infligée à la Hongrie fut la conséquence directe de l'élection de Zapolyai roi. Le candidat au trône est devenu le victime d'une seule, mais d'autant plus fatale illusion : dans un raisonnement logique en lui-même, il sous-estimait la volonté de son rival et, surtout, son indépendance envers son frère impérial. Mais il ne put reconnaître cette erreur qu'après la trahison de ceux qui, auparavant, s'étaient offerts en partenaires et lorsque la guerre lui fut infligée.

Infligée ? *Si des deux parties en litige l'une aspire à la paix à tout prix et l'autre à la guerre, il est selon la logique des choses, que le second réussisse.* La détermination du roi Ferdinand aurait pu être modifiée par rien moins qu'une catastrophe continentale, que le roi Jean n'a pu nullement provoquer et dont le contraire s'est produit par le *sacco di Roma*.

Lorsque le pays devait affronter le front ouest aussi, c'était une pression que ni la société ni ses dirigeants ne pouvaient supporter : c'était l'effondrement aussi bien politique que moral. Cet effondrement fut suivi de la nouvelle défaite miltaire qui entraîna logiquement le marché conclu avec les Turcs.

Noël 1528 voit à la place de la Hongrie médiévale, deux torses d'Etats luttant l'un contre l'autre. La fin de la guerre est encore loin, et personne ne peut résoudre la grande question de l'intervention turque. Est-ce que le sultan remplira les espérances nourries par le roi Jean et ses partisans ? Si oui, l'intégrité du pays sera-t-elle restaurée, mais à quel prix à payer aux Turcs ? Et si l'espérence n'engendre que déception ?

En novembre 1528, personne ne pouvait prévoir le double échec qui attendait Soliman le Législateur sous les murs de Vienne et ensuite de Kőszeg, en 1529 et 1532. Le temps ne suffisait que pour dresser le bilan des deux années précédentes au plus. Est-ce que les contemporains pouvaient comprendre la portée de la défaite de Jean Ier en 1527-1528 ? Est-ce qu'ils réalisaient que les tourbillons de neige dans les Carpates qui balayaient les traces de Zapolyai en fuite à Tarnów enterraient surtout l'autonomie de l'Etat hongrois médiéval ?

Dans mon travail, j'ai essayé de prouver que la situation en politique étrangère de 1526 avait privé les dirigeants de l'Etat hongrois de toute possibilité réelle. Nous avons passé tout brièvement en revue le fonctionnement du gouvernement et les événements de la guerre. Pour moi, le tableau contradictoire ne fait que souligner le tragique des

deux années en question. Car, en fin de compte, l'appareil d'Etat créé et maintenu par le roi Jean était moderne pour son époque, et son fonctionnement correspondait aux exigeances. Ce qui y manquait, ce qui manquait fatalement, c'était les moyens financiers requis pour la mise sur pied de l'armée, et la foi en l'avenir du pays. Les survivants de Mohács n'y étaient pour rien. La force du royaume de Hongrie était compromise par la guerre turque depuis plus d'un siècle, le moral des gens par la solitude d'une lutte désespérée.

Nous voilà donc, de nouveau, face à la première question fondamentale. La cause de l'effondrement de l'après-Mohács était-elle extérieure ou intérieure ? Dans ce qui a été dit ici, il s'agit d'erreurs humaines, de défauts jusqu'à la culpabilité. Mais ceux-ci ne sont point plus graves que des erreurs ou des défauts de n'importe quelle époque de n'importe quel peuple. D'une société au bord de l'abîme, on a l'habitude d'exiger qu'elle se dépasse, et si elle n'en est pas capable, nous sommes prêtes à la condamner. Il faut le répéter : si le poids de la tragédie hongroise est tellement lourd, c'est que même la question de vie ou de mort n'était pas ouvertement posée et que même le dilemme de la soumission devant les Turcs ou la résistance jusqu'au bout a été aggravée par une nouvelle guerre lancée de l'Ouest. L'histoire des deux années, de 1526 jusqu'à 1528, prouve sans équivoque que les conditions pour le maintien de l'autonomie de l'Etat manquait, même à courte échéance. L'expérience du roi Jean était forcément vouée à l'échec.

S'il en est ainsi, passons à la deuxième question. La seule conséquence logique de la tentative de Zapolyai est l'alliance avec les Turcs. Cette alliance engendrera, à son tour, en Hongrie un monde turc pour un siècle et demi. Est-ce que ceci voulait dire que *l'élection de Zapolyai roi aurait été l'erreur proprement dite* qui aurait causé la perte véritable du pays et aurait pavé la route devant la conquête turque ? Ceci n'est probable que dans le cas où les deux autres alternatives auraient été plus prometteuses. Considérant le règne de Ferdinand I^{er} en 1527-1528, la faillite générale en elle-même peut susciter le doute à l'égard de l'alternative des Habsbourg. Et si l'on considère aussi que le « roi de Vienne » était indiscutablement le maître de la Hongrie de mars jusqu'à novembre 1528, mais qu'il n'a pas permis à ses troupes, tant qu'il pouvait les maintenir en armes, d'approcher des frontières turques, il convient d'en déduire que le retour heureux de Zapolyai est la preuve éclatante de la non-viabilité de cette *expérience n^{o} 2*. Je le répète : cette non-viabilité est, en fin de compte, une autre expression de l'illusion qui déroutait si bien le roi Jean aussi. Si Ferdinand a promis de défendre la Hongrie, c'est qu'il a compté sur l'intervention de son frère l'Empereur, intervention qu'il n'aura jamais obtenue *au profit de la Hongrie*.

D'autre part, voici l'argument le plus convaincant peut-être : le Habsbourg a eu beau obtenir la paix auprès de la Porte Sublime pour sa Hongrie. Le sultan ne devait pas tolérer, *dans son propre intérêt,* l'installation en Hongrie de cette dynastie impériale, puissamment dangereuse ; par conséquent, il s'efforçait de l'en empêcher par tout moyen ; nous en avons vu nombre de preuves. Donc, Ferdinand était assez puissant pour vaincre Jean, mais son règne entraîna la guerre turque sans qu'il fut capable d'en protéger le pays.

On trouverait enfin un autre argument aussi pour expliquer la catastrophe ; argument auquel on a déjà eu plusieurs fois recours : la tentative de réunir les deux solutions, c'est-à-dire, l'élection de deux rois, symbole de la discorde intérieure. Sans tenir compte du fait que *l'élection de deux rois* est un mythe, car le déchirement du pays ne dure que

d'août 1527 jusqu'au mars 1528, les aspirations hongroises ne jouaient évidemment pas. Ce n'est pas la confrontation des parties adverses, mais l'attaque décidée et lancée des armées mercenaires allemandes qui ont marqué le plus la situation après Mohács, sans que les parties adverses y soient impliquées. Cette attaque ne pouvait nullement servir au profit de la Hongrie ; si Ferdinand avait vraiment cette idée, il aurait pu accorder un peu de répit à ce pays condamné à mort, en acceptant la main tendue du roi Jean en signe de paix. *L'essentiel de la tragédie consiste en ce que le Habsbourg était contraint à l'attaque par ses propres intérêts et de ceux de ses pays : la Bohême et l'Autriche.*

Qu'il me soit permis de reprendre l'idée formulée dans le chapitre intitulé « Eviter la guerre », idée que le choix entre les Turcs et les Allemands était celui d'entre le mal et le pire car il s'ensuit que la Hongrie est devenue le champ de bataille de ces deux grandes puissances. L'histoire de 1527 et 1528 justifie sans équivoque cette constatation: l'intervention des Habsbourg provoque directement celle des Turcs, quelles que fussent les intentions du roi Jean.

Du fait que *les deux choix* sont mauvais, peut-on déduire que *le troisième, la variante turque*, soit pratiquement bon ?

Après les échecs respectifs de l'expérience de Zapolyai et des Habsbourg, la politique hongroise ne pouvait plus éviter de tenter une dernière chance, celle de l'alliance avec les Turcs. Toutes les parties intéressées avaient en tête l'idée de l'intégrité de l'Etat hongrois, et elles agissaient en vue de l'obtenir et de la sauvegarder. Historiquement, elles auraient eu raison car l'Etat souverain et intègre est le gage pour tout peuple du progrès, de la survie. Un pacte conclu avec les Turcs n'aurait eu pour but, dans ce contexte, que de sauvegarder les cadres de l'existance de l'Etat. Mais ce but final ne pouvait toujours pas être approché : la poussée turque s'est essoufflée en trois courtes années, au siège de Vienne de 1529, l'échec de Kőszeg en 1532 y renchérit. La ligne de front est tracée au milieu de la Hongrie, et pour cent cinquante ans. On entend le *circumdederunt* du cimetière où est enterré l'Etat hongrois. La troisième variante a vécu, elle aussi.

Coincée, d'une part, entre l'Empire ottoman de 16 000 000 d'habitants, agressif par nature (car l'expansion était le seul moyen de maintenir sa puissance) et, d'autre part, l'Empire germanique, réduit à l'expansionnisme modéré pour des raisons de défense (il s'agit des provinces autrichiennes et de Bohême), la Hongrie, la plus faible des trois, habitée par 4 000 000 de personnes, était, depuis l'automne 1527, condamnée à l'effondrement. Les Ordres hongrois ne pouvaient pas empêcher l'établissement de l'état de guerre qui a duré un siècle et demi, et qui a causé tant de morts et de destructions. Elle ne pouvait faire autre chose que de mieux s'adapter à la situation issue du duel des deux lutteurs de force égale.

Ceux qui, en 1526-1527, pensaient décider du sort de la Hongrie, se sont trompés. Ils se laissaient dérouter par les moments d'accalmie (tout comme des générations d'historiens), car ce faux calme dissimulait un processus irréversible. Peut-on en blâmer les protagonsites ? Tout ce que j'ai dit dans ce livre, sert à prouver que *leur connaissances, leurs possibilités d'avoir une vue d'ensemble et d'évaluer la situation les ont amenés exclusivement aux décisions qu'ils avaient prises.* Le hasard historique était refoulé donc aux brefs errements entre des illusions, et à la diversité des prises de positions individuelles qui n'ont jamais mis en cause la nécessité des tournants politiques dictés par la contrainte historique.

Par ailleurs, je me pose la question de savoir quelle aurait été la conséquence d'une situation où, par miracle, la noblesse et l'aristocratie hongroises auraient pu être unies? La force militaire réduite de la Hongrie n'aurait pas pu modifier considérablement le rapport turco-allemand. Quelques lieux auraient pu être gagnés au profit de l'une ou de l'autre des parties. Mais sans le roi Jean, la principauté de Transylvanie aurait été remplacée par un pachalik balkanique, et sans le palatin Báthory, la Hongrie royale, habsbourgeoise n'aurait plus existé. Or, il est tout à fait inutile d'insister plus longuement sur ce que ces deux conditions représentaient pour les chances de survie de la Hongrie.

Il est incontestable que l'adaptation à la situation inévitable fut loin d'être un acte conscient au début. Aussi, Zapolyai s'est-il efforcé de se mettre d'accord avec Vienne beaucoup plus sincèrement et plus ouvertement qu'il ne l'a fait lorsqu'il s'était vu contraint au marché avec les Turcs. Admettons-le : il a tout fait pour éviter cette démarche, mais ses entretiens avec les puissances chrétiennes n'étaient plus qu'un tour de courtoisie devant les traditions européennes. L'idée d'un pays divisé en deux ne prendra forme qu'à l'issue de longues et pénibles années de guerre, pour les deux parties belligérantes.

Il ne nous reste plus que la dernière question. Si pour juger de l'activité du groupe de Presbourg, le critère primordial était que les seigneurs hongrois pro-Habsbourg puissent formuler leur politique tout en étant au courant des plans d'attaque allemande, nous devons appliquer la même mesure pour le roi Jean. Vu le résultat, peu importe ce qu'il pouvait savoir des intentions turques au moment où il mit Łaski en route, fin octobre 1528. Or, pour juger une personnalité historique et, à travers ceci, juger de la moralité d'une certaine politique, c'est une information décisive. Tout comme il n'est pas indifférent que ce soit un médecin qui ampute un membre atteint d'une maladie grave, ou c'est un boucher qui tranche, s'apercevant seulement après que le membre amputé était, de surcroît, gangrené.

Des entretiens secrets permettent la déduction que Zapolyai, en octobre 1527, devait soupçonner les intentions d'Istanbul visant à intervenir dans les projets des Habsbourg contre la Hongrie. Par contre, il est certain qu'à son retour en 1528, il savait déjà parfaitement que penser des promesses turques, des incursions de plus en plus profondes et des préparatifs de guerre du sultan. Il est également animé d'émotions personnelles qu'il ne cachait pas : « Il est bien pénible, même pour quelqu'un affecté à un poste inférieur au nôtre de tomber d'une condition élevée dans des circonstances défavorables; il n'est donc pas étonnant si tout homme souffrant injustement cherche remède là où il en trouve » – écrit-il dans une déclaration officielle. Mais l'essentiel est toujours ce dont il a informé Piotr Tomicki, c'est-à-dire, que les randonnées turques maintes fois mentionnées, sont les signes précurseurs de la prochaine intervention directe. Au début de juin 1528, il peut déjà envoyer un message au roi Sigismond, boudeur : « Sa Majesté le roi aurait dû tenir et se rendre compte dès le début du fait que les Turcs ne tolèreraient jamais et pour plusieurs raisons, d'avoir Ferdinand pour voisin »[127]. Le

[127] La première citation est de la lettre aux Etats de l'Empire, datée du 8 avril 1528, à Tarnów, Eger *DRH* 34 verso = G. PRAY, *Ep. proc.* I.N°·125. Le message destiné à Tomicki : *Acta Tomiciana* X, N° 252. Pour la deuxième citation (« Illud etiam considerare debet serenissimus rex, et ab initio considerare et ita sibi persuadere debuisset, Turcum ob multas causas Ferdinandum nunquam fuisse laturus in sua vicinitate ») cf. *op.cit.* N° 271.

signataire de cette lettre était alors bien au courant de ce que le roi Ferdinand ci-dessus est intervenu en Hongrie précisément de peur des Turcs. On se pose la question de savoir si sa tâche aurait été plus facile s'il avait prévu que ce cercle vicieux déterminerait pour plusieurs générations le destin de son pays et de son peuple. Est-ce qu'il se serait consolé du fait que la dynastie impériale devrait consacrer deux siècles, deux siècles de perdues, à la solution de sa propre « question turque » ?

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Archives contenant les documents inédits utilisés

Archives centrales d'Etat de Slovaquie (Statny Slovensky Ustredny Archiv), Bratislava, collections des familles Erdődy, Révay et Zay.

Archives de la ville de Bistrița (Beszterce, Roumanie), Archives nationales de Cluj (Kolozsvár, Roumanie), Chartes 1224-1527, Abrégé aux notes : **BESZTERCE, OKL.**

Archives de la ville de Košice (Kassa, Slovaquie), Collection Schwartzenbach. Abr. : **KASSA SCHWARTZENBACH.**

Archives nationales de Hongrie (Magyar Országos Levéltár), Budapest, collections des familles Batthyány, Bethlen, Erdődy, Kisfaludy ; la collection Neoregestrata Acta.

Archives nationales, Paris.

Bibliothèque nationale, Paris, Département des manuscrits, collection Dupuy. Abr. : **PARIS BN DUPUY.**

Bibliothèque Universitaire de Budapest, Département des manuscrits, collections de Kaprinay, de Pray, collection « Litterae et epistolae originales ».

Diplomatarium regni Hungariae, manuscrit dans la Bibliothèque diocésain d'Eger. Abr. : **EGER, DRH.**

Haus-, Hof- und Staatsarchiv, Vienne, Ungarische Akten (ex Hungarica). Abr. : **HHSta., UA.**

Sources imprimées, documents

Acta Tomiciana I-XVII, Poznan, etc., à partir de 1852, réd. : Stanislaw Górski, etc. Abr. : **ACTA TOMICIANA.**

Deutsche Reichstagsakten. Jüngere Reiche, Deutsche Reichstage unter Kaiser Karl V. 1-2, Göttingen 1963[2]. Abr. : **DR.**

Documente privitóre la Istoria Romanilor, ed. Eudoxiu de Hurmuzaki, II./1. Bucuresti, 1897. Abr. : **HURMUZAKI.**

Elementa ad fontium editiones XXXIV. Documenta ex archivo Regiomontano ad Poloniam spectantia, IV. pars (ed. Carolina Lanckorunska), Rome 1975. Abr. : **EFE REG.**

Egyháztörténeti emlékek a magyarországi hitújítás korából [Monuments d'histoire ecclésiastique de l'époque de la Réforme en Hongrie] I-V. réd. : V. Bunyitay, R. Rapaics et J. Karácsonyi. Budapest, 1902-1921. Abr. : **ETE.**

ANTON VON GÉVAY : *Urkunden und Aktenstücke zur Geschichte der Verhältnisse zwischen Österreich, Ungarn und der Pforte im XVI. und XVII. Jahrhundert* I-II, Vienne 1838-1840. Abr. : **GÉVAY.**

RODERICH GOOS : *Österreichische Staatsverträge I. Fürstentum Siebenbürgen,* Vienne 1911.

HATVANI (HORVÁTH) MIHÁLY : *Magyar történelmi okmánytár a brüsszeli országos levéltárból és a burgund könyvtárból* [Collection de documents historiques hongrois dans les Archives nationales de Bruxelles et dans la Bibliothèque de Burgogne] I. Pest 1857. Abr. : **HATVANI, BRUXELLES.**

HÁZI, JENŐ : *Sopron szabad királyi város története* I/7. Oklevelek [L'Histoire de la ville royale libre de Sopron I/7, Chartes], Sopron 1929. Abr. : **J. HÁZI, SOPRON.**

I Diarii de Marino Sanudo I-LVII, éd. par F. Stefani etc., Venise, à partir de 1897. Abr. : **SANUDO.**

KEMÉNY, JÓZSEF : *Deutsche Fundgruben der Geschichte Siebenbürgens* II. Klausenburg 1840. Abr. : **J. KEMÉNY, FUNDGRUBEN.**

Letters and Papers Foreign and Domestic of the Reign of Henry VIII, arranged and catalogued by J. S. Brewer IV/2-3, Londres 1872-1876. Abr. : **BREWER.**

Monumenta Habsburgica regni Croatiae, Dalmatiae et Slavoniae, éd. par Emil Laszowski, I-III, Zagrabiae 1914-1917. Abr. : **LASZOWSKI MH.**

Monumenta Historica liberae civitatis Zagrabiae XII. red. Emil Laszowski, Zagreb 1929.

Magyar Országgyűlési Emlékek - Monumenta Comitialia regni Hungariae Monumenta hungariae historica, Series I, Comitialia I. éd. Vilmos Fraknói, Budapest 1874. Abr.: **MOE.**

K. A. MUFFAT : *Correspondenzen und Aktenstücke zur Geschichte der politischen Verhältnisse der Herzöge Wilhelm und Ludwig von Bayern zu König Johann von Ungarn*. Quellen und Erörterungen zur bayerischen und deutschen Geschichte IV, Munich 1857. Abr. : **MUFFAT.**

ÓVÁRI LIPÓT : *A magyar Tudományos Akadémia Történelmi Bizottságának oklevélmásolatai* [Copies des chartes de la Commission d'Histoire de l'Académie des Sciences de Hongrie) II, Budapest 1884. Abr. : **ÓVÁRI.**

GEORGIUS PRAY : *Epistolae procerum regni Hungariae* I-III. Posonii, à partir de 1806. Abr. : **G. PRAY, EP. PROC.**

SIMONYI ERNŐ : *Magyar történelmi okmánytár londoni könyv- és levéltárakból 1521-1717* [Recueil de documents historiques hongrois des bibliothèques et des archives de Londres, 1521-1717]. Pest, 1859. Abr. : **SIMONYI, LONDRES.**

Spomenici srba na Ugarskoj, Hrvatskoj i Slavonii [Les traces des Serbes en Hongrie, en Croatie et en Slavonie] Novi Sad 1910. réd. Alexa Ivics. Abr. : **IVICS, SPOMENICI.**

THALLÓCZY LAJOS - BARABÁS SAMU : *A Frangepán család oklevéltára* [Recueil des chartes de la famille Frangepán] II, 1454-1527. Budapest, 1913.

THALLÓCZY LAJOS - HODINKA ANTAL : *A horvát véghelyek oklevéltára* [Recueil des chartes des confins de la Croatie] I, 1490-1527. Budapest, 1903. Abr. : **THALLÓCZY-HODINKA.**

THALLÓCZY LAJOS : *Jajca (bánság, vár és város) története.* Okmánytár. szerk. Horváth Sándor [Histoire de Jajce (banat, château et ville). Recueil des documents, réd. par Sándor Horváth]. Budapest, 1915.

VERESS ENDRE : *Gyula város oklevéltára* [Recueil des chartes de la ville de Gyula]. Budapest, 1938.

Pricipales sources narratives sur les événements

NICOLAUS ISTHUANFFY : *Regni Hungarici Historia.* Colonia Agrippina 1724.

Memoria Rerum 1504-1556 (« almanach » d'Antonius Wrancius, en hongrois) publié par József Bessenyei, Budapest, 1981.

SZERÉMI, GYÖRGY : *Magyarország romlásáról* [De la ruine de la Hongrie], trad. par László Juhász. Budapest, 1961. La seule édition du texte original latin, publiée par Gusztáv Wenzel en 1857, dans la série *Monumenta Hungariae Historica* est si problématique qu'il est plus raisonnable d'utiliser cette traduction soignée.

Történelmi Tár 1883 et 1903. Contributions à l'histoire du règne du roi Jean, publiées par B. Pettkó. Abr. : **TÖRTÉNELMI TÁR.**

THURY, JÓZSEF : *Török történetírók* [Historiographes turcs] I-II. Budapest 1893-1896. Les histoires et les mémoires de Kemâl Pachazâde, de Ferdi, de Djelal zade Mustafa et le soi-disant Journal de Soliman. Abr. : **THURY J. TÖRTÉNETÍRÓK.**

CASPARUS URSINUS VELIUS : *De bello Pannonico libri decem ...,* (studio et opera Francisci Kollari), Vindobonae, 1772.

JOANNES ZERMEGH : *Rerum gestarum inter Ferdinandum et Johannem Hungariae reges. In : Scriptores rerum Hungaricarum,* red. J. Schwandtner II. Vindobonae 1764.

Travaux concernant l'histoire de ces deux ans

ACSÁDY, IGNÁC : Magyarország három részre oszlásának története 1526-1608 [L'histoire de la tripartition de la Hongrie, 1526-1608] In : *A magyar nemzet története* [L'histoire de la nation hongroise], réd. S. Szilágyi, V. Budapest 1897. Abr. : **I. ACSÁDY.**

BÁNKUTI, IMRE : Az Alföld népeinek harca a török hódítók ellen a mohácsi csata után, 1526-1527 [La lutte des peuples de la Grande Plaine contre les conquérants turcs après la bataille de Mohács, 1516-1527], *Acta Universitatis Szegediensis, Series Historica II*, Szeged, 1957.

BÁRDOSSY, LÁSZLÓ : *Magyar politika a mohácsi vész után* [La politique hongroise après le désastre de Mohács], Budapest, 1943. Abr. : **L. BÁRDOSSY.**

BARTA, GÁBOR - FEKETE NAGY, ANTAL : *Parasztháború 1514-ben* [Guerre paysanne en 1514], Budapest, 1973.

VICTOR-LOUIS BOURILY : Antonio Rincón et la politique orientale de François I^{er}, *Revue Historique* 113/1913. Abr. : **V-L. BOURILLY.**

KARL BRANDI : *Kaiser Karl V.*, Munich, 1942. Abr. : **K. Brandi.**

F. B. VON BUCHOLTZ : *Geschichte der Regierung Ferdinand des Ersten,* III, Vienne, 1832.

E. CHARRIÈRE : *Négociations de la France dans le Levant, 1515-1589* I, Paris, 1848. Abr.: **CHARRIÈRE.**

RADU CONSTANTINESCU : *Moldova si Transilvania in vremea lui Petru Rares ...,* Bucarest, 1978.

JOHANN CHRISTIAN VON ENGEL : *Geschichte des ungarischen Reichs und seiner Nebenländer*, IV/1-2, Halle, 1804.

FODOR, PÁL : *Magyarország és a török hódítás* [La Hongrie et la conquête ottomane], Budapest, 1991.

FRAKNÓI, VILMOS : « János király és a római Szentszék [Le roi Jean et le Saint-Siège de Rome] », *Századok*, 1902.

FRAKNÓI, VILMOS : *Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a római Szentszékkel* [Les rapports ecclésiastiques et politiques de la Hongrie avec le Saint-Siège de Rome] I-III, Budapest, 1902.

FRAKNÓI, VILMOS : *Werbőczy István élete* [La vie d'István Werbőczy], Budapest, 1899. Abr. : **V. FRAKNÓI, WERBŐCZY.**

RODERICH GOOS : *Die Siebenbürger Sachsen in der Planung deutscher Südostpolitik*, Vienne, 1940. Abr. : **R. GOOS, SIEBENBÜRGEN.**

GERNOT HEISS : *Politik und Ratgeber der Königin Maria von Ungarn*, Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung, 1974, Abr. : **G. HEISS.**

HORVÁTH, MIHÁLY : *Magyarország történelme* [Histoire de la Hongrie] IV, Pest, 1871. Abr. : **M. HORVÁTH, MT.**

JEAN JACQUART : *François Ier*, Paris, 1981.

JÁSZAY, PÁL : *A magyar nemzet napjai a mohácsi vész után* [La vie de tous les jours de la nation hongroise après le désastre de Mohács], Pest, 1846. Abr. : **P. JÁSZAY.**

KÁLDY NAGY, GYULA : *Szulejmán* [Soliman], Budapest, 1974.

KARDOS, TIBOR : « Hír 1527-ből, I. János király választását dícsőítő népénekről [Une nouvelle de 1527 : chanson populaire de louange à l'occasion de l'élection du roi Jean] », in : *Filológiai Közlöny*, 1964/4. Abr. : **KARDOS.**

KOSÁRY, DOMOKOS : *Magyar külpolitika Mohács előtt* [La politique extérieure de la Hongrie avant Mohács], Budapest, 1978.

KUBINYI, ANDRÁS : « Budapest története a későbbi középkorban Buda elestéig [L'histoire de Budapest au Bas Moyen-Age jusqu'à la chute de Buda] » In : *Budapest története* [Histoire de Budapest] II, Budapest, 1973.

KUBINYI, ANDRÁS : « A mohácsi csata és előzményei [La bataille de Mohács et ses antécédents] », In : *Századok*, 1981.

ALFONS LHOTSKY : *Das Zeitalter des Hauses Österreich. Die ersten Jahre der Regierung Ferdinands I.*, Vienne, 1971.

Mohácsi emlékkönyv [Miscellanées de Mohács], réd. I. LUKINICH, Budapest, 1926.

ORTVAY, TIVADAR : *Pozsony város története* [L'histoire de la ville de Pozsony (Presbourg)] IV, Pozsony, 1912. Abr. : **T. ORTVAY, POZSONY.**

JÓZSEF PATAKI : « Attitudinea lui Radu de la Afumati si a lui Joan Zápolya in ajunul luptei de la Mohács », *Studia Universitatis Babes-Bolyai, Cluj, Series Historica II*, 1967.

WLADYSLAW POCIECHA : *Królowa Bona. Czasy y ludzie odrodzenia* [La reine Bona. Temps et hommes de la Renaissance] II-IV. Poznan, 1949-1958. Abr. : **W. POCIECHA.**

LEOPOLD VON RANKE : *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation*, Vienne, sans date. Abr. : **L. RANKE, REFORMATION.**

Petru Rares, réd. : LEON SIMANSCHI, Bucarest, 1978.

STANISLAS SMOLKA : *Ferdinand des Ersten Bemühungen um die Krone von Ungarn ...* Vienne, 1878. Abr. : **S. SMOLKA.**

SÖRÖS PONGRÁCZ : « Frangepán Ferenc kalocsai érsek, egri püspök [Ferenc Frangepán, archevêque de Kalocsa, évêque d'Eger] », *Századok*, 1917.

SZABÓ, DEZSŐ : *Küzdelmeink a nemzeti királyságért 1505-1526* [Nos luttes pour le royaume national], Budapest, 1917.

SZAKÁLY, FERENC : « Remarques sur l'armée de Iovan Tcherni », *Acta Historica Academiae Sc. Hungariae*, 1978.

SZAKÁLY, FERENC : *A mohácsi csata* [La bataille de Mohács], Budapest, 1975.

SZALAY, LÁSZLÓ : *Adalékok a magyar nemzet történetéhez a XVI. században* [Contributions à l'histoire de la nation hongroise au XVI^e siècle], Pest, 1861. Abr.: **L. SZALAY, ADALÉKOK.**

SZALAY, LÁSZLÓ : *Magyarország története* [Histoire de la Hongrie] IV, Leipzig, 1854. Abr. : **SZALAY, MT.**

SZÁNTÓ, IMRE : « Magyarország népeinek harca a török hódítók ellen 1526-1541 [La lutte des peuples de la Hongrie contre les conquérants turcs, 1526-1541] », *Acta Universitatis Szegediensis, Series hist.* LXI, Szeged, 1977.

THURY, JÓZSEF : « A török hódítás kezdete Magyarországon [Le début de la conquête turque en Hongrie] », *Századok*, 1893.

TÖRÖK, PÁL : *I. Ferdinánd konstantinápolyi béketárgyalásai, 1527-1547* [Les négociations de paix de Ferdinand I^er en Constantinople, 1527-1547], Budapest, 1930.

ANDRZEJ WYCZANSKI : *Francja wobec panstw Jagiellonskich w latach 1515-1529* [La France et les pays des Jagellon, 1515-1529], Wroclaw, 1954.

Travaux concernant seulement un chapitre

LA MARCHE TRIOMPHALE DE SOLIMAN

-

LES SURVIVANTS

-

JEAN I^er ZAPOLYAI

KRYSZTOF BACZKOWSKI : « Rola diplomaii polskiei w prygotowaniu i resultata zjazdu viedenskiego 151 r. [Le rôle de la diplomatie polonaise dans la préparation et dans les résultats du traité de Vienne de 1515] », *Studia Historyczne*, Cracovie, 1975.

HERMANN, ZSUZSANNA : *Az 1515. évi Habsburg-Jagello szerződés* [Le traité Habsbourg-Jagellon de 1515], Budapest, 1961.

JAKÓ, ZSIGMOND : *Az erdélyi vajda kancelláriájának szervezete a XVI. század elején* [La structure de la chancellerie du voïvode de Transylvanie au début du XVI^e siècle], Kolozsvár, 1947.

LÁSZLÓ MAKKAI : *Histoire de la Transylvanie*, Budapest, 1946.

LE CAMP DE L'ADVERSAIRE

GUSTAV TURBA : *Geschichte des Thronfolgerechtes in allen habsburgischen Ländern...* Vienne-Leipzig, 1903.

EVITER LA GUERRE

PERJÉS, GÉZA : « Az oszmán birodalom európai háborúinak történetéhez [Contribution à l'histoire des guerres européennes de l'Empire Ottoman], *Hadtörténeti Közlemények*, 1966.

FERENC SZAKÁLY : «Phases of Turco-Hungarian Warfare Before the Battle of Mohács», *Acta Orientalia Academiae Sc. Hungariae*, 1979.

LA QUESTION TURQUE

HALIL INALCIK : « Ottoman Methods of Conquest », *Studia Islamica*, 1954.

LE PROBLEME HABSBOURG

-

LA RECHERCHE DE MEDIATEURS

-

QUETE D'ALLIES

ISAAK BERNAYS : « Die Diplomatie um 1500 », *Historische Zeitschrift* 138/1928.

WACLAW URBAN : « Hieronym (Jaroslaw) Łaski », *Polski Slownik Biograficzny* XVIII/2, Cracovie, 1973.

DELAISSE

-

L'ACCORD D'ISTANBUL

-

L'ACCEPTATION DE L'ALLIANCE TURCO-HONGROISE

-

LA TENTATIVE DE CONSOLIDATION

-

LA GUERRE INTESTINE

SZENKLÁRAY, JENŐ : *A dunai hajóhadak története* [Histoire des flottes danubiennes], Budapest, 1886.

LA GUERRE OUBLIEE

ASBÓTH, JENŐ : « Jajcza, a magyarok utolsó végvára Boszniában [Jajce, le dernier fort de confins des Hongrois en Bosnie] », *Budapesti Szemle* 44/1985.

ALEXA IVIC : *Istoria Srba u Voivodini ...*, Novi Sad, 1929.

INDEX PERSONARUM

Ábrahámffy, famille 18
Acsády, Ignác 25
Aïas, Pacha 45, 73, 74
Albert, prince de Prussie 78, 94
Aleander, Giorolamo, nonce apostolique 25
Anne de Jagellon, princesse de Hongrie 25, 26, 56
Ártándy, Pál 17, 18, 19, 33
Athinai, Simon 92
Bácsi, Ferenc 27, 87
Bakić, Pavel 18
Baksai, Bernát 87
Bali, sandjakbey de Belgrade 96, 98, 106
Bánffy, János 52, 55, 58, 59, 60, 62, 91, 105
Bánffy, Miklós 25
Barcsay, Pál 21
Báthory, András 11, 17, 92, 93, 107
Báthory, György 19
Báthory, István, palatin 11, 13, 15, 23, 24, 25, 26, 29, 32, 33, 48, 63, 66, 87, 112
Batthyány, Ferenc, ban de Croatie 9, 11, 12, 13, 32, 63, 66, 91, 96, 100, 101, 105
Batthyány, János 11
Batthyány, Kristóf 100
Bebek de Pelsőc, famille 20
Bekény, Benedek 27, 86, 87
Berekalji, Lukács 82
Beriszló, István (Stevan Berislavić) 33, 66, 96, 97, 100, 105
Beriszló, Péter (Petar Berislavić) 23
Bethlen, Elek 28, 33
Bodó, Ferenc 17, 19, 78, 92
Bona Sforza, reine de Pologne 56, 57, 68, 78
Bonzagno, Gian Battista 67, 70, 78, 79, 82
Bornemissza, János 13, 17, 21, 23, 25, 35, 66
Bornemissza, Pál 100
Brodarics, István 11, 13, 14, 29, 32, 35, 40, 44, 53, 66, 77, 79, 83, 103
Burgio, Antonio, baron de 12, 13, 25, 64
Casimir, prince de Teschen 54, 55, 56, 57
Casimir, Hohenzollern, margrave de Brandebourg 77, 91
Charles Quint 14, 16, 27, 28, 31, 32, 37, 56, 59, 60, 74, 82, 97, 103, 104
Charrière, E. 62, 64, 70, 81, 85
Clees, Bernhardt 50
Clément VII 38, 61, 82
Colonna, famille 61
Contarini, Carlo 44, 45, 50
Contarini, Tomà 99
Corvin, Jean, prince 25

Corvin, Mathias, roi de Hongrie 21, 25, 27, 54
Crovato, Piero 44, 50
Cuspisianus, ambassadeur de l'Empereur Charles V 25
Csaholy, Ferenc 10
Csaholy, Imre 18
Csáky, famille 18
Csézi (Chesius), András 52, 60, 62, 106
Czettricz, Ulrich 14, 15, 18
Czibak, Imre 18, 33, 64, 90, 92, 94
Dantyszek, Jan 56
Daróczi, János 19
Derencsényi, famille 20
Derencsényi, Miklós 17
Dernschwam, Hans, agent des Fugger 25
Djelâlzâde, Mustafa 9
Dóczi, János 17, 28, 86, 87
Doria, Andrea 103
Doria, Filippino 103
Dózsa, György 22
Drágffy, Gáspár 17
Drágffy, János 10, 11, 26
Drugeth de Homonna, famille 20
Drugeth, Ferenc 17, 86, 92
Drugeth, István 56
Eck, Wilhelm von 58
Eléonore, princesse française 69
Erdődy, famille 29
Erdődy, Péter 13, 33
Erdődy, Simon 13, 60, 92, 100, 105
Fekete, János 83
Ferdinand de Habsbourg 1, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 23, 26, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 77, 78, 79, 80, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 97, 98, 99, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112
Ferenc, clerc 27
Forgách, Ferenc 11
François Ier 26, 27, 28, 38, 40, 57, 61, 63, 64, 65, 66, 68, 69, 70, 74, 84, 103, 104
Frangepán, famille ? 31
Frangepán, Bernát 97
Frangepán, Ferenc, archevêque de Kalocsa 60, 61, 62, 77, 81, 82, 83
Frangepán, János 63
Frangepán, Kristóf 4, 12, 13, 19, 26, 32, 33, 35, 51, 53, 63, 64, 67, 71, 86, 91, 96, 97, 98
Frédéric III de Habsbourg, empereur 27
Frundsberg, Georg von 17
Fugger, famille 25, 66, 88
Gallynczer, Leonhard 92
Garai, famille 24
Georges de Hohenzollern, margrave de Brandebourg 13, 21, 23
Georges, prince de Saxe 56, 57
Ghâzî, Hüsrev 8, 9, 97, 100, 102, 106
Gilétfi, Miklós 96

Glézsán, Miklós 17
Gnojenski, Jan 94
Górka, Andrzej 48
Górka, Lukasz 65
Gosztonyi, János 14, 19, 91
Gritti, Lodovico (Alvise) 73, 74, 75, 77, 84, 85
Guillaume, prince de Bavière 55
Guti Országh, János 87
György, frère paulien 17
Habardanecz, János 84, 90, 99, 106
Habsbourg, famille 1, 13, 14, 15, 16, 17, 23, 24, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 41, 43, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 77, 78, 79, 80, 82, 84, 85, 89, 90, 91, 92, 93, 95, 97, 98, 101, 103, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112
Harrach, Leonhard 31, 51, 52, 53, 54, 60
Harttisch, Dietrich von 92
Hedwige de Piast, princesse de Teschen 24, 25, 56, 57
Henri VIII 40, 48, 52, 54, 62, 69, 81, 84
Herczeg, Miklós 44, 45, 46
Hohenzollern, famille 78
Horváth, Gáspár 11, 27, 35
Horváth, Miklós 106
Horváth, Simon 10
Hunyadi, famille 20, 25
Hüsrev, bey de Bosnie 8, 9, 97, 100, 102, 106
Ibrâhîm, grand vizir 5, 6, 7, 8, 9, 17, 37, 38, 44, 45, 46, 47, 73, 74, 75, 76, 84, 85, 97, 98, 102
Ibrâhîm Pacha, beylerbey de Roumélie 3
Ibrányi, famille ? 18
Iovan le Noir (Ivan Nenad, Iovan Chaar, «Iovan Tcherni») 18, 19, 41, 51, 53, 60, 64, 68, 73, 89, 90, 91, 94, 95, 96,97,99
Isabelle de Jagellon, princesse de Pologne
Jagellon, famille 15, 23, 24, 68, 88
Jahyâ Pachaoglu Mehmed, bey de Bosnie 3
Jaksits, famille 18
Jaksity, Márk (Jaksić, Marko) 11
Jean, électeur de Saxe 57
Jean Ier Zapolyai, roi de Hongrie cf. Zapolyai
Jean Sigismond Zapolyai (Jean II), roi de Hongrie, prince de Transylvanie 21
Joseph, juif, fils de Salomon 6
Jozefics, Ferenc 19, 44, 52, 61, 62
Jurisics, Miklós 95, 96
Kállay Vitéz, János 11, 18, 92, 107
Kanizsai, famille 29
Kanizsai, Dorottya 100
Kanizsai, László 13
Karlović de Corbavie, János 66, 96, 101, 105
Kassime, beylerbey de Roumélie 102
Kassime, voïvode 100
Katzianer, Hans 91, 93, 95, 105
Keglevich, Péter 33
Kemâl Pachazâde 6, 8
Kenderessy, János 49
Kevér, Pál 19

Kisfaludy, famille 19
Kismarjai, Lukács 17
Kmita, Piotr 68
Knight, William 69
Kolowrat, Jan 59
Korlátkövy, famille 29
Korlátkövy, Péter 10
Körösy, Miklós 71, 87
Kruzić, Peter 32, 96, 97, 100
Krzycki, Andrzej 39, 40, 47, 56, 57
Kun, Gotthárd 18
Kunovics, Mihály 98, 99
Ladislas II, roi de Hongrie 23, 25, 27
Ládonyi, Miklós 19
Lamberg, Joseph, comte 92
Łaski, Hieronym 37, 45, 47, 48, 62, 63, 64, 65, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75,76, 77, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 92, 100, 101, 102, 103, 106, 112
Łaski, Jan 56
Lautrec, Odet de Foix, comte de 85, 103
Logschau, Georg 70, 77, 83
Louis, comte palatin du Rhin 55
Louis II, roi de Hongrie 10, 12, 13, 14, 15, 18, 19, 23, 24, 25, 38, 44, 45, 46, 52, 56, 62, 67, 74, 87
Maciejowski ? 44
Maczedóniai, László 13
Maczedóniai, Miklós 17
Maltzan, Joachim 83
Marguerite, gouverneur des Pays-Bas 32, 104
Marie de Habsbourg, reine de Hongrie 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 33, 34, 35, 36, 44, 49, 50, 51, 53, 56, 92, 93, 101, 105
Massaro, ?, ambassadeur de Venise 25
Mathias Ier Corvin, roi de Hongrie 21, 25, 27, 54
Maximilien Ier, empereur 23, 25, 27
Mehmed, bey de Smederevo 84, 106
Mikhâloglu Mehmed bey 8
Miletinczi, Miklós 87
Minkwitz von Sonnenwald, Nicolaus 83, 94
Montmorency, Anne de 70, 81
Móré, Fülöp 10
Móré, László 11, 19, 33, 66, 102
Murâd, voïvode turc 96
Mustafa Pacha 3, 73, 75
Nádasdy, Tamás 13, 33, 36
Nagy, András 7
Niccolo, Ungaro 44, 45
Nipsić, Mikolaï 19
Nyáry, Ferenc 105
Oláh, Miklós 13, 29
Opaliński, Piotr 83
Orbáncz, András 12
Országh, Ferenc 10
Országh, János 13, 19
Ömar Beyoglu Hasan, bey de Silistrie 8
Pack, Otto von 80, 81
Paksy, Balázs 10
Paksy, János 11
Palinai, Ferenc 10
Pálóczy, Antal 11
Pathócsy, Miklós 18

Pekry, Lajos 91, 94
Peregi, Albert 29
Peremartoni, Mihály 26
Perényi, Ferenc 10
Perényi, Gábor 11
Perényi, Imre 23
Perényi, Péter 9, 11, 17, 18, 33, 71, 83, 86, 87, 90, 92, 102, 107
Pestyéni, Balázs 17
Pestyéni, Gergely 17, 19, 83, 87
Petrovics, Péter 17
Philippe, margrave de Hessen 80, 83
Piast, famille 24, 27
Pilecki, Jan 44
Piso, Jakab 11, 13
Podmaniczky, István 19, 29
Podmaniczky, Mihály 11
Posnitzer, Konrad 42, 43, 54, 55, 58
Radić, Bosić 9, 17, 33, 41, 53, 73, 84, 92, 96, 97
Radul, voïvode de Walachie 71, 83, 102
Rákóczi, François II, prince gouverneur de Hongrie 1
Rareş, Petru, voïvode de Moldavie 71
Ráskay, Gáspár 11, 33
Reicherstorffer, Georg 13
Renée de France 63, 69, 81
Révay, Ferenc 13
Révay, István 90, 91, 92
Rincón, Antonio 26, 52, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 70, 72, 77, 80, 81
Rozmitala, Zdenek Lev z 31
Rożrazewski, Jan 67, 68
Salm, Niklas von 91
Sárkány, Ambrus 11
Sátor, Gáspár 35
Schwartz, Hans 52
Schwichau, Heinrich 44, 45
Serédy, Gáspár 92
Sigismond Auguste de Jagellon, prince polonais 57
Sigismond de Luxembourg, empereur et roi de Hongrie 24
Sigismond I[er] de Jagellon, roi de Pologne 14, 15, 23, 24, 30, 40, 42, 45, 47, 48, 52, 54, 55, 56, 57, 62, 65, 66, 67, 68, 69, 71, 72, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 85, 112
Soliman 1, 3, 4, 6, 7, 8, 10, 36, 38, 39, 44, 45, 72, 75, 76, 84, 85, 95, 102, 106, 109
Sprowski, Stanislav 39, 47, 56
Statileo-Statilić, János 46, 55, 56, 57, 67, 68, 70, 71, 72, 77, 78, 81, 84, 85, 87
Sternberg, Albrecht 54, 65
Szalaházy, Tamás 13, 14, 16, 29, 35, 66, 93, 104, 105, 106
Szalkai, László 10, 12, 13, 23, 25, 86
Szatmári, György 23
Széchy, Tamás 11
Szeglaki Horváth, János 98
Szentgyörgyi, famille 11, 13
Szentiványi, István 19
Szerecsen, János 18, 49, 50, 55, 60, 61
Szerémi, György 5, 11, 25, 44, 73, 84
Szobi, Mihály 17, 19

Szydłowiecki, Krysztof 44, 52, 56, 77, 81
Tahy, János, prieur de Vrána 11, 32, 66, 100, 101
Tárczai, Miklós 10, 11
Tarlo, Stanislaw 80, 82, 85
Tarnówski, Jan 73, 79
Tatár, Tamás 87
Tęczynski, Jan 81, 82
Thornallyai, Jakab 17, 86
Thurn, Christoph von 92
Thurzó, Elek 13, 14, 16, 27, 29, 33, 34, 35, 36, 60, 66, 92, 93, 104
Thurzó, György 13
Tomicki, Piotr 56, 57, 65, 79, 80, 81, 82, 83, 112
Tomori, Pál 3, 10, 11, 26
Török, Bálint 11, 19, 33, 66, 86, 87, 89, 90, 92, 94
Tranquillo, Andreis 70, 78, 80, 81, 83, 84
Trepka, Ondrei 10
Ungnad, Hans 105
Várday, Ferenc 23
Várday, Imre 11
Várday, Mihály 18
Várday, Pál 12, 13, 17, 19, 25, 33, 52, 86, 87, 106
Varjasi Nagy, Imre 13
Vladislas II, roi de Hongrie 23, 25, 27
Wallop, John 45, 48, 62
Weichselberger, Siegmund 84, 106
Werbőczy, István 12, 17, 19, 21, 24, 27, 33, 42, 45, 51, 52, 54, 60, 65, 67, 77, 81, 82, 86, 87, 88
Wilczek ? 77
Winzerer, Kaspar 42, 48, 55, 58, 59, 94
Wolsey, Thomas 45, 48, 69, 70, 71
Wrona, Wasyl 81
Yahïaoglu, Mehmed 98, 102
Zapolyai, famille 20, 24, 25, 91
Zapolyai, Borbála 23, 56
Zapolyai, György 11, 25, 26
Zapolyai, István 24, 25
Zapolyai, János (Jean I[er], roi de Hongrie) 2, 8, 9, 12, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24,25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112
Zara, Hieronym 4, 8
Zaratin, Domenego 99
Zay, Ferenc 98
Zen, Piero 45, 46, 71, 76, 84, 98

INDEX LOCORUM

Le territoire de la Hongrie du Moyen-Âge était plus étendu que celui de la Hongrie actuelle. Dans le cas des noms de lieux se trouvant actuellement en dehors des frontières de la Hongrie, nous avons ajouté leurs noms actuels précédés d'une indication de langue dont voici la liste : *croate*; *ger.* = germanique; *hongr.* = hongrois; *roum.* = roumain; *serbe*; *slov.* = slovaque; *ukr.* = ukrainien. Le point d'interrogation après une indication de langue signifie que nous n'avons pas pu identifier le nom étranger des noms de lieux en question qui - en général - n'existent plus.

Abaúj, comitat 12, 20

Afrique du Nord 38

Akkerman, Bielgorod Dniestrovski (Ukraine) 102

Alep 5

Amalfi 103

Angleterre 48, 55, 62, 65, 68, 71, 74, 81

Arad, comitat 90

Árva, comitat 20

Árva, fort 20, 92

Asie 4

Asie Mineure 39

Atya, *croate* : ? -- 10, 95

Autriche 7, 15, 37, 53, 62, 65, 95, 97, 98, 104, 111

Bács, *serbe* : Bać 9, 10, 11, 23, 24, 95

Bács, comitat 18, 99

Bácska 9, 96

Bajmóc, *slov.* : Bojnice 20, 27

Balaton 7

Balkan 36, 73

Bálványos, *roum.* : Unguraş 21

Bánmonostor, *croate* : ? -- 10, 89, 95

Baranya, comitat 4, 12, 91

Barica, *serbe* : ? -- 10, 95

Barka (Bosnie) 99

Bas-Autriche 93

Békés, comitat 90

Belgrade 5, 10, 22, 41, 43, 86, 96, 99, 100, 102, 103, 106

Beszterce, *roum.* : Bistriţa 17

Besztercebánya, *slov.* : Banská Bystrica 89

Bihács, *croate* : Bihać 96, 105

Bohême 1, 15, 53, 54, 64, 98, 103, 104, 111

Boldogkő 20

Boró, *croate* : Borovo 96

Borsod, comitat 7, 12

Bosnie 5, 95, 97, 98, 99, 100

Bourgogne 31

Brandebourg 81

Brousse 5

Bruxelles 7, 32, 64, 70

Brünn 34

Buda 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 27, 28, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 48, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 70, 71, 73, 74, 85, 86, 90, 91, 93, 96, 98, 99, 101, 104, 105, 106, 107
Bulgarie 102
Byzance, Constantinople 74, 76
Canterbury 70
Carinthie 30, 97, 104
Carniole 31, 97, 100, 101, 104, 105
Carpates 1, 77, 109
Cegléd 99
Cilicie 9
Constantinople, Byzance 74, 76
Corbavie (Krbava, Croatie) 96
Cracovie 19, 42, 44, 45, 47, 50, 51, 55, 56, 57, 67, 68, 70, 77, 78, 79, 82, 83
Croatie 4, 29, 38, 41, 74, 95, 96, 97, 100, 101, 104
Csázma, *croate* : Ćazma 100
Cserőd, *serbe* : Ćerević 10, 89, 95
Csesznek 20
Csicsó, *roum.* : Cetatea Ciceului 21
Dalmatie 96
Danemark 68, 69
Danube 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 22, 31, 38, 39, 42, 90, 95, 101, 104
Déva, *roum.* : Deva 20
Dévény, *slov.* : Devín 66, 90
Diakóvár, *croate* : Djakovo 100
Dobor, *serbe* : ? -- 99
Dobrovár, *croate* : ? -- 96
Drave 12, 42, 44, 99
Drinople 5, 76, 101
Eger 7, 12, 18, 78, 91, 92, 94, 112
Egypte 36, 41
Erdőd, *croate* : ? -- 10, 96
Espagne 32, 37, 56
Eszék, *croate* : Osijek 10, 95
Esztergom 7, 12, 16, 18, 40, 44, 45, 52, 54, 55, 57, 58, 61, 91, 106
Europe 4, 31, 37, 38, 39, 59, 61, 64, 67, 69, 72, 76, 80, 82, 84, 98
Fegyvernek 17
Fejér, comitat 4
Félegyháza (Kiskunfélegyháza) 9
Félegyháza, *serbe* : ? -- 99
Fiume 97, 101
Fogaras, *roum.* : Fagaraš 21, 92
Fontainebleau 84
Földvár (Dunaföldvár) 6
France 27, 31, 46, 62, 63, 65, 66, 68, 69, 70, 71, 74, 81, 83, 84, 98, 106
Futak, *serbe* : Futak 95
Galgóc, *slov.* : Hlohovec 91
Gdańsk 81
Germanie 43, 54
Gölnic, *slov.* : Gelnica 20
Gömör, comitat 12, 20, 21
Görgény, *roum.* : Gurghiu 20
Gradistyán, *croate* : ? -- 95
Gradistya, *roum.* : ? -- 10
Grande Plaine 11, 18
Grobnik, *croate* : ? -- 97
Gyöngyös 7
Győr 11, 14, 29, 91

Gyula 99
Gyulafehérvár, *roum.* : Alba Iulia 91
Hainbourg 15, 16, 17, 18, 29, 51
Haram, *serbe* : Nova Palanka 10, 95
Hatvan 18, 23, 24, 25
Hegyalja 91, 92
Héreg 7
Hernádnémeti 20
Hessen 84
Heves 12
Homonna, *slov.* : Humenné 77
Homoródszentpál, *roum.* : Sînpaul 21
Hongrie 1, 2, 4, 5, 8, 9, 10, 11, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 58, 59, 60, 61, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 71, 72, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 82, 84, 85, 86, 87, 89, 90, 92, 94, 95, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 106, 108, 109, 110, 111, 112
Hunyad, comitat 90
Illava 20
Innsbruck 14, 29
Ireg, *croate* : ? -- 10
Istanbul 3, 5, 10, 31, 37, 38, 39, 43, 45, 46, 47, 72, 73, 76, 79, 80, 81, 83, 84, 85, 92, 97, 98, 99, 101, 102, 106, 108, 112
Italie 15, 17, 18, 31, 32, 38, 39, 45, 51, 52, 61, 64, 66, 69, 84, 103, 104, 106
Jajce 80, 98, 99, 102, 106
Kapronca, *croate* : Koprivnica 12, 100
Kassa, *slov.* : Košice 12, 14, 17, 18, 19, 28 70, 77, 79, 91, 92, 93, 105
Kasza, *slov.* : Vel'ké Košecké Podhradie 20
Kecskemét 9
Kereki 92
Kézsmárk, *slov.* : Kežmarok 20
Kilia, Kilija (Ukraine) 102
Klissza, *croate* : Klissa 99, 100, 102
Kolozsvár, *roum.* : Cluj 22, 73
Komárom 7, 15, 16, 18, 29, 91
Komárom, comitat 7
Kőszeg 109, 111
Kővár, *roum.* : Berchezoaia 20
Krassó, comitat 95
Krems 60, 62
Kruppa, *croate* : Bosanska Krupa 96, 105
Küküllő, *roum.* : Tîrnaveni 21
Lausitz 51, 54, 60
Léta 21
Lietava, *slov.* : Lietava 20, 107
Likava, *slov.* : Likava 20
Linz 7
Lippa, *roum.* : Lippa 20, 84, 92, 100
Liptó, comitat 20
Lombardie 104
Londres 41, 44, 47, 48, 62, 66, 69, 70, 81
Loreto 63
Lövöld 7
Madrid 28, 38
Mainz 42
Maklár 7
Máramaros, comitat 11
Marbourg 51
Maros, fleuve 20, 90

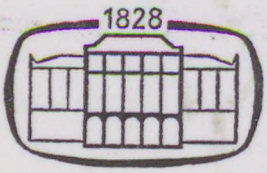
Marót, *croate* : ? -- 41, 96, 97, 99, 100
Mátra 8
Mésopotamie 36
Metlica, *croate* : ? -- 96
Mezőtúr 17
Miskolc 7, 12
Modrus, *croate* : Modruš 96
Mohács 1, 3, 4, 5, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 17, 20, 22, 24, 25, 26, 29, 31, 36, 37, 41, 42, 43, 44, 46, 53, 61, 62, 64, 66, 86, 87, 88, 94, 95, 97, 98, 107, 108, 110, 111
Moldavie 22, 38, 52, 66
Moravie 51, 52, 53, 54, 57, 60
Morlacca, canal 96
Moscou 68
Mostar 101
Muhi 7, 10
Munich 58
Munkács, *ukr.* : Mukačevo 77, 92
Murány, *slov.* : Muran 20
Nagyszombat, *slov.* Trnava 91
Nagyvárad (Várad), *roum.* : Oradea 14, 92
Naples 37, 85, 103
Néerlande 104
Németi, *roum.* : Satu-Mare 20
Németújvár, *ger.* : Güssing 100
Nemti, *croate* : ? -- 98, 99, 100
Nicopole 84, 99
Nógrád, comitat 20
Novigrad (Castelnuovo) 96, 106
Nyitra, *slov.* : Nitra 91
Obrovác, *croate* : Obrovac 96, 106
Océan Indien 38
Ókanizsa, *serbe* : Kaniza 9
Olmütz 52, 53, 60, 61, 64
Orsova, *roum.* : Orşova 10, 95
Orth an der Donau 93
Otocsác, *croate* : Otočać 97, 101
Pápa 20
Paris 41, 62, 65, 69, 81
Pavie 38
Pays-Bas 37
Pécs 5, 7, 98, 99, 101
Pécser, *serbe* : ? -- 9
Perlek, *serbe* : Prelog 9
Perse 41
Pest 7, 8, 17
Pétervárad, *serbe* : Petrovaradin 9, 10, 11, 17, 41, 95, 96, 100, 102, 106
Pettau 100
Péty, *serbe* : Peć 10, 95
Pfaltz 42
Pilis, comitat 6
Pilismarót 7
Piotrików 77, 80
Pologne 23, 24, 38, 55, 57, 60, 63, 67, 68, 69, 71, 74, 76, 77, 79, 81, 82, 85, 91, 92, 94
Portugal 38
Postojna 100
Pozsega, comitat 12, 95, 100
Prague 33, 48, 52, 59, 62, 79, 83, 100, 102, 106
Presbourg, *hongr.* : Pozsony, *slov.* Bratislava 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 27, 29, 30, 33, 34, 35, 36, 39,

44, 47, 49, 50, 51, 53, 56, 90, 95, 102, 106, 112
Pusztaszer 9
Racsa, *serbe* : ? -- 10, 95
Raguse 84
Rákos, *slov.* : Rakoš 20, 24
Rednek 10, 95
Regéc 20, 96
Regensbourg 42, 48, 50, 52, 55, 56, 58, 59, 62, 103
Repacs, *croate* : Repać 105
Rhodes 36
Ricsó, *slov.* : Hričovské Podhradie 20
Rome 31, 52, 60, 61, 64, 65, 67, 68, 70, 108, 109
Roumélie 102
Rudelsberg 100
Russie 38
Salgó 20
Salonique 5, 6
Save, fleuve 12, 39, 41, 42, 44, 99
Senj 99, 106
Serbie 46
Sieradz 63
Siklós 99
Silézie 51, 53, 57, 60, 94
Sirmie 5, 29, 36, 41, 44, 75, 89, 90, 95, 96, 97, 99, 100, 101
Slavonie 4, 5, 11, 12, 35, 51, 64, 67, 71, 74, 79, 84, 86, 91, 92, 100, 101, 105
Smederevo 84, 99, 100
Solymos, *roum.* : Soimuş 20
Somogy, comitat 6, 12, 19
Sopron, comitat 7
Sopron, ville 7, 14, 16, 29, 30, 36, 50
Speyer 32, 103
Styrie 7, 31, 100, 104
Szabács, *serbe* : Sabać 41, 100, 106
Szabadka, *serbe* : Subotica 9, 89, 90
Szalánkemén, *serbe* : Zlankamen 10, 95
Szalka, *serbe* : ? -- 99
Szamos, fleuve 20
Szárd 20
Szatmár, *roum.* : Satu-Mare 93
Szatmár, comitat 17
Szatmár, fort 20
Szávaszentdemeter, *croate* : Sremska Mitrovica (Sirmium) 10, 95
Szeged 8, 90, 91, 99, 101
Székesfehérvár 7, 8, 16, 17, 18, 19, 28, 29, 32, 40, 41, 44, 46, 49, 50, 53, 61, 80, 86, 89, 92, 98
Szentfalva 67
Szentlászló, *serbe* : ? -- 99
Szentlélek, *roum.* : Sînzieni 20
Szepes, comitat 11, 20, 85, 105
Szepes, fort, *slov.* : Spišské Podhradie 20
Szerémújlak, *croate* : Ilok 10, 95, 99, 100
Szerencs 18
Szina 79, 83, 91, 94
Szklabinya, *slov.* : Sklabina 20
Szőllős, *roum.* : Seleuş 90
Szörény-tornya, *roum.* : Turnu Severin 10, 18, 22, 95, 107
Sztenyisnyák, *croate* : Stenisnak 96
Sztrecsnó, *slov.* : Strečno 20
Szucsány 20
Tállya 20, 91

Tarnów 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 94, 99, 109, 112
Tata 7, 74, 91
Temes, région 22, 86, 90
Temesköz (Banat), région 22, 90
Temesvár, *roum.* : Timişoara 11, 22, 101
Terranova 96
Tîrgoviste 77, 81, 84, 102, 103
Tisza, fleuve 4, 7, 8, 9, 11, 17, 25, 71, 78, 90, 91, 92, 93, 95, 98
Titel, *serbe* : Titel 9, 10, 95
Tokaj 11, 17, 18, 19, 20, 26, 28, 39, 49, 71, 78, 91, 94, 107
Tolna 5, 24
Tolna, comitat 4, 6, 11
Torna, comitat 12, 20
Torna, fort, *slov.* : Turna 20
Törcsvár, *roum.* : Bran 20
Transdanubie 6, 11, 12, 67, 93, 99
Trans-Tisza 79
Transylvanie 1, 16, 19, 20, 21, 22, 24, 25, 26, 27, 60, 67, 71, 72, 77, 83, 89, 91, 92, 102, 105, 112
Trencsén, fort, *slov.* : Trenčín 19, 20, 51, 52, 53, 91, 92, 93, 104, 105, 107
Trencsén, comitat 11, 20
Túróc, *slov.* : Turiec 91
Udbina 96, 101, 106
Udine 51, 100
Udnice 96
Ugocsa, comitat 11
Ugod 20
Újhely 92
Újlak, cf. Szerémújlak
Unács, *croate* : Unać 20
Vác 7
Vajdahunyad, *roum.* : Hunedoara 21
Vág, fleuve 93, 104, 105
Valachie 22, 38, 66, 71, 75, 77, 83, 102
Valkó, comitat 98, 101
Valkóvár, *croate* : Vukovar 10, 96, 99, 100
Valladolid 56
Várad (Nagyvárad), *roum.* : Oradea 14, 92
Varasd, *croate* : Varaždin 12, 71, 91, 97
Vas, comitat 6, 11, 19
Venise 25, 35, 38, 40, 44, 45, 46, 47, 51, 52, 61, 62, 64, 65, 67, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 76, 78, 82, 84, 98, 99, 100
Verőce, *croate* : Virovitica 91
Veszprém, comitat 7, 25
Vienne 16, 19, 25, 29, 34, 36, 38, 39, 40, 43, 44, 45, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 58, 61, 64, 70, 78, 79, 90, 95, 99, 102, 106, 109, 111, 112
Visegrád 7, 19, 91
Weimar 63
Wilno 81, 82
Wolau ? 101
Zagreb 12, 35, 99
Zagreb, comitat 96
Zala, comitat 6, 11, 12, 19
Zaránd, comitat 90
Zemplén, comitat 11, 20, 21
Zengg 19, 97, 99, 101
Zenta, *serbe* : Zenta 9
Zimony, *serbe* : Zemun 10, 95
Zsarnó, *serbe* : Avala 22, 23
Zsolna, *slov.* : Žilina 91

Bibliotheca Academiae Scientiarum Hungaricae
MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

1629, —



1526. A la bataille de Mohács, l'Empire ottomane anéantit son contre-poids traditionnel, le Royaume hongrois médiéval et s'enlise dans une guerre fatale avec l'Empire des Habsbourg. Dans cette guerre, les Ottomans ont besoin de l'aide des Hongrois vaincus.

Ce livre décrit le processus de négociations aboutissant à un accord bilatéral hungaro-ottoman qui servira de point de départ à la conquête et la destruction turque d'un bon tiers de la Hongrie ancienne. Ce processus s'avère très difficile et humiliant pour le nouveau roi hongrois, Jean I^{er} Zapolyai, qui, comme chrétien et héritier d'une tradition politique anti-ottomane, cherche désespérément à éviter cette alliance dangereuse. Mais le contexte politique européen — c'est l'époque des guerres de François I^{er} et Charles Quint — exclut toute autre possibilité.

La Hongrie doit donc accepter cette alliance qui la plongera dans une vassalité ottomane et une guerre permanente décimant la population de plusieurs pays et provoquant une migration interethnique incessante.

Mais même si la Hongrie paye très cher le traité d'Istanbul (1528), celui-ci permettra en même temps aux héritiers de ce pays perdu de fonder la Principauté de Transylvanie qui assurera la survie politique et culturelle du peuple hongrois.

ISBN 963 05 6783 0

508869

G. BARTA: LA ROUTE QUI MENE A ISTANBUL 1526–1528